JACK LONDON

JERRY DANS L'ÎLE

HACHETTE

JERRY DANS L'ILE

JACK LONDON

JERRY DANS L'ILE

TRADUIT PAR MAURICE DEKOBRA

ILLUSTRATIONS DE HARRY ELIOTT



HACHETTE

PRÉFACE

Il est fort regrettable, pour certains auteurs de romans d'aventures, que, dans l'esprit du public, la fiction soit trop souvent confondue avec l'inexactitude. Il y a quelques années, je publiai un roman du Pacifique méridional. L'action se passait aux îles Salomon. Elle fut appréciée des critiques littéraires comme un remarquable effort d'imagination.

Pour ce qui est de la réalité, disaient-ils, c'est tout autre chose. Chacun sait que les cannibales aux cheveux huileux n'existent plus sur la surface de la terre, pas plus qu'ils ne circulent sans vêtements ni ne coupent les têtes de leurs semblables ou des hommes blancs.

Et cependant, c'est à Honolulu, aux îles Hawaï, que j'écris ces lignes. Hier encore, sur la plage de Waikiki, je m'entretenais avec un étranger. Il mentionna le nom d'un ami commun, le capitaine Kellar. Lorsque je fis naufrage aux îles Salomon, avec le négrier Minota, *je fus sauvé par le capitaine Kellar, patron du négrier* Eugénie. *L'étranger me raconta que les nègres avaient pris la tête du capitaine. Il le savait de source sûre, ayant représenté*

la mère de Kellar pour le règlement des affaires du défunt.

Et voici mieux encore : J'ai reçu l'autre jour une lettre de M. C. M. Woodford, commissaire-résident aux îles britanniques des Salomon. Il retournait à son poste après un long séjour en Angleterre où il avait accompagné son fils à Oxford. Qu'on recherche dans les rayons de la plupart des bibliothèques publiques et l'on découvrira un livre intitulé : Un Naturaliste au milieu des Chasseurs de Têtes. *M. Woodford est ce naturaliste : c'est lui qui a écrit ce livre.*

Mais revenons à cette lettre. Il mentionne brièvement, au milieu des devoirs journaliers qui lui incombent, une tâche qui a été différée à cause de son absence et qu'il vient d'achever. Il s'agit d'une expédition en vue de châtier les habitants d'une île voisine et, incidemment, de recouvrer les têtes d'amis communs : un négociant, de race blanche, sa femme, ses enfants et un de leurs commis. L'expédition a pleinement réussi, et M. Woodford en termine le récit par ces mots :

« Ce qui me frappa tout particulièrement, c'est que leurs visages n'exprimaient ni la douleur, ni la terreur, mais plutôt la sérénité et le repos. » Il dit cela d'hommes de sa race, qu'il a bien connus, qu'il a même reçus à dîner à sa table !...

D'autres amis avec lesquels j'ai dîné autrefois au cours de mon séjour aux îles Salomon ont depuis lors disparu... Ils ont disparu de la même façon. Je naviguais à bord du caïque Minota, *transportant des nègres à Malaïta, et j'avais emmené ma femme avec moi. Les portes de notre minuscule cabine portaient encore la trace de coups de hache rappelant un événement qui s'était passé quelques mois auparavant. Il s'agissait de l'assassinat du capitaine Mackenzie, alors patron du* Minota. *Comme nous arrivions à Langa-Langa, nous rencontrâmes le garde-côte anglais* Cambrian *qui venait de bombarder un village.*

Inutile d'ajouter encore d'autres détails à ces préliminaires de mon récit, bien que la documentation abonde. Je crois avoir suffisamment prouvé que les aventures de mon héros canin sont de vraies aventures dans un véritable monde de cannibales. Songez que lors de ce voyage du Minota, *nous trouvâmes à bord, pour contenir les nègres, une ravissante chienne terrier irlandaise, à la robe lisse comme Jerry, et qui répondait au nom de Peggy. Sans Peggy, ce livre-ci n'aurait jamais été écrit. C'était la favorite du patron du* Minota, *et Mme London et moi, nous nous y attachâmes à tel point qu'après le naufrage du* Minota, *ma femme n'eut pas honte de voler Peggy au capitaine. En ce qui me concerne, il me faut avouer que je n'eus point de remords à devenir complice du larcin. Nous aimions tant Peggy! Cher petit chien, enseveli dans la mer, au large de la côte orientale d'Australie!*

Je dois ajouter qu'à l'instar de Jerry, Peggy était née dans la lagune de Meringe, à la plantation de Meringe, située dans l'île d'Ysabel, la plus rapprochée de Florida où se trouve le siège du gouvernement et où demeure le commissaire-résident, M. C. M. Woodford. Enfin, j'ai bien connu le père et la mère de Peggy, et j'ai souvent éprouvé le plaisir de voir ce couple fidèle courir côte à côte le long de la plage. Le chien s'appelait Terrence, et la chienne Biddy.

JACK LONDON.

Plage de Waikiki,
Honolulu, Oahu T. H.
5 *juin* 1915.

JERRY DANS L'ILE

CHAPITRE PREMIER

JERRY, TERRIER IRLANDAIS

Jerry se rendit seulement compte qu'il allait se passer quelque chose d'anormal, quand M. Haggin le prit brusquement sous son bras pour l'entraîner vers la baleinière.

Depuis six mois que Jerry était né, M. Haggin était son maître. Mais le mot « maître » était inconnu du vocabulaire de ce beau terrier irlandais au poil fauve et lisse. En revanche, l'expression « Monsieur Haggin » résumait toute la signification qu'a pour les humains le mot de « maître », du moins dans l'entendement des chiens. « Monsieur Haggin » était le nom que donnaient à ce maître Bob, le comptable, et Derby, le surveillant de la plantation. Jerry avait également entendu les rares bipèdes, tels ceux de l'*Arangi,* qui venaient rendre visite à son maître, l'appeler toujours ainsi.

Mais les chiens ont une intelligence particulière, et, dans le culte passionnément héroïque et l'affection sans bornes qu'ils ont pour leur maître, ce mot a une signification bien plus étendue que celle que nous lui prêtons.

L'homme se considère comme le maître de son chien. Le chien vénère l'homme comme un dieu.

Le mot « dieu » ne trouvant point sa place dans le vocabulaire restreint et spécial de Jerry, était représenté pour lui par l'expression « Monsieur Haggin », synonyme dans son cerveau, dans son cœur et dans son entendement, d'une omnipotence bienfaisante et souveraine.

De sorte que, son maître l'ayant brusquement attrapé et pris sous le bras pour entrer dans la baleinière dont les nègres saisirent immédiatement les avirons, Jerry s'inquiéta et éprouva l'impression qu'un événement inaccoutumé se préparait. Il n'avait jamais encore été à bord de l'*Arangi* qui, à chaque effort des rameurs, paraissait plus grand et plus rapproché.

Une heure auparavant, Jerry quittant la maison de la plantation, était descendu à la plage pour assister au départ de l'*Arangi*. Il avait deux fois déjà, dans sa courte vie, éprouvé la jouissance d'un événement pareil. Quoi de plus délicieux que de parcourir au grand galop la plage de sable fin et, sagement guidé par Biddy et Terrence, ses parents, de prendre part à la joie qui régnait aux alentours.

Pourchasser les nègres! Quel plaisir pour Jerry qui détestait les noirs et savait que Biddy, sa mère, et Terrence, son père, partageaient son aversion! Les nègres étaient faits pour qu'on grognât à leurs trousses. A moins d'appartenir à la domesticité de la maison, les nègres méritaient un coup de croc s'ils pénétraient dans les murs de l'enceinte réservée. Biddy avait toujours agi de la sorte, et Terrence aussi. Ils servaient de cette façon leur dieu, M. Haggin. Les nègres étaient des bipèdes inférieurs qui peinaient au service de leurs dieux, les bipèdes blancs; ils habitaient des baraquements situés dans l'endroit où ils travaillaient à une certaine distance de la maison d'habitation, auprès de laquelle il leur était défendu de s'aventurer.

Jerry était tout petit encore lorsqu'il avait appris à quelles aventures on s'exposait en poursuivant un nègre. Mais il fallait choisir son temps. Quand M. Haggin, ou Derby, ou Bob étaient dans les environs, ils se laissaient faire; mais il y avait aussi des moments où les maîtres blancs n'étaient point là, et alors, gare aux nègres! Il ne fallait se risquer à la chasse qu'avec précaution, parce que, loin des yeux des dieux blancs, les nègres ne se contentaient pas de crier et de grogner; ils attaquaient les chiens à coups de pierres et de gourdin. Jerry avait vu sa mère traitée de la sorte, et lui-même, avant d'avoir acquis du discernement, avait été à moitié assommé dans les hautes herbes par le gourdin de Godarmy, le noir qui portait un bouton de porte en porcelaine suspendu à son cou par un cordon en fibre de cocotier. Bien plus, Jerry se rappelait certaine aventure qui s'était passée également dans les hautes herbes et où lui et son frère Michaël s'étaient mesurés avec Owmi, un autre noir, reconnaissable au fait qu'il arborait sur sa poitrine les roues dentées d'une vieille horloge. Michaël avait reçu à la tête un coup si formidable que son oreille gauche en était restée malade, et qu'au lieu de se développer elle s'était recroquevillée en une petite protubérance pointue.

Il y avait plus encore : Deux mois auparavant, son frère Patsy et sa sœur Kathleen avaient disparu subrepticement; M. Haggin les avait cherchés vainement par toute la plantation. Il avait aussi exploré la brousse et fait donner le fouet à une demi-douzaine de nègres sans arriver à percer le mystère. Mais Biddy et Terrence savaient ce qui s'était passé, et Michaël et Jerry ne l'ignoraient pas non plus : Les deux infortunés, Patsy et Kathleen, âgés seulement de quatre mois, avaient bouilli dans la marmite, aux baraquements, et leur peau tendre de jeunes chiots avait été détruite par le feu. Jerry connaissait le fait, de même que son père, sa mère et son frère, parce

qu'ils avaient senti, à ne pas s'y tromper, l'odeur de leur chair brûlée, et Terrence, dans sa rage, avait même attaqué le domestique de la maison d'habitation, Mogom. Il avait été sévèrement grondé et même enchaîné par M. Haggin, lequel, n'ayant point senti l'odeur révélatrice, avait tout ignoré du drame.

Mais quand, sur la plage, les nègres qui avaient accompli leur temps de service arrivaient en portant sur la tête une caisse contenant leurs effets, et se préparaient à passer à bord de l'*Arangi*, le moment était propice pour leur donner la chasse sans encourir de trop grands risques. C'était l'instant favorable pour satisfaire les vieilles rancunes, et aussi la dernière occasion de se venger, car les noirs s'embarquaient pour ne plus revenir. Ce matin-là, par exemple, Biddy s'étant souvenue de certains coups de bâton que lui avait assenés Lerumie, avait planté ses crocs dans son mollet et l'avait envoyé rouler dans l'eau avec sa caisse et sa fortune; puis, sûre de la protection de M. Haggin, égayé par cet épisode, elle était demeurée là à le narguer de son œil noir.

Il y avait ordinairement, à bord de l'*Arangi*, un chien vulgaire de la brousse ou d'ailleurs, avec lequel Jerry et Michaël pouvaient aboyer à cœur joie, du rivage. Une fois, Terrence, qui était presque de la taille d'un Airedale et qui en possédait l'indomptable courage, Terrence le Magnifique, comme l'appelait Tom Haggin, avait attrapé un chien de la brousse qui avait osé s'aventurer sur la plage, et lui avait administré une magistrale correction à laquelle Jerry et Michaël, avec Patsy et Kathleen, qui à ce moment vivaient encore, avaient pris une part active. Jerry n'avait jamais oublié la délicieuse sensation qu'il avait éprouvée en tenant dans sa gueule cette masse de poils qui sentaient le chien. Les chiens de la brousse étaient de son espèce, il le reconnaissait, mais ils différaient cependant de sa race aristocratique; ils étaient

d'un niveau inférieur, comme les nègres comparativement à M. Haggin, à Derby ou à Bob.

Ce jour-là, Jerry ne regarda point du côté de l'*Arangi*. Biddy, instruite par de précédentes séparations et tout aussi cruelles, était assise au bout de la plage et poussait de longs gémissements. Jerry savait que ces lamentations le concernaient, parce qu'elles remuaient étrangement les fibres de son cœur sensitif et passionné. Il ignorait toutefois quelle était la cause de ce chagrin, sauf qu'il se rapportait à une catastrophe qui le menaçait. Il vit Terrence qui tournait autour d'elle avec sollicitude. Il avait le poil rude, comme Michaël, et comme l'avaient eu Patsy et Kathleen, car Jerry était le seul de la famille qui possédât le poil doux et lisse.

Terrence était un mari attentionné, et aussi loin que remontaient les souvenirs de Jerry, il se rappelait l'avoir vu maintes fois côte à côte avec Biddy, parcourir la plage au galop ou courir le long des avenues de cocotiers,tous les deux épanouis de satisfaction. Comme Jerry, en dehors de ses frères et sœurs et de quelques apparitions de chiens sauvages, n'avait jamais connu d'autres spécimens de son espèce, il était persuadé que cette fidélité conjugale était le propre de toute la race canine. Mais Tom Haggin, lui, savait qu'il n'en est pas ainsi. « Réelle affinité », répétait-il souvent avec un attendrissement convaincu. « Un gentleman, ce Terrence, un homme à quatre pattes! »

Terrence n'exprima point sa douleur avec bruit, si tant fut qu'il en éprouvât; il se contenta de tourner anxieusement autour de Biddy, tandis que Michaël, cédant à la contagion, s'assit à côté de sa mère pour japper furieusement vers l'étendue d'eau toujours plus grande qui le séparait de son frère, comme il aurait aboyé au danger inconnu qui rampait ou bruissait dans la jungle. Cette attitude, aussi, impressionna Jerry et augmenta sa conviction qu'un sort fatal, encore inconnu, planait sur lui.

Pour ses six mois d'âge, Jerry savait à la fois beaucoup et peu de chose. Il savait, sans en avoir conscience, pourquoi Biddy, aussi sage que brave, ne suivait pas l'impulsion de son cœur qui l'eût portée à sauter dans l'eau et à suivre la baleinière à la nage. Elle l'avait cependant protégé vaillamment lorsque le grand *puarka* (c'est le son, accompagné de grognements et de cris, qui représentait pour Jerry un porc) avait tenté de le dévorer, alors qu'il était couché sous le hangar de la plantation. Et le jour inoubliable où l'aide de cuisine avait voulu le chasser à coups de bâton! Comme une lionne en furie, elle s'était précipitée sur le nègre et, sans reculer ou même broncher devant son bâton, elle l'avait terrassé, lui administrant une correction au milieu de ses pots et de ses marmites. Il avait fallu l'intervention de M. Haggin pour l'arracher de sa victime (encore avait-elle grogné, pour la première fois) et le maître avait admonesté vertement le marmiton qui avait osé lever la main sur un chien appartenant à un dieu.

Jerry, disais-je, savait pourquoi sa mère ne sautait pas à l'eau pour le rejoindre. C'est que la mer et les lagunes avec lesquelles elle communiquait étaient *tabou*. Tabou! encore un mot qui n'était point du vocabulaire de Jerry, mais dont la signification existait dans les profondeurs mystérieuses de son être pour lui inculquer une vague mais impérieuse conviction qu'il était non seulement imprudent, mais absolument désastreux d'entrer dans l'eau où glissaient furtivement et parfois apparaissaient à la surface de terribles monstres à la gueule énorme et à la mâchoire formidable qui pouvaient avaler un chien avec autant de facilité que les poulets de M. Haggin absorbaient un grain de mil.

Il avait maintes fois entendu son père et sa mère, en sûreté sur le sable, aboyer de toute la force de leur colère et de leur haine à ces abominables créatures qui surgis-

saient près du bord comme de grandes souches flottantes.

Jerry ne connaissait pas le mot « crocodile ». Ses facultés compréhensives enregistraient simplement une image, celle d'une grande souche immergée, se distinguant des autres souches parce qu'elle était vivante. Jerry entendait et comprenait bien des expressions qui étaient, pour lui comme pour les hommes, les instruments de sa pensée; mais sa conformation physique l'empêchait de les articuler lui-même. Néanmoins, dans sa mémoire, des images se gravaient qui lui tenaient lieu de mots.

Peut-être même, dans son cerveau canin, cette image d'une souche immergée représentait-elle plus complètement l'animal en question que le mot crocodile dans l'idée de l'homme. C'est que Jerry savait bien plus de choses sur les crocodiles que les êtres humains. Il pouvait les sentir de plus loin et plus exactement que les noirs eux-mêmes. Il flairait les amphibies qui se traînaient hors de la lagune, qui, couchés sans bruit et sans mouvement, semblaient endormis, à cent pieds de là, sur l'épais tapis de la jungle.

Il comprenait mieux qu'aucun être humain le langage des crocodiles. Il connaissait leurs différents appels; distinguait les cris de colère ou de frayeur de ceux qu'ils poussaient pour chercher leur nourriture; tous ces bruits tenaient leur place dans son vocabulaire comme les mots dans celui des hommes. C'étaient autant d'instruments de sa pensée lui permettant de peser et de juger de la conduite qu'il fallait tenir le cas échéant.

D'autre part, Jerry ignorait bien des choses. Il ignorait que le monde est vaste, que cette lagune de Meringe, adossée à de hautes montagnes boisées et protégée par les îlots de corail, ne formait pas l'univers, mais était simplement partie de la grande île d'Ysabel, laquelle à son tour n'était pas la plus vaste du groupe très nombreux

qui composait l'archipel des Salomon, groupe que les hommes désignent sur les cartes géographiques par quelques points dans l'immensité de l'océan Pacifique.

Il possédait bien, il est vrai, la notion confuse qu'un autre lieu devait exister, car des choses lui étaient apparues soudain qui n'avaient pas existé auparavant. Des poulets, des chats, des porcs qu'il n'avait jamais vus, s'étaient trouvés là tout à coup et même il y avait eu d'étranges créatures velues, à quatre pattes, avec des cornes, dont l'image enregistrée par son cerveau correspondait à ce que les hommes appellent des chèvres.

Il en était de même pour ce qui concernait les noirs. Ils arrivaient de l'inconnu tout à coup, circulaient dans la plantation de Meringe avec un chiffon d'étoffe autour des reins et une tige en os passée dans le nez, et ils étaient guidés dans leur travail par M. Haggin, Derby et Bob. Jerry se rendait compte en quelque sorte que leur venue coïncidait avec l'arrivée de l'*Arangi*, de même que la disparition d'autres nègres précédait le départ du même bateau.

Pour le reste, il s'en préoccupait fort peu. Jamais sa petite cervelle ne s'embarrassa de ces phénomènes qu'il acceptait philosophiquement comme l'humidité de la pluie ou la chaleur du soleil. Ses notions confuses du monde et de la vie pouvaient jusqu'à un certain point être comparées à ce que les humains connaissent des mystères de la vie, de la mort et de l'au-delà.

Dans cet ordre d'idées, le caïque *Arangi*, trafiquant et négrier aux îles Salomon, pouvait aussi bien figurer dans la pensée de Jerry un bateau mystérieux qui reliait deux mondes, et correspondre à l'idée que se font les hommes de la barque de Caron naviguant sur le Styx : les hommes venaient du néant, et ils disparaissaient dans le néant, au moyen de l'*Arangi*.

Par cette chaude matinée des tropiques, Jerry, serré sous le bras de M. Haggin, se trouvait donc dans la baleinière approchant de l'*Arangi,* tandis que, sur la grève, Biddy exhalait sa douleur et Michaël jetait aux échos le défi que la jeunesse lance à l'inconnu.

CHAPITRE II

A BORD DE L'*ARANGI*

Tom Haggin, tenant toujours Jerry sous son bras, monta aisément de la chaloupe sur le pont peu élevé de l'*Arangi*. Il y régnait une agitation extrême, ou du moins qui eût semblé extrême à des hommes n'ayant pas l'habitude des voyages, et qui impressionna fort Jerry, alors qu'elle paraissait toute naturelle à Tom Haggin et au capitaine Van Horn.

Le pont était petit, parce que l'*Arangi* était de dimensions restreintes. A l'origine, ç'avait été un coquet yacht de plaisance construit en bois de teck avec revêtement et accessoires en cuivre; il avait été vendu aux îles Salomon pour servir de vaisseau négrier, c'est-à-dire, être employé au trafic que la loi décore du nom de recrutement des nègres.

L'*Arangi* avait pour mission d'amener des îles lointaines, des nègres cannibales nouvellement capturés pour travailler dans les plantations où les blancs s'anémient; et transformer en riches bosquets de cocotiers la jungle et les marais pestilentiels. Les deux mâts, en cèdre de l'Oré-

gon, soigneusement polis et enduits de paraffine, brillaient au soleil. Son ample voilure lui donnait beaucoup de vitesse et permettait au capitaine Van Horn, avec son second et les quinze nègres qui composaient l'équipage, d'en tirer bon parti. Il mesurait soixante pieds et les traverses du pont ne supportaient point de cabines. L'écoutille vitrée de la cabine principale et le capot d'échelle, de même que les écoutilles des gaillards d'avant et d'arrière, qui étaient les seules ouvertures découpées dans la surface du pont, n'atteignaient pas non plus les traverses.

Dans cet espace restreint se trouvaient, en plus de l'équipage habituel, les nègres dits « de retour », c'est-à-dire qui rentraient de trois plantations éloignées. Le mot « retour » signifiait que, les trois années de servitude de ces nègres étant terminées, ils devaient, conformément aux contrats passés, être ramenés à leurs villages natals situés dans l'île sauvage de Malaïta. Vingt d'entre eux, tous connus de Jerry, venaient de Meringe; trente, de la baie des Mille Vaisseaux, et les douze autres de Pennduffryn, sur la côte orientale de Guadalcanar. Ils piaillaient à qui mieux mieux, échangeant cent propos puérils, de leur voix criarde de fausset. En comptant le capitaine Van Horn et son second, le Danois Borckman, il y avait soixante-dix-neuf hommes sur le pont.

« J'ai cru que le cœur vous manquait au dernier moment, dit Van Horn, tandis que dans ses yeux s'allumait une lueur de plaisir à la vue de Jerry.

— C'en était bien près, répondit Tom Haggin. Si ce n'avait pas été pour vous... Jerry est le meilleur de la portée, avec Michaël. Ces deux chiens, les seuls qui me restent, et ceux que j'ai perdus les valaient. Cette Kathleen était une bonne bête; sa mère, tout craché; si elle avait vécu!... Là, prenez-le!... »

D'un mouvement brusque il plaça Jerry dans les bras du capitaine Van Horn et se détourna aussitôt.

« Et s'il lui arrive malheur, je ne vous le pardonnerai jamais, patron! jeta-t-il rudement par-dessus son épaule.

— Ils m'auront d'abord, répondit Van Horn en riant.

— Cela n'a rien d'impossible, mon vieux, grommela Haggin. Meringe doit quatre têtes à Somo; trois sont morts de la dysenterie et l'autre a été tué par la chute d'un arbre, cette dernière quinzaine. C'était le fils d'un chef, par-dessus le marché!

— Oui, et il y en a encore deux que l'*Arangi* doit à Somo, fit Van Horn. Vous vous rappelez, l'année dernière, le camarade nommé Hawkins qui s'est perdu avec sa baleinière dans la passe d'Arli? »

Haggin, revenant sur ses pas, acquiesça de la tête.

« Deux hommes de son équipage étaient des gaillards de Somo. Je les avais recrutés pour la plantation d'Ugi. Avec vos garçons cela fait six têtes que doit l'*Arangi*. Mais bah!... Il y a un autre village de la côte où l'*Arangi* en doit dix-huit. Je les avais recrutés pour Aolo, et comme c'étaient des gens de mer, on les a embarqués sur le *Sandfly* qui s'est perdu en allant à Santa-Cruz. Ils ont fait une cagnotte, là-bas, sur la côte. Cent cinquante porcs et une quantité illimitée de monnaie de coquillage, récoltés dans le village, pour celui qui me livrera!

— Et ils ne vous tiennent pas encore? fit ironiquement Haggin.

— Pas de danger!

— Vous parlez exactement comme Arbuckle, dit Haggin d'un ton sentencieux. Pauvre vieil Arbuckle! Le plus sûr et le plus prudent des hommes qui aient eu affaire à des nègres. Jamais il n'allait se coucher sans répandre auparavant des petits clous sur le sol, ou bien encore il mettait du papier froissé. Je me le rappelle bien! J'étais sous le même toit que lui un jour, à Florida, lorsqu'un gros matou se mit à poursuivre un cancrelat dans les

papiers... Pif!... paf!... paf!... deux fois six coups de ses grands pistolets de fonte et le mur perforé comme une cible!... Le chat fut tué. Il savait tirer dans le noir sans viser, appuyant sur la détente avec le troisième doigt et tenant l'index fixé sur le canon de son arme... Eh bien, mon vieux, les nègres l'ont eu... Ils y ont mis quatorze années! C'est le garçon de cuisine qui a fait le coup, il l'a dépecé avant le déjeuner. Je me rappelle notre deuxième voyage dans la brousse pour chercher ce qui restait de lui!

— J'ai vu sa tête après que vous l'aviez remise au Commissaire de Tulagi, compléta Horn.

— Et l'expression placide et calme de son visage, avec ce sourire habituel que je lui ai vu tant de fois! Dire qu'il lui est resté, pendant que les noirs séchaient sa tête à la fumée... Ils l'ont eu pourtant, au bout de quatorze années. Combien iront impunément à Malaïta pour finir comme ce pauvre vieux?

— Mais moi, fit le capitaine, j'ai la manière. Quand je sens que cela va se gâter, j'y vais carrément et je leur parle. Ils n'y comprennent rien et croient que j'ai un sortilège. »

Tom Haggin tendit brusquement sa main pour prendre congé, évitant de regarder Jerry qui était dans les bras du capitaine.

« Ayez l'œil sur mes gaillards de retour, recommanda-t-il encore en partant, ne les perdez pas de vue que vous n'ayez débarqué le dernier. Ils ne doivent pas aimer Jerry ou ceux de son espèce, et je ne voudrais pas qu'ils lui fissent du mal. Et dans les ténèbres de la nuit, ils l'auraient vite envoyé par-dessus bord. Ne les perdez pas de vue, tant que le dernier n'aura pas débarqué ».

En voyant M. Haggin s'éloigner et repartir dans la baleinière, Jerry se débattit et exprima son anxiété en gémissant doucement. Le capitaine Van Horn le serra plus près de lui en le caressant de sa main restée libre.

« Et n'oubliez pas ce qui est convenu, cria de loin Tom Haggin. S'il vous arrive un malheur, Jerry doit m'être renvoyé!

— Je vais rédiger une petite note dans ce sens et la ranger avec les papiers du bord », répondit Van Horn.

Parmi les quelques mots familiers à Jerry se trouvait son propre nom, et il l'avait entendu prononcer à plusieurs reprises au cours de la conversation des deux hommes; il se rendait donc vaguement compte qu'il était question du sort inconnu mais terrible qui devait peser sur lui. Il s'agita désespérément et Van Horn le déposa sur le pont. Aussitôt il se précipita vers le bastingage avec une agilité qu'on n'eût pas attendue chez un jeune chien de six mois et Van Horn, malgré la rapidité du mouvement qu'il fit pour l'en empêcher, n'y parvint point. Cependant, Jerry fut arrêté par la vue de l'étendue liquide; l'image du crocodile, qui impressionna son cerveau, réprima aussi sa fougue. Il s'assit sur les pattes de derrière, leva vers le ciel son museau doré et émit un long gémissement de terreur et de chagrin.

« Ce n'est rien, Jerry, mon vieux, dit le capitaine en le caressant. Allons, remets-toi comme un grand chien. »

Mais Jerry ne voulait pas être consolé. Si celui avec qui il était demeuré se trouvait être incontestablement un dieu, ce n'était pas *son* dieu, M. Haggin était son dieu, et un dieu supérieur. Il portait des pantalons et des chaussures, tandis que ce blanc-là ressemblait aux nègres. Non seulement, il ne portait point de pantalon et ses jambes et ses pieds étaient nus, mais, comme les nègres, il avait autour des reins une étoffe de couleur vive qui, à la façon d'un *kill* écossais, tombait presque jusqu'à ses genoux brunis par le soleil.

Le capitaine Van Horn était un homme remarquablement beau, quoique Jerry ne s'en rendît point compte. On eût dit un Rembrandt descendu de son cadre bien qu'il

fût né à New York, ainsi que ses ancêtres, au temps où New York s'appelait New Amsterdam. Pour compléter son costume, un chapeau de feutre mou était posé sur sa tête, couvrant presque une oreille. Une chemise grossière en cotonnade blanche cachait son torse, et de sa ceinture pendaient une blague à tabac, un couteau dans sa gaine, des poches à cartouches toujours remplies et un immense pistolet automatique dans un étui en cuir.

Sur la grève, Biddy, qui avait cessé de se lamenter, recommença en entendant pleurer Jerry. Et celui-ci, s'arrêtant un instant pour écouter, entendit Michaël qui aboyait son défi; il vit, sans bien s'en rendre compte, pointer la petite oreille recroquevillée. Tandis que Van Horn et Borckman donnaient des ordres, que la grande voile et la voile de brigantine commençaient à se tendre, Jerry épancha son cœur en un tel effort vocal que Bob et Derby, sur la rive, déclarèrent n'en avoir jamais ouï de pareil et affirmèrent que, pour la puissance d'émission, Jerry n'avait rien à envier au chanteur Caruso. Mais cette plainte affecta vivement le cœur de Tom Haggin qui, aussitôt débarqué, siffla Biddy et s'éloigna à grands pas.

En voyant disparaître sa mère, Jerry éleva encore davantage la voix, au grand amusement d'un nègre de Pennduffryn qui se trouvait près de lui. Il ricana, poussant des piaillements qui ressemblaient plus au bruit d'un animal de la jungle ou aux cris de quelque être fantastique mi-homme, mi-oiseau, qu'au rire d'une créature humaine, c'est-à-dire d'un dieu. Une réaction salutaire s'ensuivit. Indigné qu'un être d'essence aussi inférieure se permît de rire à ses dépens, Jerry se précipita sur le noir et, avant que celui-ci fût revenu de sa surprise, les dents aiguës du chiot tracèrent sur son mollet nu de longues égratignures d'où le sang coula. L'homme, avec une contorsion, sauta de côté, mais le sang de Terrence le Magnifique coulait dans les veines de Jerry, et, comme

l'eût fait son père, il continua d'attaquer, rayant cette fois l'autre mollet de striures rouges.

A ce moment, l'ancre étant levée et les voiles déployées, le capitaine auquel cet incident n'avait pas échappé pendant qu'il donnait ses ordres au timonier, se tourna pour applaudir et encourager Jerry.

« Vas-y, Jerry! cria-t-il. Hardi! Attrape-le! Vas-y! »

Le nègre, pour se défendre, allongea un coup de pied à Jerry, qui, au lieu de fuir, se jeta de côté pour l'éviter; puis, attaquant de plus belle, il marqua de nouvelles égratignures les jambes de son adversaire. C'en était trop, et le nègre, plus effrayé par Van Horn que par Jerry, battit en retraite, cherchant un refuge sur le râtelier des huit carabines Lee-Enfield qui surplombait l'écoutille de la cabine et que gardait un homme d'équipage. A la hauteur de l'écoutille, Jerry, tout à fait furieux, sauta plusieurs fois en l'air, puis retomba, jusqu'au moment où il fut rappelé par Van Horn.

« Un chasseur de nègres, ce chiot, un fameux chasseur! » confia le capitaine à Borckman tout en flattant Jerry pour lui exprimer sa satisfaction.

Et Jerry, sous la main caressante d'un dieu, bien que celui-ci ne portât point de pantalon, oublia un instant le sort suspendu au-dessus de sa tête.

« C'est un lion, que ce chien!... Plutôt un Airedale qu'un terrier irlandais, assura Van Horn en continuant de flatter Jerry. Regardez la taille qu'il a déjà! Regardez ces membres. Et ce coffre! Il aura de l'endurance. Ah! ce sera un fameux chien quand il sera d'âge! »

Jerry, se ressouvenant de son chagrin, traversa le pont en courant pour regarder, par la palissade à claire voie, vers Meringe qui diminuait de plus en plus dans l'éloignement. Une saute de vent du sud-est s'engouffra dans les voiles et inclina un instant l'*Arangi* dans un angle de 45 degrés. Jerry glissa, essayant vainement de s'agripper

sur la surface lisse du pont. Il fut arrêté par le bas du mât de misaine, tandis que Van Horn, dont l'œil exercé de marin avait aperçu un banc de corail à l'avant jetait des ordres que répétaient à leur tour Borckman et le timonier nègre. Rapidement l'*Arangi,* virant de bord, reprit une position plus stable, et Jerry, toujours songeant à Meringe, en profita pour se diriger vers le bastingage. Il en fut détourné par les craquements de la masse de la grande voile qui, soudain, s'emplissant de vent du côté opposé, claquait furieusement au-dessus de lui. D'un bond, il évita le danger (Van Horn se précipitait déjà pour le secourir) et se trouva directement sous la vergue principale avec l'immense voile battant au-dessus de lui comme si elle allait tomber et l'écraser dans sa chute.

C'était la première fois que Jerry se trouvait en présence d'une voilure quelconque. Il ignorait à quel animal il avait affaire, mais dans les souvenirs de sa petite enfance, il évoqua un épervier qui, un jour, avait fondu sur lui du haut du ciel. Sous le danger présent, il se coucha : n'était-ce pas un immense épervier qui planait au-dessus de sa tête, infiniment plus grand que celui qui l'avait menacé jadis? Mais le mouvement qu'il fit n'était pas celui d'un poltron; bien au contraire, il se ramassait pour sauter en l'air, à la rencontre de cette chose monstrueuse qui le menaçait.

Mais l'instant d'après, si rapidement que Jerry en sautant ne put l'atteindre, la voile, avec un second craquement, s'était renflée du côté opposé.

Van Horn n'avait rien perdu de cette scène. Il avait vu des jeunes chiens affolés de terreur lors de leur première rencontre avec ces voilures énormes et compliquées; aucun, comme celui-ci, n'avait eu le courage de sauter, en montrant les dents, à la rencontre de la menace inconnue. Alors, avec un mouvement d'admiration spontanée, Van Horn ramassa Jerry et le serra dans ses bras.

CHAPITRE III

UNE CERVELLE DE CHIEN

En cet instant, Jerry ne songeait plus à Meringe. Il se rappelait qu'autrefois l'épervier avait un bec et des serres aigus. Ce monstre, qui battait l'air en faisant tant de vacarme, avait besoin d'être surveillé et Jerry, ramassé pour sauter en même temps qu'il luttait pour conserver son équilibre sur ce tillac glissant et oscillant, ne perdait pas de vue la grande voile et poussait de sourds grognements chaque fois qu'elle se déployait.

L'*Arangi*, poussé par les vents alizés, naviguait au milieu des bancs de corail, ce qui nécessitait de fréquentes bordées. La grande voile, à chaque instant, changeait de direction avec un bruit d'ailes dans sa toile et des craquements dans sa mâture. A plusieurs reprises, elle passa au-dessus de Jerry, qui sautait, la gueule ouverte, prêt à happer la toile avec ses dents aiguës de jeune chiot.

Retombant à chaque coup, Jerry se fit une opinion qui, notons-le en passant, provenait du raisonnement. A force d'observer la chose menaçante, il se rendit compte qu'elle procédait toujours de la même façon, qu'elle ne lui avait fait jusqu'à présent aucun mal et n'était même pas en-

trée en contact avec lui. Il en conclut donc que ce n'était pas l'être dangereux et destructeur qu'il avait craint. Peut-être convenait-il de le surveiller encore, bien qu'il semblât devoir être classé parmi les choses qui paraissent terribles, mais en réalité ne le sont pas. C'est ainsi qu'il avait appris à ne pas craindre le bruit du vent dans les palmiers, lorsqu'il était couché dans la véranda, ni le va-et-vient des hautes vagues écumantes qui s'écrasaient sur le rivage, à ses pieds.

A plusieurs reprises, dans le courant de la journée, Jerry leva la tête d'un air entendu lorsque la grande voile claquait plus fort ou virait avec des craquements, mais il ne se tassait plus pour sauter : il avait acquis de l'expérience.

Cette affaire réglée, Jerry pensa de nouveau à Meringe. Mais il n'y avait plus de Meringe avec Biddy et Terrence sur la plage; plus de M. Haggin, de Derby, ni de Bob. La côte, la palmeraie, les hautes montagnes à l'arrière-plan, tout avait disparu. Partout, à l'avant, à l'arrière, à tribord, à bâbord, il eut beau se dresser sur ses pattes de derrière, appuyant celles de devant au bastingage, il n'apercevait que l'océan houleux où le vaisseau traçait un sillage d'écume blanche.

S'il avait eu la taille d'un homme, bien plus élevée que la sienne, et surtout s'il avait possédé l'œil exercé d'un marin, Jerry aurait encore pu voir au loin la ligne vague d'Ysabel au nord, et celle de Florida au sud, se précisant à mesure que l'*Arangi*, avec sa voilure, appuyait vers le sud-est. Et s'il avait, comme le capitaine Van Horn, joui de l'avantage de scruter l'horizon avec une jumelle, il aurait pu apercevoir, à l'est, les pics lointains de Malaïta s'élevant au milieu de nuages rosés.

Mais Jerry ne connaissait que le présent. Il avait appris à se familiariser avec la loi rigide de l'immédiat et à accepter ce qui se présentait à lui, plutôt que de suppu-

ter les choses à venir. La mer était là, la côte n'y était plus. L'*Arangi* existait, avec toute l'animation qui régnait sur le tillac. Il commença donc par s'intéresser à ce qui l'environnait, ou, si l'on préfère, par s'adapter à son entourage.

Sa première découverte lui causa un vif plaisir. C'était un jeune chien sauvage de la brousse d'Ysabel qu'un des « retours » de Meringe emmenait à Malaïta. Il était du même âge que lui, mais malgré cela très différent. Le chien sauvage, conformément à son instinct, rampait toujours, la tête basse, la queue basse, dans l'appréhension constante du malheur et des mauvais traitements qui allaient lui advenir. Sa lèvre se retroussait, mauvaise, sur ses petites dents acérées, tandis que, sous l'empire de la crainte ou de la douleur, il se tassait, prêt à attaquer en traître chaque fois que la chose était possible, impunément et sans risques.

Il était moins bébé-chien que Jerry, plus grand de taille et plus vicieux; mais celui-ci, par contre, était racé, bien sélectionné et courageux. Le chien sauvage, lui aussi, était le produit d'une sélection, mais d'un ordre tout différent. Ses ancêtres de la brousse avaient survécu précisément parce qu'ils avaient cédé à la peur sans chercher à résister au plus fort. Ils n'avaient jamais attaqué ouvertement, sauf lorsque la proie était plus faible ou sans défense; une prudence extrême les avait fait se terrer et ramper pour échapper au danger. La nature les avait sélectionnés au milieu d'un entourage cruel et brutal où il fallait défendre sa vie par la ruse et la poltronnerie, ou, exceptionnellement, par une résistance désespérée quand on se trouvait acculé.

Jerry, au contraire, avait été sélectionné pour la fidélité et le courage. Ses ancêtres avaient été soigneusement et délibérément choisis par des hommes qui, bien loin dans les brumes du passé, avaient pris le chien sauvage

pour en faire l'animal qu'ils imaginaient, admiraient et désiraient. Il ne devait pas se battre comme un rat, dans un coin, car il ne devait jamais se dérober comme les rats. La retraite était inadmissible. Les chiens qui battaient en retraite avaient été rejetés par les hommes. Il n'y en avait point parmi les ancêtres de Jerry. Tous ses ascendants étaient des chiens courageux et valeureux qui se précipitaient au-devant du danger et combattaient bravement, jusqu'à la mort, sans céder du terrain. Terrence avait transmis à Jerry toutes les qualités que lui-même avait héritées de ses ancêtres.

Il advint donc que Jerry, ayant découvert par hasard le chien sauvage dans le coin où il s'était blotti à l'abri du vent, ne s'arrêta point à considérer si l'animal était plus grand ou plus violent que lui. Il savait seulement que le chien sauvage, n'étant pas entré en contact avec l'homme, devait être considéré comme un ennemi. Avec un joyeux cri de triomphe qui attira l'attention, toujours en éveil, du capitaine Van Horn, Jerry sauta pour attaquer. Le chiot de la brousse battit en retraite avec une vitesse incroyable, mais Jerry l'atteignit d'un bond et le roula à plusieurs reprises sur le pont oblique. Tandis que les petites dents du terrier irlandais le piquaient de leurs pointes acérées, l'autre jappait et grognait, entremêlant ses grognements de plaintes et de gémissements où la terreur se mêlait à la lâcheté.

Mais Jerry était un grand seigneur, c'est-à-dire un chien magnanime. Il avait été sélectionné de la sorte. Parce que l'adversaire, au lieu d'accepter le combat, se montrait lâche et gémissant, parce qu'il ne se défendait pas, il cessa d'attaquer. Il agit inconsciemment, parce qu'il était fait ainsi. S'étant dégagé de l'amas de cordages d'où il avait glissé dans le dalot, il se redressa sur ses quatre pattes et se tint fièrement sur le pont vacillant, parfaitement satisfait de sentir dans sa gueule l'odeur

du poil de son adversaire, et sensible aux éloges de Van Horn qui lui criait : « Très bien, Jerry! Bravo! Tu es un bon petit chien! »

Il faut reconnaître que Jerry se retira en marchant orgueilleusement et que le mouvement de tête avec lequel il regarda son adversaire par-dessus l'épaule semblait dire : « Je pense qu'en voilà assez pour cette fois et que je ne te retrouverai plus sur mon chemin. »

Il continua ensuite à explorer son nouveau domaine de dimensions restreintes qui remuait et balançait sans cesse au-dessus des vagues. Il y avait d'abord les nègres retournant de Meringe qu'il se fit un devoir d'identifier l'un après l'autre. A leurs grognements hostiles, il répondit par des grondements menaçants. Il passait fièrement devant eux, se sentant supérieur à eux, bien qu'il eût quatre pattes et non deux jambes : c'est qu'il avait toujours vécu dans l'entourage et sous l'égide du dieu qui avait deux jambes et portait des pantalons.

Il y avait aussi les « retours » étrangers de Pennduffryn et de la baie des Mille Vaisseaux. Il tint à les identifier. Peut-être, dans la suite, serait-il utile de les connaître. Mais il ne pensait pas si loin! Il se contentait de se familiariser avec tout ce qui l'entourait, sans se préoccuper de l'avenir.

Jerry, qui avait une manière à lui de s'instruire, découvrit bientôt que, de même qu'à la plantation il y avait une différence entre les nègres qui servaient dans la maison et ceux qui travaillaient au-dehors, il y avait également une catégorie de noirs autre que celle des « retours ». C'était l'équipage. Les quinze hommes qui en faisaient partie étaient plus près que les autres du capitaine Van Horn. Ils paraissaient appartenir davantage à l'*Arangi*, et c'est sous les ordres du capitaine qu'ils tournaient la roue du gouvernail, manœuvraient les cordages ou nettoyaient le pont.

Chez M. Haggin, Jerry avait appris qu'il fallait se montrer plus tolérant pour les nègres occupés au service domestique que pour ceux qui travaillaient au-dehors; ici, il se rendit compte que les hommes d'équipage ne devaient pas être traités sur le même pied que les « retours ». Du moment que le capitaine ne lui ordonnait pas de les poursuivre, il devait rester tranquille. D'autre part, comme il n'oubliait pas qu'il était le chien d'un dieu de race blanche, il jugea plus digne d'éviter toute familiarité. Il ne manqua pas cependant de les tenir à l'œil. N'avait-il pas vu des nègres tout aussi ménagés qu'eux, attachés et fouettés par M. Haggin? C'est donc qu'ils occupaient une place intermédiaire dans l'ordre des choses, et il était pour cela nécessaire de veiller à ce qu'ils conservassent leur véritable rang.

Jerry explora complètement le bateau, ce qui n'était pas une petite affaire. Sur le tillac découvert, exposé à tous les vents, à la pluie et à la tempête, se trouvait un méchant fourneau, arrimé tant bien que mal, et sur lequel deux noirs préparaient la nourriture pour tout le monde à bord.

Son attention fut attirée ensuite par des montants vissés au-dessus du bastingage, de façon à supporter trois rangs de fils barbelés qui entouraient le vaisseau et n'étaient interrompus que sur un espace de quinze pouces. Sans s'y arrêter davantage, Jerry sentit que c'était une mesure de précaution. Depuis sa petite enfance, il avait vécu au milieu du danger qui peut venir du côté des nègres. A la maison de la plantation, à Meringe, les hommes blancs tenaient à l'œil les nègres qui travaillaient pour eux et leur appartenaient. Dans la grande salle où l'on prenait les repas, à côté du billard et du phonographe, il y avait des râteliers supportant des carabines, et dans toutes les chambres à coucher, à côté de chaque lit et bien à portée de la main, il y avait des revol-

vers et des fusils. M. Haggin, Derby et Bob ne quittaient jamais la maison d'habitation pour aller auprès des nègres sans porter de revolver à la ceinture.

Jerry savait que ces instruments qui font tant de bruit donnaient la mort. Il avait vu des êtres vivants, porcs, chèvres, oiseaux ou crocodiles, détruits par eux. Les dieux blancs s'en servaient pour manifester leur volonté de tuer à travers l'espace, alors que lui, Jerry, était obligé pour cela d'agir directement et de se rendre près de l'ennemi. C'est que lui, il était limité dans ses pouvoirs, tandis que les dieux blancs à deux jambes ne l'étaient pas. Tout leur était possible. Cette faculté qu'ils possédaient de détruire à travers l'espace, c'était comme une prolongation de griffes et de défenses. Sans s'y appesantir ou s'en rendre compte, Jerry admettait cela comme tout le reste, dans le monde mystérieux qui l'environnait.

Une fois même, Jerry avait vu M. Haggin envoyer d'une autre manière encore la mort à distance en jetant de la véranda des cartouches de dynamite sur une masse de nègres venus de l'Inconnu dans leurs canots de guerre recourbés et ornés d'incrustations de nacre.

Jerry connaissait donc un certain nombre des précautions dont s'entourent les dieux blancs; c'est pourquoi, presque inconsciemment, la vue des fils barbelés éveilla en lui la sensation du danger persistant dans ce monde flottant devenu sien. Le malheur et la mort rôdaient alentour, en attendant l'occasion de fondre sur leur proie pour l'engloutir. De bonne heure, Jerry avait appris que, pour conserver sa vie, il fallait demeurer constamment en éveil.

Il allait s'en persuader une fois de plus, lors de sa rencontre avec Lerumie, le « retour » de Meringe, que, le matin même, au moment de l'embarquement, Biddy avait envoyé rouler dans le ressac avec ses bagages.

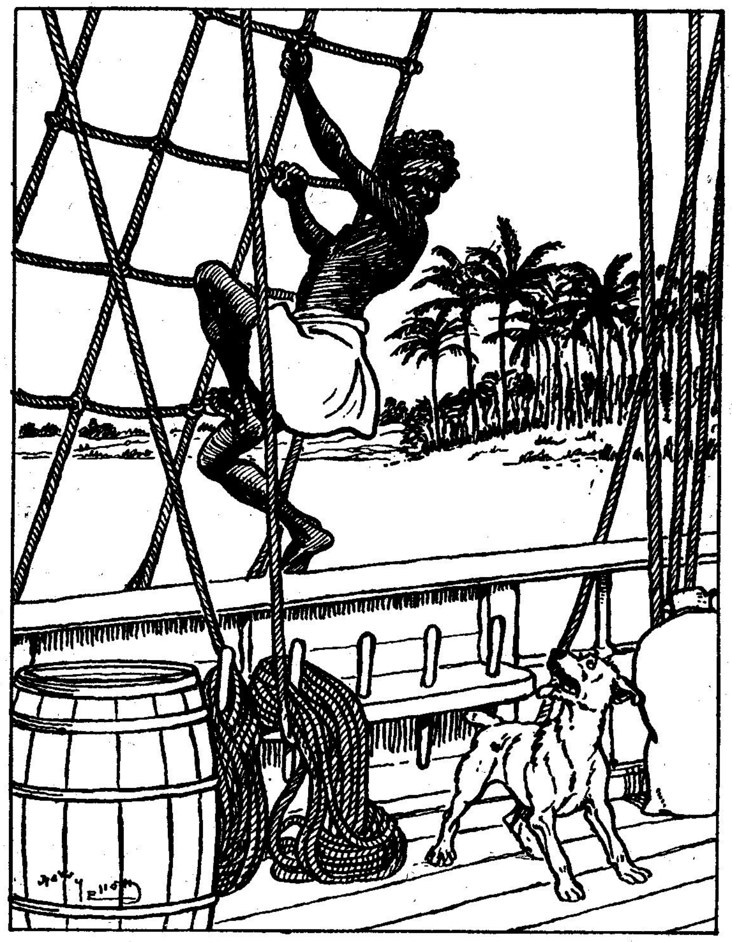
Le nègre, à tribord de l'écoutille, se regardait dans un

miroir de pacotille en peignant ses cheveux rebelles. Jerry, remarquant à peine sa présence, passa tout près, à la suite de Borckman, le second, qui vérifiait l'arrangement des fils barbelés. Lerumie, s'étant assuré, par un regard oblique, qu'il ne risquait plus rien, allongea un coup de pied au fils de son ancienne ennemie. Son pied nu atteignit Jerry à l'endroit sensible de sa queue récemment écourtée, et Jerry, ressentant vivement l'outrage, devint instantanément furieux.

Le capitaine Van Horn, qui se tenait au sabord d'arrière, pour mesurer la force du vent dans les voiles, ne voyait pas Jerry, à cause de l'écoutille qui se trouvait entre eux; mais ses yeux perçurent, au mouvement d'épaules de Lerumie, le balancement de celui-ci sur un pied, tandis que l'autre allongeait le coup.

L'appel poussé par Jerry, qui s'aplatit, tournoya, bondit, puis happa l'agresseur avec ses petites dents aiguës, fut un aboiement féroce. Il lacéra la cheville et le talon de son adversaire qui, d'un second coup de pied, l'envoya glisser le long du pont dans le dalot. Hurlant d'indignation, Jerry grimpa sur le tillac. Un nouveau regard oblique ayant montré à Lerumie que cette fois il était observé, il n'osa point pousser les choses à l'extrême, et prit la fuite. Il longea l'écoutille pour descendre par le capot de l'échelle du poste, mais il fut pincé par les petits crocs de Jerry qui s'enfoncèrent de nouveau dans sa cheville. Il trébucha et un coup de vent subit contribua à lui faire perdre l'équilibre. Tentant vainement de se maintenir sur ses jambes, il alla donner contre les fils barbelés.

Les nègres qui encombraient le pont hurlaient de plaisir et Jerry,dont la fureur n'avait point diminué en voyant son adversaire hors de combat, crut que les noirs riaient de lui. Il tourna sa colère contre eux, attaquant et lacérant les jambes de ceux qui fuyaient devant lui. Ils dis-



UN NÈGRE GRIMPA DANS LES AGRÈS POUR ÉCHAPPER A JERRY

parurent en se laissant glisser dans la cabine du gaillard d'avant, sautèrent sur le beaupré et grimpèrent dans les agrès où ils demeurèrent perchés comme des oiseaux monstrueux. Sauf pour les nègres composant l'équipage, Jerry demeura seul maître sur le pont.

Le capitaine Van Horn était enchanté et ne ménageait pas ses éloges. Il appela Jerry auprès de lui et lui marqua sa satisfaction par de petites tapes amicales, puis se tournant vers ses passagers noirs il les harangua dans cette langue spéciale et intraduisible que les Anglais appellent *bêche de mer.*

« Hé! Là-bas! Moi vous dire que ce chien est à moi! Si un moricaud faire mal à ce chien, ma parole! Moi très colère contre ce garçon... Très fâché!... Moi battre très fort!... Vous attention vos jambes! Moi surveiller chien à moi! Compris?... »

Les nègres, toujours perchés dans les cordages, se concertèrent en piaillant comme des moineaux, puis ils firent leur soumission à la loi de l'homme blanc. Lerumie lui-même, bien qu'il eût été passablement abîmé par les fils barbelés, ne témoigna point de colère et n'articula aucune menace. Au contraire, il provoqua l'hilarité de ses compagnons et alluma une lueur amusée dans l'œil du capitaine en frottant son index sur ses écorchures et en déclarant :

« Ma parole! Un fameux chien, ce chien-là! »

Ce n'est point que Jerry fût méchant, mais, comme Biddy et Terrence, il était emporté et ne connaissait pas la peur. De même aussi que Biddy et Terrence, la chasse aux nègres le ravissait. Ceci tenait à son éducation. Depuis sa plus tendre enfance, il avait appris ce sport et les dieux blancs l'avaient dressé à poursuivre les nègres et à les maintenir à la place très secondaire qu'ils occupaient dans l'ordre des choses. Le monde appartenait aux dieux blancs. Est-ce qu'à l'occasion les noirs n'avaient pas été

attachés aux palmiers dans l'établissement de Meringe, et fouettés à coups redoublés par les blancs? Rien d'étonnant à ce que le terrier irlandais, choyé par les maîtres blancs, considérât les nègres de la même façon que ses dieux et agît vis-à-vis d'eux d'une manière qui avait toujours été approuvée.

Décidément, cette journée était remplie d'événements. Tout, sur l'*Arangi,* semblait à Jerry nouveau et étrange, et le tillac était si encombré qu'à chaque instant un incident remarquable surgissait. Il eut une nouvelle rencontre avec le chien sauvage, qui l'attaqua traîtreusement de flanc. Les caisses appartenant aux nègres avaient été irrégulièrement entassées, de sorte qu'il se trouvait un petit espace entre deux d'entre elles, au niveau du pont. C'est de là que le chien sauvage, lequel s'y était embusqué, fondit sur Jerry, qui passait par là pour répondre à un appel du capitaine. Il planta ses petites dents pointues dans la peau de Jerry, puis regagna sa retraite.

Une fois de plus, le terrier irlandais se jugea offensé. Il comprenait l'attaque de flanc, en ayant souvent usé dans ses jeux avec Michaël; mais la retraite sans combat, après avoir déclenché l'attaque, n'était pas admissible! Animé d'une juste colère, il chargea dans la direction de l'ouverture où avait disparu son ennemi. Mais à présent celui-ci avait l'avantage. Quand Jerry voulut tenter un bond dans cet espace restreint, il cogna sa tête contre les caisses qui se trouvaient au-dessus, et heurta sa mâchoire contre la mâchoire menaçante de son adversaire.

Pas moyen d'atteindre le chien sauvage; aucune chance de se précipiter sur lui franchement. La seule chose possible, c'était de ramper, de s'insinuer, au risque de rencontrer devant soi une rangée de dents menaçantes. Malgré cela, il serait parvenu à « avoir » le chien sauvage, si Borckman, qui passait là, ne l'avait tiré par les pattes de derrière. L'appel du capitaine Van Horn reten-

tit à cet instant, et Jerry, obéissant, suivit le second.

Un repas fut servi sur le pont, à l'ombre de la voile de brigantine; Jerry, assis entre les deux hommes, y prit part. Il avait déjà remarqué que le capitaine était le dieu supérieur, donnant ses ordres au second, lequel obéissait. D'autre part, le second donnait des ordres aux noirs, mais jamais au capitaine. De plus, Jerry éprouvait de la sympathie pour le capitaine; aussi, se serra-t-il près de lui. Quand il lui arriva de mettre le museau dans l'assiette du capitaine, il fut doucement réprimandé, tandis que lorsqu'il voulut simplement flairer d'un peu près la tasse du second, il reçut une chiquenaude sur le nez.

Le capitaine Van Horn commença par lui servir une portion de bouillie d'avoine, copieusement assaisonnée de lait concentré et de sucre. Après cela, il lui donna de temps en temps une bouchée de pain beurré et un morceau de poisson frit, dont il enlevait d'abord soigneusement toutes les arêtes.

C'était délicieux! Jamais Jerry ne s'était trouvé à pareille fête : son cher M. Haggin ne le nourrissait pas à sa table, à l'heure des repas! Comme il était jeune encore, il se montra avide et insista plus que de raison auprès du capitaine pour avoir encore du poisson et du pain beurré. Il lui arriva même d'aboyer et ceci suggéra immédiatement à Van Horn l'idée de lui apprendre à « parler ».

Au bout de cinq minutes, il avait appris à parler et à n'articuler qu'un aboiement doux et bas, d'une seule syllabe. Il avait également appris la différence entre « assis » et « couché » et savait qu'en parlant il devait rester assis, sans bouger, sans sauter, et attendre qu'on lui donnât la nourriture.

Son vocabulaire s'était par là-même enrichi des deux mots : « parler » et « assis ». Il en avait acquis un troisième, celui de « commandant ». C'est ainsi que le second avait, à plusieurs reprises, appelé le capitaine Van Horn:

aussi Jerry, qui savait que lorsqu'un homme disait « Michaël » ce nom ne se rapportait ni à Biddy, ni à Terrence, ni à lui-même, comprit que le mot « commandant » était le nom du maître blanc de ce nouveau monde flottant.

« Ce n'est pas un chien, déclara Van Horn à son second. Il y a une cervelle humaine derrière ces yeux bruns. Il n'a que six mois. Un enfant de six ans serait un phénomène d'intelligence s'il apprenait en cinq minutes tout ce que celui-ci vient d'apprendre. Et puis quoi ! Gottfer-dang !... La cervelle d'un chien est comme celle d'un homme. S'il fait les mêmes choses qu'un homme, il doit aussi penser comme lui.

CHAPITRE IV

LE BON CŒUR DE VAN HORN

Après le repas, le capitaine, portant Jerry, descendit l'échelle qui donnait accès à la cabine principale. Celle-ci était une longue pièce, qui occupait toute la largeur de l'*Arangi*, de l'infirmerie située à l'arrière, jusqu'à la petite cabine d'avant. Au-delà de cette dernière, dont le séparait une forte cloison, se trouvait le gaillard d'avant où demeurait l'équipage. La petite cabine était partagée par Van Horn et Borckman, tandis que les soixante « retours » étaient logés dans la principale. Ils étaient accroupis çà et là ou étendus à terre et sur les bancs qui couraient de chaque côté le long des parois.

Arrivé dans sa chambrette, le capitaine jeta une couverture dans un coin et eut d'autant moins de peine à faire comprendre à Jerry qu'il devait s'y installer que celui-ci, ayant l'estomac bien rempli, ne demandait qu'à dormir pour se remettre de toutes ses émotions.

Il fut réveillé, au bout d'une heure, par l'arrivée de Borckman. Quand Jerry, agitant son tronçon de queue, le regarda d'un air engageant, le second se mit à grommeler. Il était venu boire l'eau-de-vie du capitaine, mais

Jerry ne pouvait le savoir. Maintes fois, à la plantation, il avait vu boire les hommes. Cependant, il lui sembla vaguement que dans l'attitude du second il y avait quelque chose d'insolite. Sans bien se rendre compte en quoi cela consistait, le chien demeura sur ses gardes.

Après le départ de Borckman, Jerry eût volontiers repris son sommeil interrompu, si la porte, mal refermée, ne s'était tout à coup ouverte avec fracas. Il ouvrit les yeux, préparé à quelque invasion hostile. Puis son regard tomba sur un gros cancrelat qui descendait le long de la cloison. Il se dressa sur ses pattes et approcha son museau avec précaution; mais l'insecte, avec un léger bruissement, courut se loger dans une fente. Jerry connaissait depuis longtemps les cancrelats, mais il allait apprendre des choses nouvelles sur l'espèce qui avait élu domicile à bord de l'*Arangi*.

Après un examen sommaire de la pièce où il se trouvait, Jerry passa dans la cabine principale. Les nègres étaient étendus un peu partout et il considéra de son devoir vis-à-vis de son maître de les identifier l'un après l'autre. Ils grondaient et le menaçaient tout bas, quand Jerry les flairait de près. L'un d'eux osa même lever la main; mais Jerry, au lieu de se retirer, montra les dents et se prépara à bondir. Immédiatement l'homme laissa retomber son bras le long du corps et tenta de l'apaiser pendant que les autres s'esclaffaient. Le chien passa son chemin. Il n'y avait rien de nouveau. Un mauvais coup était toujours à redouter de la part des nègres quand il n'y avait pas de blancs à proximité. Le capitaine et son second se trouvaient tous deux sur le pont, aussi Jerry, bien que ne se laissant pas effrayer, continua avec prudence ses investigations.

Parvenu à l'entrée de l'infirmerie, qui n'avait point de porte, il huma l'air et pénétra dans la pièce, cherchant l'odeur nouvelle et inconnue qui frappait ses narines.

Un être étrange se trouvait dans le réduit bas et sombre. C'était une jeune négresse, vêtue d'une simple chemise et couchée sur une natte jetée par-dessus des caisses de tabac et de grandes boîtes de fer-blanc contenant de la farine.

Jerry ne manqua pas de remarquer quelque chose d'inquiet et de furtif dans son allure et il savait depuis toujours que, lorsqu'un nègre avait cet air de vouloir se cacher, c'était mauvais signe. Elle poussa un cri de terreur quand il aboya pour donner l'alarme et se précipita sur elle. Alors même que ses dents lui égratignaient le bras, elle ne tenta pas de se défendre. Elle ne criait même plus, et se fit toute petite, tremblante et sans résistance. Jerry avait saisi dans sa gueule un morceau de la chemise qu'il secouait et tirait en grognant et en criant pour appeler le commandant ou le second.

Dans ses efforts, il fit glisser la négresse de dessus le tas de boîtes et de caisses où elle se trouvait et la pile de celles-ci s'effondra, ce qui fit redoubler les cris d'alarme du jeune chien, tandis que les noirs, regardant par l'ouverture de la cabine, ricanaient cruellement.

Quand le commandant arriva, il trouva Jerry qui agitait son tronçon de queue et, les oreilles en arrière, tiraillait avec plus d'ardeur que jamais le mince vêtement de la pauvre fille. Il s'attendait à des éloges, mais quand le commandant l'eut simplement rappelé, il eut l'intuition que cette créature apeurée différait quelque peu des autres et ne devait pas être traitée de la même façon.

Elle était certainement dans un état de frayeur et d'appréhension que peu de créatures humaines sont capables de supporter. Van Horn l'appelait son « paquet d'ennuis », et aurait bien voulu s'en débarrasser sans cependant vouloir sa perte, car il l'avait sauvée en l'achetant en échange d'un cochon gras.

A douze ans, considérée comme stupide, malade et sans

valeur, ses parents déçus l'avaient destinée à la marmite. Quand le capitaine Van Horn l'avait vue pour la première fois, elle était le centre d'une procession lugubre sur les bords de la rivière Balebuli.

Quand il eut arrêté le cortège, il constata que ce n'était guère une beauté. Décharnée par la maladie, la peau galeuse, rongée par les croûtes du mal appelé *bukua*, elle avait les pieds et les mains liés et on la portait, de même qu'un porc, pendue à une perche qui reposait sur les épaules des porteurs, lesquels se proposaient de la manger pour leur dîner. Sachant qu'elle ne rencontrerait point de pitié, elle n'appelait point à l'aide; mais la frayeur qui la possédait pouvait se lire dans ses yeux grands ouverts.

Le capitaine Van Horn avait appris que ses compagnons ne la croyaient pas assez délectable et qu'ils allaient l'attacher à un pieu dans la rivière, de façon à la faire tremper jusqu'au cou dans l'eau courante du Balebuli. Auparavant, on lui démettrait les jointures et on briserait les gros os de ses bras et de ses jambes. Ceci n'était point l'accomplissement d'un rite, l'offrande à quelque dieu sanguinaire, c'était simplement une question de gastronomie. La chair vivante, traitée de cette façon, devenait tendre et savoureuse; car, comme le disaient ses compagnons, elle avait certainement besoin d'être accommodée de cette manière. Deux journées d'immersion, déclarèrent-ils au capitaine, feraient l'affaire; après quoi, on allumerait le feu et on inviterait quelques amis à partager le festin.

Au bout d'une demi-heure de marchandages, durant laquelle Van Horn s'était appliqué à démontrer la médiocrité du menu, il avait acheté, moyennant cinq dollars, un cochon gras et l'avait échangé contre la victime. D'autre part, comme le porc avait été payé en nature, et que la marchandise était cotée avec un bénéfice de cent

pour cent, la pauvre créature avait été payée en réalité deux dollars et demi.

Alors, la série des ennuis du capitaine Van Horn avait commencé. Il ne savait comment se débarrasser de la jeune fille. Il connaissait trop bien les indigènes de Malaïta pour la laisser parmi eux dans une partie quelconque de l'île. Le chef de Su'u, Ishikola, avait offert pour l'avoir une centaine de noix de coco et un chef de la brousse avait proposé, sur la plage de Malu, deux poulets en échange. Mais cette dernière offre avait été accompagnée d'un ricanement et avait marqué le dédain du vieux coquin pour la chair coriace de la jeune fille. Ayant manqué la rencontre du bateau des missions, la *Croix-Occidentale,* à bord duquel elle ne risquait pas d'être mangée, le capitaine Van Horn se vit obligé de la garder dans un coin de l'*Arangi* jusqu'à l'époque problématique où il pourrait la remettre entre les mains des missionnaires.

Mais la jeune négresse, totalement dépourvue d'intelligence, n'éprouvait pas la moindre gratitude pour son sauveur. Elle avait été échangée contre un cochon gras et ne croyait pas que sa lamentable destinée avait été modifiée pour cela. Elle avait été viande de boucherie, elle le restait. Seulement, elle avait changé de destination et cet homme, qui commandait l'*Arangi,* se proposait certainement d'en faire sa nourriture, quand elle serait engraissée à point. Elle avait pénétré son dessein, quand il voulait la forcer à manger, et elle avait résolu de le déjouer en ne prenant pas plus de nourriture qu'il n'en fallait pour demeurer en vie. En conséquence, cette fille, qui avait toujours vécu dans la brousse, et n'avait jamais mis le pied sur un canot, était sans cesse roulée sur le Grand Océan, dans un perpétuel cauchemar de terreur. Dans ce langage, dit *bêche de mer,* courant parmi les nègres de ces innombrables îles, qui ont chacun un dialecte différent, tous les passagers l'assuraient de son sort futur.

« Ma parole! disaient-ils, bientôt grand maître blanc *kaï-kaï* toi », ou bien « grand maître blanc bientôt *kaï-kaï toi;* lui souvent rôder ici. »

Kaï-kaï était le mot employé pour dire *manger*. Jerry lui-même savait cela. Manger n'existait pas dans son vocabulaire; il était remplacé par *kaï-kaï*.

Mais elle ne répondait pas au sarcasme des nègres. Jamais elle ne parlait, pas même au capitaine Van Horn, qui ignorait jusqu'à son nom.

L'après-midi était avancé déjà, quand, après la découverte de la négresse dans l'infirmerie, le capitaine rapporta Jerry sur le pont. A peine eut-il quitté les bras du commandant, qu'il découvrit une chose nouvelle : la terre. Il ne la voyait pas, mais il la sentait. Le museau en l'air, il quêtait le vent qui lui apportait un message, et son flair le renseignait exactement en lui faisant découvrir les senteurs salines de la côte, l'odeur de la pourriture moite des marécages abandonnés par la marée, les effluves épicés de la végétation tropicale et même un vague, très vague relent âcre de fumée.

Le vent alizé, qui avait poussé l'*Arangi* dans les eaux de la pointe extrême de Malaïta, tomba, et le vaisseau avança plus lentement, tandis que ses voiles se dégonflaient avec fracas, faisant claquer toiles et agrès. Jerry, cette fois, n'eut plus pour la grande voile ce regard dédaigneux et ironique qu'il avait eu. S'il savait qu'elle constituait pour lui une vaine menace, il considérait néanmoins avec prudence la masse imposante et préférait faire un détour que se hasarder sur le rocambeau.

Tandis que le capitaine Van Horn, profitant de l'accalmie pour exercer son équipage au tir et au maniement des armes, détachait les Lee-Enfield de la place qu'ils occupaient au-dessus de l'écoutille vitrée de la grande cabine, Jerry, tout à coup, commença à ramper, les pattes raidies. Mais le chien sauvage, qui se trouvait à trois pieds

de distance de son réduit, se tenait sur ses gardes. Il veillait en poussant des grognements menaçants. Bien des créatures auraient eu peur de ces grognements mauvais, mais Jerry ne s'en préoccupa point. Quand le chien sauvage regagna précipitamment son trou parmi les caisses, Jerry fit un bond et le manqua de très peu. Le capitaine Van Horn, ayant jeté par-dessus bord des morceaux de bois, des bouteilles et des boîtes vides, commanda à huit hommes d'équipage qui attendaient avec leurs carabines de tirer sur ces cibles flottantes. Jerry, excité et charmé par la fusillade, exprima sa joie en mêlant le bruit de ses jappements à celui des armes à feu. Les « retours » étaient grimpés sur le pont pour ramasser les cartouches vides auxquelles ils attachaient un grand prix et qu'ils passaient encore chaudes dans un des nombreux trous dont était perforé le lobe de leurs oreilles. Les douilles de cuivre n'occupaient que les plus petits trous; les autres contenaient des pipes de terre, des bâtons de tabac et des boîtes d'allumettes. Il y en avait même d'assez grands pour contenir des cylindres en bois sculpté de trois pouces de diamètre.

Le capitaine et son second portaient à la ceinture des revolvers automatiques. Ils les détachèrent pour tirer à leur tour avec une précision et une rapidité qui émerveillèrent les nègres de l'équipage. Ceux-ci n'étaient nullement habiles au tir, mais Van Horn, comme chaque capitaine naviguant au milieu des îles Salomon, n'ignorait pas que les indigènes de la brousse et ceux des côtes tiraient plus mal encore. Il savait aussi que l'on pouvait éventuellement compter sur le secours des hommes d'équipage, si toutefois ceux-ci ne tournaient point leurs armes contre le capitaine.

Tout d'abord, le revolver de Borckman rata, et celui-ci fut réprimandé par Van Horn pour sa négligence à tenir toujours son arme propre et bien graissée. Il lui deman-

da aussi combien de petits verres il avait absorbés, et comment il se faisait que son tir ne fût pas à la hauteur. Borckman allégua un léger accès de fièvre, et Van Horn ne témoigna pas tout de suite son scepticisme. C'est seulement un peu plus tard qu'accroupi à l'ombre de la voile de brigantine, avec Jerry dans les bras, il glissa dans l'oreille de celui-ci :

« Le chiendent, avec lui, mon petit Jerry, c'est l'eau-de-vie. Gott-fer-dang! Il faut que je sois toujours sur mes gardes, pour moi presque autant que pour lui. Et il prétend que c'est la fièvre! Ce n'est pas vrai, Jerry, c'est l'eau-de-vie, le *schnaps!* Ah! c'est un excellent marin, quand il est sobre; mais quand il a bu son *schnaps*, il n'y a rien de fait! Jerry, tes petites pattes ne font que commencer à marcher dans le sentier de la vie, mais crois-moi, évite le *schnaps*. Crois-moi, mon petiot, écoute ton vieux père, et demeure sobre. »

Là-dessus, laissant sur le pont Jerry, qui se préparait à foncer sur le chien sauvage, le capitaine descendit dans sa cabine pour boire de cette même eau-de-vie dont Borckman s'était délecté auparavant.

L'attaque du chien sauvage devint un jeu, du moins pour Jerry, qui y allait franchement et sans malice. Il éprouvait le sentiment délicieux de sa supériorité. Dans le royaume des chiens, Jerry était maître, du moins sur le pont de l'*Arangi*. Il ne s'attardait pas à considérer en quoi son attitude pouvait affecter l'adversaire, lequel menait une misérable existence, n'osant guère s'aventurer hors de sa retraite, tant que Jerry se trouvait sur le pont. Et même hors de sa présence, il craignait encore ce chien bien dodu, mais intrépide et que n'effrayaient point les grognements.

Plus tard, dans l'après-midi, Jerry qui trottinait sur le tillac, après avoir administré une nouvelle correction au chien sauvage, trouva le capitaine assis par terre, le

dos appuyé au bastingage, les genoux à hauteur du menton.

Il regardait distraitement devant lui, et Jerry, par amitié, vint flairer son mollet nu. Van Horn n'y prit point garde et continua à fixer le lointain sans s'apercevoir de la présence de son chien.

Jerry posa alors sa tête sur le genou de son maître et le regarda longuement et tendrement. Cette fois, Van Horn le vit, et en éprouva de la joie, mais ne bougea point. Jerry essaya alors autre chose : la main de son maître pendait négligemment, demi-ouverte, tandis que l'avant-bras reposait sur l'autre genou. Jerry y fourra jusqu'aux yeux son museau doré, puis ne bougea plus. S'il avait été placé autrement, il aurait pu voir un léger clignement dans les yeux du commandant, qu'il avait détournés de la mer et fixés sur lui. Mais Jerry ne pouvait le voir. Il demeura tranquille un bon moment, puis renifla très fort.

Cette fois, Van Horn n'y tint plus et se mit à rire si franchement que Jerry remua ses oreilles soyeuses pour quêter dans un regard affectueux le rayon de soleil que représentait pour lui le sourire bienveillant de son dieu. Le rire du commandant mit aussi en mouvement le tronçon de queue. La main à demi ouverte se referma, emprisonnant un côté de la tête et de la gueule de Jerry, puis elle se mit à le secouer d'avant en arrière, si bien qu'il en fut balancé sur ses quatre pattes.

C'était la félicité complète, voire l'extase, car le chien savait que, dans la rudesse de la secousse, il n'y avait ni colère, ni danger. C'était tout simplement un jeu, comme il le pratiquait avec Michaël. Il avait parfois joué ainsi avec Biddy en l'attaquant pour rire et, en de très rares occasions, M. Haggin avait fait semblant de le battre. Jerry ne s'y méprenait point.

Comme le capitaine secouait plus fort,Jerry émit un gro-

gnement féroce, qui augmenta de plus en plus à mesure que le balancement devenait plus vif. Mais cela aussi, c'était pour jouer. Il se débattait, tirait son museau, et essayait de mordiller du côté qui n'était pas emprisonné.

Quand le commandant, avec une poussée rapide, le lâcha en l'écartant, il revint à la charge, montrant les dents et grognant, pour être rattrapé et balancé. Le jeu continua, de plus en plus animé. Une fois, Jerry fut le plus leste, et attrapa entre ses quenottes la main de Van Horn; mais il ne les serra pas pour mordre; il les pressa délicatement, sans faire de mal.

Le jeu devint plus fort, et Jerry s'excita au point d'oublier que cette lutte n'était qu'une récréation. La férocité qu'il avait feinte d'abord devint réelle, et quand il revenait à la charge après avoir été repoussé, il poussait des jappements énervés. Le capitaine Van Horn s'en rendant compte étendit la main grande ouverte, dans un geste pacifique aussi vieux que le monde. Il appela en même temps : « Jerry! », d'un ton où il y avait à la fois un avertissement, un reproche et l'offre de son amitié.

Alors, Jerry comprit et rentra immédiatement en lui-même. Il se fit humble et contrit, sollicitant son pardon, protestant de son amitié. Le chien qui, tout à l'heure, arrivait la gueule ouverte, prêt à l'attaque, devint instantanément un animal doux et soumis, qui baisa la main offerte en passant dessus sa langue rose. Le moment d'après, il était dans les bras de Van Horn, le museau serré contre sa joue, qu'il léchait affectueusement. C'était une vraie déclaration!

« Gott-fer-dang! s'exclama le capitaine Van Horn. Tu n'es qu'un paquet de nerfs avec un cœur d'or au milieu, et un pelage doré par-dessus le tout. Gott-fer-dang! Jerry, tu es un chic petit chien et aucun terrier ne t'égala jamais. Ton cœur est généreux, petit chien; aime-moi bien, et je te rendrai heureux en t'aimant toute ta vie! »

Le capitaine Van Horn, qui commandait l'*Arangi*, vêtu simplement d'une grossière chemise de cotonnade et d'une culotte courte qui découvrait ses jambes, Van Horn qui, à l'aller comme au retour, transportait à son bord des cannibales et qui, même en dormant, avait sans cesse un revolver automatique dans sa ceinture, Van Horn dont la tête était mise à prix dans maint village de la côte ou de la brousse, et qui passait pour le plus dur des patrons dans ces îles Salomon où seuls peuvent exister des hommes rudes et violents, sentit tout à coup monter à ses yeux des larmes qui obscurcirent sa vue, et que le chien, serré contre lui, essuya de sa langue, en palpitant de la plus affectueuse des tendresses.

CHAPITRE V

UN CHIEN A LA MER!

La nuit légère des tropiques enveloppait l'*Arangi*, qui, tantôt glissait sur l'eau, tantôt plongeait et se relevait au milieu de la bourrasque, dans les parages de l'île de Malaïta. Le vent alizé du sud-est, qui était tombé, avait causé ce changement de temps. Sur le pont, exposé aux intempéries, la cuisson du repas se faisait péniblement et les « retours » étaient allés se blottir dans la cale.

Le premier quart, de huit heures à minuit, incombait au second; quant au capitaine Van Horn, chassé par un ouragan de pluie, il descendit dans sa petite cabine en portant Jerry dans ses bras. Celui-ci était fatigué par les multiples incidents de cette journée, la plus mouvementée qu'il eût vécue, et il s'endormit en grognant et en agitant ses pattes dans son sommeil, tandis que le capitaine lui jetait un dernier regard avant de baisser la lampe.

Jerry dormit si bien qu'il ne remarqua point le départ de son maître, quand celui-ci sortit, trempé de sueur, emportant son oreiller et sa couverture pour aller chercher un peu d'air sur le pont. La pluie avait cessé; mais

auparavant, elle avait abattu le vent et, de ce fait, la petite cabine était devenue une fournaise chargée d'une atmosphère lourde, humide et presque irrespirable.

Le jeune chien fut réveillé par le chatouillement, sur la partie sensible et dénudée du dessous de sa patte, d'un immense cancrelat, long de trois pouces, qui se promenait par là. Il secoua la patte et regarda l'insecte qui, au lieu de fuir précipitamment, s'en allait lentement. Il le vit rejoindre ses pareils qui se promenaient sur le plancher. Jamais Jerry n'avait vu à la fois tant de cancrelats, ni surtout de si énormes. Il y en avait de toutes les dimensions et qui sortaient de partout, descendant des fentes de la cloison pour rejoindre leurs congénères sur le plancher.

Jerry estima que c'en était trop, et qu'il fallait mettre ordre à cela. Jamais M. Haggin, ni Derby, ni Bob, n'avaient toléré les crancrelats et leur loi était sa loi. Les cancrelats sont l'éternel ennemi sous les tropiques. Jerry sauta sur le premier venu, pensant l'écraser entre ses griffes et le plancher. Mais l'insecte fit une chose absolument extraordinaire : il s'envola, et, comme sur un signal donné, tous les autres en firent autant, remplissant l'espace d'un bourdonnement monotone et volant en rond.

Il sauta, bondit en l'air, tentant de happer la vermine ailée ou de l'abattre avec ses pattes. De temps à autre, il réussissait à détruire un insecte, mais la lutte cessa seulement quand les cancrelats, comme obéissant de nouveau à un signal, disparurent tous à la fois dans les fentes des murs.

Demeuré maître du terrain, il se demanda : « Où est le commandant? » Il savait qu'il ne se trouvait pas dans la pièce, mais il se dressa néanmoins vers la couchette, et son petit museau flaira délibérément, reniflant avec délices l'odeur du passage récent de son maître. Le tron-

çon de queue, pendant ce temps, avait pris un mouvement de balancier.

Mais où était le commandant? Cette pensée demeurait persistante dans son cerveau, comme dans un cerveau humain. De même aussi, elle précédait l'action. La porte était restée ouverte; Jerry passa dans le compartiment où les nègres en dormant geignaient, soupiraient ou ronflaient. Ils formaient une masse serrée de corps, étendus à terre ou sur les banquettes, de sorte qu'il lui fallait passer par-dessus leurs formes allongées. Et point de dieu blanc pour le protéger. Il s'en rendait bien compte sans toutefois éprouver de frayeur.

S'étant assuré que le commandant n'était pas dans la grande cabine, Jerry se préparait à tenter l'ascension de l'escalier roide, qui ressemblait plutôt à une échelle, quand il se souvint de l'infirmerie. Il y trotta et se mit à flairer la négresse endormie qui croyait que Van Horn allait la manger s'il parvenait à l'engraisser à point.

Revenu devant l'escalier, il regarda en l'air et attendit un moment avec l'espoir que le commandant allait venir le chercher. Il avait certainement passé par là, Jerry en était sûr, et cela pour deux raisons : c'était le seul chemin ouvert, et son flair le lui disait. Au commencement, sa tentative d'ascension réussit assez bien, mais arrivé au tiers de la montée, l'*Arangi* eut un fort mouvement de roulis qui envoya Jerry par terre. Deux ou trois nègres s'éveillèrent et se mirent à observer ses efforts tout en préparant et mâchonnant de la glu avec de la noix de bétel, enveloppée dans des feuilles vertes.

Deux fois Jerry recommença, puis retomba, au grand amusement de plusieurs nègres réveillés par leurs compagnons. La quatrième fois, il était arrivé à mi-hauteur quand il fut violemment projeté à terre, sur le flanc. Les rires étouffés des nègres redoublèrent. Il se releva, hérissant son poil et grognant furieusement, afin d'exprimer

son profond dédain pour ces bipèdes inférieurs dont la seule raison d'être était d'obéir aux ordres des dieux blancs tels que le commandant et M. Haggin.

Sans se laisser rebuter par la rude chute qu'il venait de faire, Jerry regrimpa encore une fois à l'échelle. Cette fois, l'*Arangi* dansa un peu moins pendant un instant, ce qui lui permit d'arriver en haut. Ses pattes de devant venaient de se poser sur la haute planche d'accès, quand survint le nouveau mouvement de roulis. Il s'agrippa de toute sa force, puis sauta sur le tillac.

Devant l'écoutille, au milieu du pont, quelques hommes d'équipage étaient accroupis près de Lerumie. Il les identifia avec circonspection, passant fièrement auprès de Lerumie qui faisait un bruit menaçant. A l'arrière, il vit le nègre qui tenait la roue du gouvernail et près de lui le second qui faisait le quart. Celui-ci lui parla et se baissa pour le caresser, quand Jerry flaira le commandant à quelque distance. Avec un mouvement de queue en manière d'excuse, il partit dans la direction où il avait senti son maître et le trouva profondément endormi couché sur le dos et si bien enveloppé dans la couverture qu'on voyait seulement sa tête.

Jerry commença par le flairer joyeusement, agitant son bout de queue pour exprimer sa satisfaction. Mais son maître ne s'éveillait point, et une fine petite bruine, légère et pénétrante comme un brouillard, décida Jerry à se coucher en rond en se serrant dans l'angle formé par la tête et l'épaule du dormeur. Ceci l'éveilla, car il murmura : « Jerry », d'une voix basse et lointaine, et Jerry répondit par le contact de son museau froid et humide sur la joue de son maître. Celui-ci reprit son sommeil, mais le chien ne dormit pas. Avec son museau, il souleva un bout de la couverture et rampa jusqu'à ce qu'il fût tout à fait dessous. Ces mouvements éveillèrent de nouveau Van Horn, qui l'aida à s'installer.

Mais Jerry n'était pas satisfait encore. Il s'agita pour trouver sa place et n'eut de cesse que quand il se trouva dans le bras du commandant, avec sa tête sur son épaule. Alors, poussant un profond soupir de satisfaction, il s'endormit à son tour.

A plusieurs reprises le capitaine fut dérangé dans son sommeil par le bruit que faisaient les hommes d'équipage en manœuvrant les voiles, et, chaque fois, se souvenant de Jerry, il le serrait contre lui avec tendresse. De son côté, tout en dormant, le chiot répondait à cette caresse en se blottissant encore plus près de lui.

Jerry était certes un petit chien d'une intelligence remarquable; mais ses facultés avaient cependant des limites, et il ne pouvait savoir quel effet produisait sur le capitaine le contact doux et chaud de son jeune corps velouté. Van Horn, évoquant un passé lointain, songeait à l'époque où il serrait ainsi sa petite fille dans son bras. Le souvenir devint si poignant qu'il s'éveilla tout à fait, et que les images, qui hantaient son cerveau, surgirent devant lui. Personne, aucun blanc aux îles Salomon ne connaissait ces images qui le poursuivaient dans ses veilles et même parfois jusque dans son sommeil; c'était d'ailleurs dans un vain effort de leur échapper qu'il était venu échouer aux îles Salomon.

Le contact d'un petit corps chaud dans son bras lui avait rappelé son enfant, avec sa mère, dans leur petit logis de Harlem. L'intérieur était modeste, mais il y régnait assez de bonheur pour en faire un coin du ciel.

Il revit les cheveux blonds de lin de l'enfant foncer et dorer comme ceux de la mère, les petites boucles grandir et se transformer en deux belles et longues nattes. A force de vouloir chasser ces images, il finit par s'y arrêter pour ne pas voir la dernière, l'affreuse!

Il se rappelait le travail de ce jour-là! L'accident de tramway et l'équipe qui travaillait sous ses ordres. Il

se demanda ce qu'était devenu Clancey, son bras droit. Ah! cette longue journée où l'on était venu le chercher à trois heures du matin pour dégager une voiture qui avait pénétré dans la devanture d'un droguiste, et la remettre sur les rails! Ils avaient travaillé toute la journée à réparer les dégâts et rentraient au hangar à neuf heures, quand un nouvel appel arriva.

« Bon! fit Clancey qui habitait le même quartier que lui, ça n'est pas loin de chez nous. Dès qu'on aura fini, nous pourrons laisser ceux qui demeurent dans le bas de la ville ramener la voiture au garage et nous rentrerons chez nous.

— Ce ne sera pas long, avait-il répondu.

— Qu'est-ce que c'est? avait alors demandé Billy Jaffers, un homme d'équipe.

— Quelqu'un d'écrasé, on n'a pas pu le dégager. »

Il se remémorait tous les menus incidents de leur course : les plaisanteries que Clancey avait faites sur Jaffers, etc.

Puis, c'était la longue ligne de tramways arrêtés, la foule, les agents qui l'écartaient, les deux voitures d'ambulance qui attendaient et le jeune policeman, tout pâle et tremblant qui avait dit : « C'est affreux! Cela fait mal à voir. Il y en a deux. Nous n'arrivons pas à les dégager. J'ai essayé. Je crois que l'une d'elles vivait encore. »

Mais lui, l'homme insouciant et fort, habitué à ces choses-là, fatigué du labeur de sa journée, mais se réjouissant de penser que, tout près de là, il allait retrouver son gentil petit intérieur, avait répondu gaiement et plein de confiance qu'il ne serait pas long à les dégager. Puis il s'était baissé pour pénétrer à quatre pattes sous le tramway.

Il se revoyait encore pressant le bouton de sa lampe électrique. Il avait eu alors la terrible vision des deux nattes dorées qu'il connaissait si bien!

« Y en a-t-il encore une de vivante? » avait demandé l'agent.

Et comme celui-ci répétait la question, Van Horn avait fait l'immense effort de rallumer sa lampe électrique. Il entendait encore le son de sa propre voix, quand il avait répondu : « Je vais vous le dire à l'instant. »

Et il avait regardé, regardé un long moment.

« Mortes toutes les deux, avait-il répondu avec calme. Clancey, faites placer trois leviers, et venez vous-même avec un autre à l'extrémité opposée. »

Et maintenant, il était là, couché sur le dos, fixant, droit au-dessus de lui, la seule étoile visible, que le mouvement du bateau faisait paraître et disparaître à travers le voile d'un nuage brumeux. La vieille souffrance brûlait sa poitrine; sa bouche et ses yeux étaient douloureusement desséchés... et il savait — ce que tout le monde ignorait — pourquoi maintenant il se trouvait, dans les parages des îles Salomon, capitaine du yacht construit en bois de teck, qui avait nom l'*Arangi*, trafiquant avec les nègres au risque de sa propre vie et buvant du whisky plus qu'il n'est raisonnable.

Après avoir évoqué ces terribles visions, le capitaine retomba dans son sommeil, heureux de sentir, quand il s'éveillait à moitié, la petite tête de Jerry sur son épaule. Une fois même, quand Jerry, rêvant de la côte de Meringe, de M. Haggin, de Biddy, de Terrence et de Michaël, laissa échapper un faible gémissement, Van Horn sortit suffisamment de son sommeil pour caresser son ami et murmurer d'un ton de menace : « Si un nègre osait toucher à ce chien... »

A minuit, quand le second vint l'éveiller, il fit machinalement deux choses avant d'ouvrir les yeux : la première fut de porter la main droite au pistolet passé dans sa ceinture, la seconde de grommeler : « Si un nègre ose toucher à ce chien... »

« Voici la pointe de Kopo par le travers, expliqua Borckman, tandis que les deux hommes regardaient, dans la direction du vent, le mirage de la terre. Nous n'avons pas parcouru plus de dix milles et rien ne laisse prévoir un temps stable.

— Il y a un grain par là », dit Van Horn, en montrant les nuages qui s'amoncelaient, obscurcissant par instants l'éclat des étoiles.

Le second venait à peine de chercher une couverture et de s'installer sur le pont, quand la brise s'éleva brusquement de terre, envoyant l'*Arangi* à travers la mer calme, à une vitesse de neuf nœuds. Jerry tenta un moment de faire le quart avec le commandant, mais il se coucha bientôt et s'endormit sur le pont.

Il reprit vite son sommeil quand Van Horn l'eut rapporté et installé sous la couverture, mais dès que son maître se mit à arpenter le pont, Jerry se leva pour trottiner derrière lui. Il fallut au moins cinq minutes de leçon pour que Jerry consentît à rester blotti dans la couverture.

A quatre heures, le second reprit le quart.

« Nous avons gagné trente milles, lui dit Van Horn, mais à présent, ça menace de nouveau. Ouvrez l'œil aux bourrasques de terre. Mieux vaut amener les vergues sur le tillac. »

Jerry s'agita à l'arrivée du commandant sous la couverture; puis, comme reprenant une vieille habitude, il s'installa dans son bras, et après un reniflement de joie et un baiser de sa petite langue fraîche, auxquels Van Horn répondit en serrant affectueusement sa joue contre lui, il reprit son sommeil.

Une demi-heure plus tard, on eût pu croire que la fin du monde était proche. Jerry fut réveillé par un brusque mouvement du commandant, qui l'envoya d'un côté et la couverture de l'autre. Le pont de l'*Arangi* affectait la

verticale, et Jerry roula dans l'obscurité. Chaque cordage, chaque hauban était tendu à craquer, sous la violence de la bourrasque.

« Amenez la grande vergue! Vite! » cria le capitaine.

Et l'on entendit le grincement de la grande voile en travers des cordes, tandis que Van Horn, la paume des mains écorchée, détendait lui-même la toile en donnant un tour de taquet.

Pendant que tous ces bruits, mêlés aux cris des hommes d'équipage et des ordres jeté par Borckman, parvenaient à ses oreilles, Jerry continuait à glisser le long de la pente rapide de son nouvel asile. Mais il n'alla pas donner contre le bastingage où il risquait de se briser les côtes. L'eau tiède de l'océan, qui pénétra en un flux de pâle phosphorescence par-dessus le bastingage immergé, amortit sa chute, tandis qu'un amas de cordes traînant par là entravait ses mouvements quand il voulut se débattre pour nager.

Mais il nagea, non point pour sauver sa vie, non plus parce qu'il craîgnait de périr, mais parce qu'une seule pensée le dominait : « Où est le commandant? » Il ne songeait pas à le sauver. Il éprouvait simplement le désir de revoir l'être aimé. De même que, dans une catastrophe, la mère tente de se rapprocher de son enfant, de même que, jadis, les Grecs mourants évoquaient la douce Argos, de même Jerry, dans ce cataclysme, brûlait de revoir son maître.

La bourrasque cessa aussi subitement qu'elle était venue. L'*Arangi*, par un dernière secousse, rétablit son équilibre, laissant Jerry échoué dans le dalot de tribord. Il alla aussitôt rejoindre le commandant, qui se tenait debout, les jambes écartées, tenant encore dans la main le balant du cordage de la grande voile, et s'exclamait :

« Gott-fer-dang! Plus de vent et pas de pluie! »

Sentant au mollet le contact du museau frais de Jerry,

qui le flairait joyeusement, il se pencha pour le caresser. Il ne le voyait pas dans l'obscurité, mais il se doutait bien du mouvement frénétique qui agitait le tronçon de queue.

Un grand nombre de « retours » effrayés étaient montés sur le pont et leurs voix dolentes et plaintives rappelaient les appels assourdis d'une bande d'oiseaux apeurés. Borckman vint se placer tout à côté de Van Horn, et les deux hommes, pleins d'appréhension, essayèrent de percer du regard les ténèbres environnantes, tandis que leur oreille se tendait pour percevoir le moindre bruit.

« Où est la pluie? demanda Borckman avec humeur. Le vent amène toujours la pluie qui l'abat... Il n'y a pas de pluie. »

Van Horn, aux aguets, ne répondit pas.

L'anxiété des deux hommes n'échappa point à Jerry, qui, lui aussi, était nerveux. Il appuya son museau froid sur la jambe du commandant et allongea un coup de langue qui lui laissa le goût salé de l'eau de mer.

Van Horn se baissa soudain et avec une brusque rapidité, roula Jerry dans la couverture, puis le déposa dans un creux formé par deux sacs d'*yam* attachés à l'arrière du mât de misaine. Une arrière-pensée le poussa à fixer la couverture avec un bout de corde, afin que Jerry fût calé comme dans un sac.

Il avait à peine fini que la voile de brigantine battit au-dessus de sa tête. Les voiles supérieures s'emplirent avec un bruit de tonnerre et la grande voile, avec toute la liberté que lui avait donnée Van Horn en relâchant la barre de palan, se gonfla avec un fracas qui secoua tout le vaisseau et le fit pencher violemment à bâbord. Cette seconde rafale, venant de la direction opposée, était plus forte encore que la première.

Jerry entendit encore la voix du commandant criant des ordres à Borckman et aux hommes. Puis, tout à

coup, Van Horn fut entraîné par une avalanche de « retours » qui avaient grimpé sur le tillac à la première alerte. Cette masse confuse glissa pêle-mêle le long du pont devenu vertical, et alla tomber dans les fils barbelés, qui étaient submergés.

Jerry était si bien installé dans son coin qu'il ne roula pas cette fois-ci. Il ne percevait plus la voix de son maître criant des ordres; mais, quelques secondes plus tard, il entendit les jurons qu'il articulait dans les fils où il était empêtré; alors, Jerry poussa un glapissement aigu et se débattit violemment pour sortir de la couverture. Quelque chose était arrivé à son maître. Il le devinait. Mais il n'en savait pas davantage, car au milieu de ce chaos, il ne pensait à rien.

Il cessa de hurler pour écouter un nouveau bruit, le fracas des voiles qui battaient furieusement, accompagné de cris et d'appels. Il crut à un malheur, ne pouvant pas savoir que c'était le résultat de la manœuvre qui avait été interrompue.

Le vacarme augmentait de plus en plus; il recommença à hurler jusqu'au moment où une main tâtonna la couverture. Il se tut et flaira. Non, ce n'était pas le commandant. Il flaira de nouveau et reconnut Lerumie, le nègre que sa mère Biddy avait envoyé la veille rouler sur la plage, celui qui, plus récemment encore, lui avait allongé un coup de pied, et qui, la semaine précédente, avait jeté une grosse pierre à Terrence.

La corde qui ficelait la couverture fut défaite par une main qui tâta à l'intérieur. Jerry, indigné, grogna avec force. Lui, un chien appartenant à un dieu blanc, n'était-il pas tabou pour tous les nègres? Il savait, depuis son plus jeune âge, qu'un nègre n'a pas le droit de toucher le chien d'un dieu blanc. Et cependant, Lerumie, à ce moment où le monde craquait autour d'eux, Lerumie osait le toucher!

Au contact de ses doigts, Jerry opposa ses petites dents aiguës, mais la main libre de son adversaire ouvrit sa mâchoire avec une telle force qu'il dut lâcher les doigts qu'il avait pincés.

Jerry eut beau se démener furieusement, il fut brutalement saisi par le cou, à moitié étranglé, et lancé dans les airs. Même alors, il ne décoléra pas. Il tomba dans la mer, s'y enfonça et revint à la surface après avoir absorbé une certaine quantité d'eau salée qui pénétra dans ses bronches. Il suffoquait, mais nageait tout de même. La natation était encore une science qui lui était venue toute seule, il nageait sans l'avoir appris, tout comme il respirait, de façon naturelle.

Autour de lui, le vent faisait rage. L'écume soulevée par la tempête remplissait sa gueule, ses narines, fouettait ses yeux et l'aveuglait. Dans ses efforts pour retrouver le souffle, il levait haut son museau, espérant échapper au bouillonnement des vagues. Il arriva que, n'ayant point conservé la position horizontale, le battement de ses pattes ne parvint plus à le maintenir à fleur d'eau, et il coula à pic. Il remonta à la surface, ayant absorbé encore plus d'eau de mer, mais cette fois, instinctivement, il s'étendit en longueur et nagea normalement.

Dans l'obscurité et la rafale, on entendit le claquement de la grande voile à moitié amenée, les appels aigus de l'équipage, un juron de Borckman, et, dominant le tout, la voix du capitaine qui criait :

« Appuyez sur la ralingue! Fort! Plus fort! Tirez dessus! Vite! vite! »

CHAPITRE VI

LE SAUVETAGE

A la voix du commandant, Jerry, qui se débattait sur la mer houleuse, exprima dans un long aboiement son amour passionné pour son nouveau dieu. Mais les sons s'éteignirent à mesure que l'*Arangi* s'éloignait. Alors, dans la solitude de la nuit, à la merci de sa vieille ennemie, la mer, Jerry se mit à gémir et à crier plaintivement, comme un enfant perdu.

Une intuition vague lui révélait sa propre faiblesse dans l'océan impitoyable et froid, où l'on sentait la menace de cette chose terrible et obscurément devinée : la mort. En ce qui le concernait, il ne comprenait pourtant point la mort. Lui, qui n'avait jamais connu le temps où il n'existait pas, ne pouvait concevoir celui où il ne serait plus.

Cependant, la prescience mystérieuse le hantait, énonçait un avertissement par chacune des impulsions nerveuses, chacun des réflexes cérébraux, constituant les sensations qui précèdent l'ultime catastrophe. Sans comprendre, il appréhendait la mort autant que les hommes qui savent ce qu'elle signifie

Ainsi qu'un homme lutte quand il est la proie d'un cauchemar, ainsi Jerry luttait dans l'immense étendue liquide et salée. Et c'est aussi pourquoi il gémissait et pleurait, chien perdu comptant à peine six mois d'existence dans ce monde riche de joies et de souffrances.

....

A bord de l'*Arangi,* devenu plus stable après que la grande voile eut été amenée, Van Horn et Borckman se rapprochèrent dans l'obscurité. Le vent s'était apaisé, la pluie commençait à tomber.

« Une double bourrasque, dit Van Horn. Nous avons été pris à tribord et à bâbord.

— Elle a dû se partager en deux, juste avant d'arriver sur nous, compléta le second.

— Et elle a gardé la pluie pour la seconde moitié... » Van Horn s'interrompit en poussant un juron.

« Ohé! cria-t-il, l'homme de barre, qu'est-ce qui se passe? »

Un mouvement du bateau, dont la voile de brigantine avait été carguée, venait de le placer de telle sorte que la voile d'arrière s'était dégonflée et celle d'avant avait pris le vent du côté opposé. Il en résulta que l'*Arangi* commençait à revenir sur le parcours qu'il venait de suivre, c'est-à-dire qu'il se rapprochait de Jerry, flottant sur les eaux. L'erreur d'un timonier nègre fit pencher en sa faveur le plateau de la balance de sa destinée...

Ayant rétabli la direction de l'*Arangi,* Van Horn chargea Borckman de réparer le désordre des cordages qui encombraient le pont; lui-même s'accroupit sous la pluie pour raccommoder le palan qu'il avait coupé. L'averse, qui avait diminué d'intensité,tombait avec moins de bruit et son oreille fut attirée par un son venant de la mer. Il s'arrêta de travailler pour mieux écouter, et quand il eut reconnu l'appel de Jerry, il bondit, galvanisé.

« Le chiot est à la mer! cria-t-il à Borckman. Il faut virer! »

Lui-même se précipita à l'arrière, bousculant de droite et de gauche un groupe de « retours ».

« Hé! là-bas! commanda-t-il, carguez la brigantine. »

Un rapide regard jeté vers les flots le renseigna sur l'orientation des appels de Jerry.

« La barre à tribord toute! cria-t-il au timonier; puis il y courut lui-même, tourna la roue en répétant : est-nord-est, est-nord-est. »

Il tendit vainement l'oreille pour entendre de nouveau l'appel de Jerry. Mais il ne s'attarda pas longtemps. En dépit du fait que l'*Arangi* avait viré de bord, il se rendait compte que le vent et la dérive avaient pu l'éloigner de la petite épave vivante. Il cria à Borckman de faire préparer la baleinière, tandis que lui-même descendait en courant chercher sa lampe électrique et une boussole portative.

L'*Arangi* était de si petites dimensions que sa baleinière avait dû être rangée à l'arrière, retenue par de doubles câblots, et le temps que mit Borckman à l'amener sous la poupe, Van Horn était de retour.

Sans se laisser arrêter par les fils barbelés, il souleva un à un les hommes qui embarquaient pour les passer dans le petit bateau; il y sauta le dernier, donnant encore ses dernières instructions pendant qu'on détachait la chaloupe.

« Ayez une lumière mobile sur le pont, Borckman! Continuez de virer. Ne hissez pas la grande voile. Débarrassez le pont et fixez le palan de garde au grand mât. »

Il s'assit au gouvernail et ne cessa d'encourager les rameurs. Tout en dirigeant l'embarcation, Van Horn consultait sa boussole pour orienter est-nord-est. Puis il se souvint que cette boussole déviait de deux points de celle de l'*Arangi*, et il gouverna en conséquence.

De temps à autre, il commandait qu'on cessât de ramer pendant qu'il écoutait et appelait Jerry. Il fit décrire des cercles, avancer, revenir en arrière contre le vent, sous le vent, dans la région où, d'après ses calculs, devait se trouver Jerry.

« Vous, dit-il aux rameurs, bien m'écouter. Le garçon qui entendra chien à moi, moi donner à garçon cinq brassées de calicot, et deux fois dix carottes de tabac. »

Au bout d'une demi-heure, il offrait deux fois dix brassées de calicot et dix fois dix carottes de tabac à celui qui entendrait le premier les appels du petit chien...

....

Jerry se trouvait en mauvaise posture. N'étant pas habitué à nager, et suffoqué par l'eau de mer qui pénétrait dans sa gueule, il commençait à s'alourdir quand il aperçut la lueur de la lampe de Van Horn. Cependant, il ne songea pas qu'il pût y avoir là une corrélation avec l'arrivée de son maître, et il n'y fit pas plus attention qu'aux premières étoiles qui paraissaient au firmament. Il n'eut pas l'idée que ce pouvait être ou ne pas être une étoile, et il continua de gémir et d'avaler de l'eau salée. Mais à la fin, quand il reconnut la voix de son maître, il devint fou de joie. Il essaya de se dresser dans l'obscurité et de poser ses pattes de devant comme il l'aurait fait sur son maître, si celui-ci avait été à proximité. Le résultat fut désastreux. Ne rencontrant que le vide, et ayant perdu la position horizontale, il coula à pic, puis revint sur l'eau avec un nouveau spasme d'étouffement.

Cela dura une minute, pendant laquelle il lui fut impossible de répondre aux appels de Van Horn. Mais, dès qu'il le put, il lança un jappement d'allégresse. Son maître venait le tirer de cette eau salée qui l'aveuglait et brûlait sa gorge. Son maître était vraiment un dieu, son vrai dieu, puisqu'il avait le pouvoir de l'arracher à la mort.

Il entendit bientôt le bruit rythmé des avirons et la

joie de son appel se trouva décuplée dans la voix de Van Horn qui lui prodiguait ses encouragements entremêlés d'objurgations aux rameurs.

« Ça va, mon vieux Jerry, courage!... Hardi, vous autres!... On vient, Jerry, me voilà! Tiens bon, mon vieux toutou, tiens bon!... Allez-y ferme!... Voilà, Jerry, tiens bon!... Attends, mon toutou, on va te chercher! Doucement... Doucement... »

Et soudain, Jerry aperçut la chaloupe qui émergeait confusément de l'obscurité environnante; il fut aveuglé par le rayon lumineux de la lampe qui l'atteignit dans les yeux, et tandis qu'il aboyait de joie, il sentit et reconnut la main de son maître qui le saisissait par la peau du cou et l'élevait en l'air.

Il se retrouva, dégouttant et trempé, contre la poitrine de Van Horn, tout mouillé de pluie; sa queue écourtée s'agitait follement, son corps se trémoussait dans les bras qui le tenaient, et sa langue passait et repassait gaiement sur le menton, la bouche, le nez et les joues du commandant. Celui-ci ne songeait pas que lui-même était trempé, ni qu'il éprouvait les premiers symptômes de cette malaria périodique qui est due à l'humidité et à la surexcitation nerveuse. Il ne savait qu'une chose, c'est que le petit chien reçu en cadeau la veille était retrouvé, sain et sauf dans ses bras.

Quand les rameurs reprirent leurs avirons, il gouverna avec la barre passée entre son bras et la hanche, de façon à pouvoir tenir en même temps Jerry contre lui.

« Petit luron! répétait-il, brave petit luron!... »

Et Jerry répondait avec des coups de langue, pleurant et gémissant comme les enfants perdus après qu'ils sont retrouvés. Lui aussi, il tremblait fortement, mais ce n'était pas de froid, c'était le résultat de l'émotion qui l'étreignait.

De retour à bord, Van Horn déclara au second :

« Le chien n'a pas sauté par-dessus bord, il n'a pas non plus été entraîné par une vague, car je l'avais bien enveloppé dans une couverture, fixée et retenue avec une corde. »

Il passa au milieu des hommes d'équipage et des « retours » pour diriger sa torche électrique sur la couverture restée à l'endroit où il l'avait placée.

« En voilà la preuve! La corde est coupée, le nœud n'est même pas détaché. Qui est-ce qui a fait cela? »

Il promena sa lumière sur les visages qui l'entouraient et telle était la fureur qui luisait dans son regard que tous les yeux se baissèrent ou se détournèrent devant les siens.

« Si seulement ce chien pouvait parler, dit-il. Je saurais qui a fait cela! »

Puis, se penchant subitement vers Jerry qui se serrait le long de ses jambes, il ajouta :

« Tu le connais, Jerry, tu connais le vilain nègre », dit-il avec animation, en montrant les noirs de la main.

En un instant, Jerry, surexcité, se mit à sauter de tous côtés, aboyant avec force.

« Je crois que le chien pourrait vraiment me l'indiquer, confia Van Horn au second. Viens, Jerry, cherche-le, attrape-le! Où est-il, Jerry? Cherche! cherche! »

Jerry comprit que le commandant désirait quelque chose. Il voulait trouver ce que son maître souhaitait, et il brûlait du désir de le servir. Plein de bonne volonté, il s'agitait, cherchant de l'espace, de plus en plus surexcité par les cris de Van Horn. Puis soudain, une idée lui vint et il s'élança. Les nègres qui faisaient cercle s'écartèrent pour lui laisser le passage et il se précipita à tribord, où se dressait le tas de vieilles caisses. Il introduisit son museau dans la fente où se cachait le chien sauvage et flaira. Oui, il était bien là : non seulement il le sentit, mais il entendit ses grondements de menace.



JERRY APERÇUT LA CHALOUPE MONTÉE PAR VAN HORN

Il leva les yeux vers le capitaine pour savoir. Etait-ce bien cela qu'il voulait? Devait-il poursuivre le chien sauvage? Mais son maître se mit à rire et agita la main pour lui montrer qu'il devait chercher par ailleurs, autre chose.

Il repartit, flairant aux endroits où l'expérience lui avait appris qu'il pourrait y avoir des cancrelats et des rats. Cependant, il se rendit bientôt compte que Van Horn voulait autre chose. Son cœur brûlait du désir de bien faire et, sans intention précise, il recommença de flairer les jambes des nègres.

Les encouragements et les excitations de son maître redoublèrent, le rendant presque frénétique. C'était cela! Il devait identifier les nègres de l'équipage et ceux du retour par les jambes. Il commença très vite, passant hâtivement d'un homme à l'autre, jusqu'au moment où il arriva près de Lerumie.

Alors, il oublia que le commandant attendait quelque chose de lui. Il se souvint seulement que Lerumie avait posé la main sur lui et l'avait précipité dans la mer.

Avec un cri de rage, il sauta sur le nègre, les dents découvertes, le poil hérissé. Lerumie se sauva le long du pont, et Jerry le poursuivit à la grande hilarité des noirs. A plusieurs reprises, en courant autour du pont, il arriva à planter ses quenottes dans les mollets du fuyard. Puis Lerumie grimpa le long des agrès, laissant au-dessous de lui Jerry qui se démenait dans sa colère impuissante.

Les nègres se groupèrent alentour, observant une respectueuse distance, tandis que Van Horn approchait de Jerry. Le capitaine dirigea sa torche électrique sur le nègre, dans les agrès, et il aperçut aux doigts de sa main noire les longues traces parallèles qu'y avaient laissées les dents de Jerry, quand il l'avait glissée sous la couverture. Avec un geste significatif, il les montra à Borckman, qui se tenait en dehors du demi-cercle formé par les nègres, de façon à ce qu'aucun d'entre eux ne pût

l'approcher par derrière. Le commandant saisit Jerry dans ses bras, le calmant et le félicitant à la fois.

« Très bien, Jerry. Tu l'as marqué de ton sceau! Bravo! Bon chien!... »

Il se tourna avec sa lumière vers Lerumie qui se cramponnait aux agrès. D'une voix brève et dure, il lui demanda : « Comment t'appelles-tu?

— Moi, Lerumie, répondit l'autre piteusement.

— Tu viens de Pennduffryn?

— Moi venir de Meringe. »

Le capitaine réfléchit, tandis qu'il tenait son chien dans ses bras. Après tout, c'était un « retour ». Dans un ou deux jours, il le débarquerait et en serait par conséquent débarrassé.

« Ma parole! continua-t-il, moi beaucoup fâché contre toi. Moi beaucoup très fâché. Moi beaucoup, beaucoup très fort en colère! Pourquoi toi jeter chien à moi dans l'eau? »

Lerumie ne sut que répondre. Il roulait désespérément les yeux, résigné à recevoir une de ces corrections que les blancs sont seuls capables d'administrer.

Le capitaine renouvela sa question, l'autre se contenta de rouler les yeux.

« Pour deux carottes de tabac, je te ferais voir trente-six chandelles! gronda Van Horn. Moi te parler trop. Toi attention chien à moi ou moi battre toi, écraser toi. Compris?

— Compris, » répondit plaintivement Lerumie, et l'incident fut clos.

Les « retours » descendirent pour dormir dans la cabine. Borckman, avec l'aide de l'équipage, hissa la grande voile, et l'*Arangi* reprit sa course, tandis que Van Horn, s'étendant sous une couverture bien sèche, s'installait pour faire un somme avec Jerry couché le long de son bras et la tête appuyée sur son épaule.

CHAPITRE VII

JERRY, TABOU!

Le lendemain à sept heures, Van Horn se leva et sortit Jerry de dessous sa couverture. Celui-ci commença sa journée en pourchassant le chien sauvage, qui s'était aventuré hors de son trou, puis il provoqua le rire des nègres en se précipitant avec des grognements et la gueule ouverte sur Lerumie, qui se sauva en courant, le laissant maître du pont.

Il déjeuna ensuite avec son maître qui, au lieu de manger, avala dans son café deux grammes de quinine enveloppés dans une feuille de papier à cigarettes; puis il déclara au second qu'il allait s'étendre sous ses couvertures et transpirer pour se débarrasser de la fièvre qui le prenait. Malgré les frissons qui faisaient claquer ses dents, alors qu'un soleil brûlant séchait le plancher du pont en faisant monter une légère buée, Van Horn berça Jerry dans ses bras.

Jerry connaissait donc, dans les bras de son dieu, l'extase d'aimer et d'être aimé. Les expressions admiratives ne signifiaient rien de particulier pour lui, sinon qu'elles impliquaient l'amour, de même que l'espèce de

sifflement de Lerumie traduisait sa haine. Une seule chose était certaine, c'est que depuis les quelques heures que Jerry avait vécu avec son maître, il le préférait à Derby et à Bob qui, avec M. Haggin, étaient les seuls dieux blancs qu'il eût jamais connus.

Van Horn descendit sans s'occuper de Jerry qui trotta gentiment sur ses talons jusqu'à l'ouverture du pont donnant accès à l'échelle. Si le capitaine ne songeait plus à Jerry, c'est que la fièvre qui le dévorait, troublait sa vue et ses sens et le faisait tituber comme un homme ivre. Jerry eut la sensation que quelque chose n'allait pas.

Son maître commençait à balbutier dans le délire; il descendit lentement l'escalier pour aller s'étendre sous ses couvertures, tandis que Jerry inquiet demeurait silencieux, le suivant des yeux avec l'espoir qu'arrivé en bas, il lèverait les bras et le prendrait. Mais le capitaine n'était pas en état de penser à Jerry. Il trébucha, les bras ouverts pour ne pas tomber, en traversant la grande cabine pour gagner la petite pièce où était sa couchette.

Au bout d'un quart d'heure, Jerry n'y tint plus. Avec le départ de son maître évidemment en proie à un grand trouble, le soleil avait cessé de luire pour Jerry. Il aurait pu taquiner le chien sauvage, mais il n'en éprouvait nulle envie. Lerumie passa près de lui sans qu'il y prît garde, et pourtant il savait qu'il pouvait l'effrayer et lui faire quitter le pont. Les multiples senteurs de la côte chatouillèrent ses narines, il demeura insensible. Le mouvement même de la grande voile au-dessus de sa tête demeura inaperçu.

Jerry se préparait à s'asseoir sur ses pattes de derrière pour élever son museau vers le zénith et pousser un long gémissement, quand une autre idée lui vint, tout à coup. Comment celle-ci avait-elle surgi? Il est aussi difficile de le dire que d'expliquer pourquoi un homme

qui, hier, voulait manger des haricots à son déjeuner, les dédaigne aujourd'hui pour leur préférer les petits pois qu'il refusait la veille. Pas plus qu'il est possible de deviner pourquoi ce juge ayant jugé un criminel, après avoir songé à lui infliger cinq ans, puis neuf ans de prison, estime tout à coup qu'au bout de huit années, il aura expié son forfait. Du moment que les humains eux-mêmes, qui sont des demi-dieux, ne peuvent sonder le mystère de la génération des idées et des causes de leurs choix dérivant de ces idées, il ne faut pas s'attendre à ce qu'un petit chien sache le pourquoi de l'idée qui le pousse à agir.

Quant à Jerry, au moment même où il s'apprêtait à hurler, une autre idée surgit dans son cerveau. Il lui obéit comme la marionnette obéit à la ficelle qui l'actionne et arpenta immédiatement le pont, se dirigeant vers la poupe, à la recherche du second.

Il voulait solliciter Borckman, qui était aussi un dieu blanc, et qui pourrait facilement le porter en descendant cette terrible échelle sur laquelle il ne pouvait se risquer seul sans encourir une catastrophe. Mais Borckman n'éprouvait point l'amour qui fait comprendre, et puis, il était occupé. Tout en dirigeant la manœuvre et en donnant les ordres au timonier, il surveillait les hommes qui lavaient le pont et frottaient les cuivres, ne négligeant pas pour cela de prendre de temps à autre une gorgée de whisky au goulot d'une bouteille qu'il avait cachée dans un creux entre des sacs, à l'arrière du mât de misaine.

Borckman, qui venait de menacer le timonier, pour une erreur légère que celui-ci venait de commettre, se dirigeait précisément vers sa précieuse bouteille quand Jerry lui barra le chemin. Mais Jerry ne se plaça pas devant lui menaçant et hérissé, comme il l'eût fait pour Lerumie. Son attitude, au contraire, exprimait la prière

et la supplication avec toute l'éloquence dont dispose un être qui ne possède point la parole : mouvements de queue, trémoussements, oreilles couchées accompagnaient un regard expressif.

Mais Borckman ne vit qu'un quadrupède que, dans sa brutalité arrogante, il considérait comme un être inférieur. Le joli spectacle du chien plein de tendresse, qui cherchait à se faire comprendre ne fut pour lui que l'obstacle qui lui barrait la route vers sa chère bouteille.

Un coup de pied brutal poussa Jerry de côté, comme s'il eût été quelque objet insensible. Le chiot, perdant l'équilibre sur le pont glissant, se redressa et regarda le dieu blanc qui l'avait traité si rudement. Il ne grogna pas, ne montra pas les dents, et n'exprima point le désir de se venger, comme il l'aurait fait s'il s'était agi de Lerumie. Borckman n'était pas Lerumie, c'était un dieu d'essence supérieure à deux pattes et à peau blanche, comme son maître, comme M. Haggin, et les deux autres dieux qu'il avait connus. Il accepta sa rebuffade comme un enfant reçoit une gifle d'une mère superficielle ou emportée.

Il éprouvait cependant du ressentiment, se rendant parfaitement compte qu'il existe deux sortes de rudesses. Celle de l'affection, c'était celle de son maître qui l'attrapait par la gueule, le secouait jusqu'à lui faire grincer les dents, et le rejetait de façon à l'inviter à revenir pour recommencer encore le jeu. Cela, pour Jerry, représentait la félicité, puisque c'était le contact intime avec un dieu aimé qui choisissait ce moyen d'exprimer un amour réciproque.

Mais la rudesse de Borckman était toute différente, car elle ne dénotait point l'affection et la tendresse. Jerry ne saisissait pas très bien la différence, mais, sans l'exprimer, il ressentait l'injustice et l'offense. Il demeura donc immobile, cherchant vainement à com-

prendre cet homme qui se tenait là, tête renversée, buvant à même une bouteille, tandis que son gosier se contractait et faisait du bruit en avalant. Tranquillement, il suivit des yeux le second qui se rendait à la poupe où il menaça le timonier de le battre à lui faire rendre le *Cantique des Cantiques* et tout l'Ancien Testament. Celui-ci répondit par un sourire aussi plein de soumission et aussi pathétique que l'avait été le regard de Jerry.

Quittant ce dieu qu'il n'aimait et ne comprenait point, Jerry retourna à l'écoutille et posa sa tête dans la direction où il avait vu disparaître son maître. Il souffrait du désir d'être avec lui, d'abord parce qu'il l'aimait, puis, plus confusément, parce qu'il pourrait lui être utile. Avec toute l'inexpérience de sa jeunesse, il gémit et cria son désespoir dans l'écoutille, trop absorbé par son chagrin pour se mettre en colère contre les nègres qui, sur le pont, ricanaient et se moquaient de lui.

Depuis l'orifice du pont jusqu'au plancher de la cabine, la hauteur était de sept pieds. Quelques heures auparavant, il avait réussi à grimper le long de cette raide échelle, mais il lui était impossible, il s'en rendait compte, de descendre par ce chemin. A la fin, cependant, il osa s'y risquer. Si fort était l'élan qui le portait vers son maître, si claire en même temps sa compréhension. qu'il n'était pas possible de descendre cette échelle, la tête en bas et sans rien pour s'accrocher, que, d'un bond superbe, héroïque, il s'élança dans le vide. Il savait qu'il s'exposait à un danger, tout comme si, à Meringe, il avait sauté dans la lagune peuplée de crocodiles. Mais le grand amour est capable de sacrifices.

Il tomba sur le côté et sur la tête. Le premier coup le suffoqua, le second l'étourdit. Etendu inconscient et tremblant, il agitait encore les pattes dans un mouvement spasmodique, comme pour courir vers son maître. Les nègres l'entourèrent en riant, et même quand il ne

s'agita plus, ils riaient encore. Ces sauvages, élevés dans la barbarie et ne connaissant rien d'autre, considéraient comme un passe-temps comique la vue d'un chien assommé, tué peut-être.

Il ne s'écoula pas moins de quatre minutes avant que Jerry eût suffisamment recouvré connaissance pour se redresser et pouvoir, les pattes écartées, les yeux encore vagues, se tenir debout dans le balancement de l'*Arangi*. Avec la conscience s'éveillait en lui le désir persistant de rejoindre son maître. Les nègres? Dans son anxiété, sa sollicitude et son amour, ils ne comptaient pas. Il ignorait les ricanements des noirs qui, s'ils n'avaient pas su qu'il était bien gardé par le grand maître blanc, se fussent délectés à tuer et à manger le chien qui était destiné à devenir un terrible chasseur de nègres. Sans même tourner la tête ou rouler les yeux, dédaignant de s'apercevoir de leur existence, il traversa la grande cabine et se rendit dans celle où son maître délirait, étendu sur sa couchette.

Jerry, qui n'avait jamais eu la malaria, ne comprenait point. Pourtant, dans son cœur, une grande inquiétude régnait, parce que son maître semblait troublé. Il ne le reconnut point quand il sauta sur la couchette, passa sur la poitrine et essuya avec sa langue la sueur fiévreuse qui perlait sur son visage. Au contraire, un geste violent le jeta contre la paroi.

Ce geste n'était pas la brusquerie de l'affection, il ne ressemblait pas non plus à celui de Borckman qui l'avait chassé d'un coup de pied.

Jerry s'assit sur ses pattes de derrière, au-delà de la portée du bras qui s'agitait, éprouvant le désir d'approcher de plus près et de lécher encore le visage du dieu qui ne le reconnaissait pas, mais qui, il en était sûr, l'aimait bien. Angoissé, il partageait la souffrance et le trouble de son maître.

« Eh! Clancey, articulait Van Horn dans son délire, c'est du beau travail, et il n'y a pas de meilleure équipe pour réparer les bévues des chauffeurs... Prenez trois leviers, Clancey. Allez là devant... » Puis d'autres tableaux hantaient son imagination : « Chut! ma chérie, parler comme cela à son papa! Veux-tu ne pas toucher aux cheveux de ta jolie tête dorée!... Holà, vous autres! donnez du jeu à l'amarre! Larguez le grand perroquet! En plein! Ah! le bon bateau, comme il se comporte bien en mer!... Je vais certainement faire une levée. Blackey, donnez-vous autant pour voir mes cartes que je donnerais pour voir les vôtres? »

Et les phrases se succédaient sans suite, et les bras s'agitaient sans cesse. Jerry, blotti sur le bord de la couchette, pleurait de chagrin, devant son incapacité de secourir son maître. Tout cela dépassait sa compréhension. Il ne connaissait pas plus le jeu de *poker* que la manière de faire marcher les vaisseaux ou de réparer les accidents de tramways ou encore de peigner les longs cheveux dorés d'une fillette dans un logis de Harlem.

« Mortes toutes deux! » articula Van Horn, d'une voix indifférente, comme s'il eût dit : Quelle heure est-il? puis il gémit : « Oh! les belles nattes, les belles nattes de ses cheveux dorés! »

Il demeura un instant sans mouvement, sanglotant sous la souffrance qui lui déchirait le cœur. C'était pour Jerry le moment favorable. Il se glissa à l'intérieur du bras qui remuait et se blottit à côté de son maître, la tête sur son épaule, appuyant son museau frais sur la joue brûlante. Le bras se serra un peu, le poignet se courba pour une caresse protectrice, et le contact de ce petit corps chaud et doux orienta différemment le délire du capitaine, qui murmura sur un ton menaçant : « Si un nègre osait seulement toucher à ce chien-là!... »

CHAPITRE VIII

LA JUSTICE DE DIEU

Une demi-heure plus tard, une sueur abondante déterminait chez Van Horn la fin de l'accès de malaria. Un grand soulagement physique lui succéda et les dernières vapeurs du délire abandonnèrent son cerveau. Il se sentait très faible, et après qu'il eut rejeté ses couvertures et reconnu Jerry, il s'endormit d'un sommeil calme et réparateur.

Deux heures après, il se levait pour remonter sur le tillac. Arrivé à mi-hauteur, il déposa Jerry sur le pont et retourna dans sa cabine pour chercher une bouteille de quinine qu'il avait oubliée. Mais il ne revint pas tout de suite. Le long tiroir au-dessous de la couchette de Borckman attira son attention. Le bouton de bois qui le maintenait était parti et il était grand ouvert, menaçant de tomber à chaque coup de roulis. Le cas était sérieux. Van Horn se rendait compte que si le tiroir était tombé la nuit précédente au cours de la tempête, l'*Arangi* eût été anéanti avec ses quatre-vingts hommes à son bord, car le tiroir était plein d'un mélange hétérogène de bâtons de dynamite, de boîtes de capsules de fulminate, de pa-

quets de fusées de plomb, d'instruments de fer et de caisses de cartouches pour les carabines et les revolvers. Il sortit le contenu pour le ranger avec soin et, à l'aide d'un tournevis et d'une vis plus longue, il rajusta le bouton.

Dans l'intervalle, Jerry courait de nouvelles aventures, et non des plus plaisantes. Pendant qu'il attendait le retour de son maître, Jerry aperçut le chien sauvage couché sur le pont, à une douzaine de pieds de distance de sa retraite habituelle. Immédiatement, il se tassa et commença à ramper. Il semblait devoir réussir cette fois à l'atteindre, car le chien sauvage, qui avait les yeux fermés, paraissait dormir.

Au même instant, le second, qui marchait sur le pont dans la direction de sa bouteille de whisky, appela « Jerry! » d'une voix tonitruante. Jerry se contenta de coucher ses oreilles et de remuer la queue en signe de reconnaissance, mais il manifesta son intention de continuer à s'en prendre à son ennemi. Au son de la voix du second, le chien sauvage avait ouvert les yeux; il aperçut Jerry et fila dans sa cachette, où il se retourna aussitôt pour sortir la tête en montrant les dents et en grognant un orgueilleux défi.

Empêché dans ses intentions par l'intervention intempestive de Borckman, Jerry retourna au bord de l'écoutille pour attendre son maître. Mais Borckman, qui n'était plus très lucide après ses libations répétées, eut tout à coup une idée d'ivrogne. A deux reprises, il appela Jerry qui, chaque fois, répondit en couchant ses oreilles et en remuant la queue, mais sans quitter les abords de l'écoutille.

Borckman obliqua sur le pont, fixa bêtement son regard d'ivrogne sur le timonier, puis gagna le milieu du tillac où se trouvait Jerry.

Il signala sa présence en empoignant rudement Jerry

au flanc et au museau, le serrant avec une force qui le fit crier en tournant sur lui-même. Puis Borckman serra la mâchoire du chien; mais son étreinte ne ressemblait en rien à celle de Van Horn, si affectueuse dans sa rudesse. La tête et le corps de Jerry eurent un soubresaut; ses dents grincèrent douloureusement, et il glissa avec la dernière violence le long de la pente formée par le pont.

Mais Jerry était un grand seigneur plein de courtoisie envers ses égaux et ses supérieurs, et même vis-à-vis d'un inférieur, comme le chien sauvage; il n'abusait pas trop de ses avantages. Quand il se jetait sur ce dernier, ou le poursuivait, il y avait dans cette action plus de bruit et de fougue que de désir réel de le terrasser. Avec un supérieur, un dieu à deux pattes, un blanc, comme l'était Borckman, il se contraignait davantage et réprima son impulsion première. Il n'éprouvait pas la moindre envie de jouer avec le second un jeu auquel il se livrait gaiement avec son maître, et cela parce que Borckman ne lui inspirait pas la même affection, tout dieu blanc à deux pattes qu'il était.

Pourtant, Jerry se montra tout gentillesse. Il revint en imitant l'assaut faiblement précipité qu'il avait appris avec Van Horn. En réalité, il jouait la comédie, s'efforçait de faire une chose dont il n'avait nulle envie. Il voulait faire croire qu'il jouait, poussant des grognements qui sonnaient faux.

Il remuait amicalement son tronçon de queue et grognait férocement et amicalement à la fois; mais l'instinct d'ivrogne du second ne se trompa point à ce simulacre de jeu. Jerry le trompait par bonté d'âme. Borckman découvrit la supercherie sans en deviner la cause. Immédiatement, l'antagonisme se dessina. Oubliant que lui-même n'était qu'une brute, il jugea que c'était avec une simple brute qu'il entamait la lutte.

Borckman éprouvait le besoin de se poser en maître

de l'animal. Jerry se sentait empoigné toujours plus violemment et brutalement pour être rejeté avec une rudesse croissante et chaque fois plus loin sur ce pont glissant que le vent inclinait à ce moment davantage encore.

Il revenait à la charge, grimpant le long de la pente humide où il avait peu d'équilibre, mais il ne revenait plus cette fois en faisant piteusement semblant de se fâcher; il commençait à éprouver de la férocité vraie. Ses mâchoires se serrèrent plus vite, avec une intention déterminée de happer la main qui lui attrapait la gueule. L'ayant manquée, il fut lancé plus rudement et plus loin encore sur la pente glissante. Il s'excitait de plus en plus, chaque fois qu'il remontait la pente, mais ne s'en rendait pas compte.

Toutefois, l'homme, malgré son ébriété, s'aperçut du changement et devint furieux, d'une fureur qui alluma les instincts primitifs de l'homme des cavernes désireux de maîtriser le loup sorti de sa retraite.

Les grondements de Jerry se modifièrent. Tout l'atavisme des anciennes ascendances perçait maintenant dans le bruit de ses grognements. Ses dents happaient avec le désir féroce de mordre de toutes leurs forces la main de l'adversaire. Car Jerry était dominé par la passion. Il avait reculé, presque, en même temps que Borckman, jusqu'aux époques primitives. Cette fois-ci, les dents saisirent et raclèrent la peau sensible des deux premières articulations à la main droite de Borckman. Les quenottes de Jerry étaient des aiguilles qui piquaient ferme et Borckman, attrapant Jerry par la mâchoire, le lança au loin avec une telle violence qu'il alla presque heurter le sabord de l'*Arangi* avant de retrouver l'équilibre.

Van Horn, qui avait fini de réparer et de ranger le tiroir aux explosifs, remontait sur le pont. Il s'arrêta pour regarder la lutte.

Il avait devant lui deux créatures en furie que la passion avait ramenées des siècles en arrière en leur rendant tous leurs instincts primitifs. Rien ne subsistait de la civilisation acquise : l'homme des cavernes luttait avec le louveteau. Ni l'un ni l'autre ne remarqua le capitaine qui était à mi-chemin sur l'échelle, la tête dépassant l'écoutille.

Pour Jerry, Borckman, à ce moment, n'était plus un dieu, pas plus que lui-même n'était un terrier irlandais à la robe fauve et lisse. Jerry ignorait l'ébriété, mais il n'admettait pas les mauvais procédés. Aussi, Borckman, qui n'avait pas esquivé à temps l'attaque de Jerry, eut-il successivement les deux mains égratignées avant qu'il eût repoussé le chiot.

Encore une fois, Jerry revint à la charge. Comme une créature sauvage dans la jungle, il hurlait de colère. Il ne geignait point, pas plus qu'il ne se dérobait aux coups. Il fonçait droit, sans les éviter, leur opposant ses dents serrées. Mais cette fois, il fut lancé avec tant de rudesse qu'il alla heurter violemment le sabord.

« Assez, Borckman! s'écria Van Horn. Laissez ce chien tranquille! »

Le second se retourna avec un sursaut, étonné qu'on l'observât. La voix brève et autoritaire de Van Horn le rappela à la réalité. Son visage convulsé par la fureur changea immédiatement d'expression; un sourire contraint et obséquieux s'y dessina et il murmurait : « Nous ne faisions que jouer », quand Jerry, bondissant de fureur, revint planter ses dents pointues dans la main de Borckman. Instantanément, celui-ci, oubliant tout, redevint l'homme sauvage. Il tenta d'allonger un coup de pied, mais il eut la cheville écorchée comme riposte. Ecumant de rage, il se baissa et porta à Jerry un terrible coup sur la tête. Jerry, qui était en train de bondir au moment où il le reçut, éprouva une forte commotion

avant de tomber sur le dos. Il se releva le plus vite qu'il put et s'apprêtait à recommencer ses attaques, quand la voix de son maître l'arrêta :

« Jerry! Viens ici! »

Il lui fallut faire un prodigieux effort pour obéir, et son poil se hérissa, sa lèvre se retroussa sur les dents quand il passa près du second. Pour la première fois, un gémissement traversa sa gorge; mais ce n'était pas un gémissement de frayeur ni de douleur, au contraire; il provenait de son ressentiment et de son désir de continuer la lutte arrêtée par son maître.

Monté tout à fait sur le pont, Van Horn le prit dans ses bras, le tapota doucement et le caressa pour le calmer, tandis qu'il exprimait au second sa façon de penser.

« Vous devriez avoir honte, Borckman! Vous mériteriez d'être fusillé ou décapité! Un chien, un petit chien à peine sevré! A-t-on idée? Un chien au sevrage! C'est bien fait, si vos mains sont écorchées. Vous l'avez mérité. Bien fait si vos écorchures s'enveniment. D'ailleurs, vous êtes ivre! Descendez, que je ne vous voie plus, et revenez quand vous serez sobre... Compris, hein?... »

Cependant, Jerry, remonté par l'instinct jusqu'aux âges préhistoriques, luttant sous l'influence de l'amour pour franchir l'abîme qui le séparait du présent, sentait encore sourdre en lui les colères anciennes, résonnant dans sa gorge comme les derniers grondements de l'orage qui s'éloigne, Jerry éprouvait le sentiment de la grandeur et de l'équité de son maître. Oui, c'était vraiment un dieu juste, un dieu bon, qui protégeait et qui commandait impérieusement à cet autre dieu moins grand, un lâche qui avait fui devant sa colère.

CHAPITRE IX

CONTACT AVEC LES NÈGRES

Cet après-midi-là, Jerry partagea les longues heures de garde avec son maître qui, de temps à autre, le caressait en s'exclamant : « Gott-fer-dang, Jerry, crois-moi, tu es un brave, un fameux chien! »

Et Jerry, qui de ces paroles ne distinguait que son nom fréquemment répété, se rendait compte que son maître lui décernait des éloges flatteurs et lui prodiguait des mots de tendresse. Et quand il se baissait pour frotter doucement ses oreilles ou qu'il le prenait dans ses bras, Jerry sentait son cœur déborder d'allégresse. Est-il extase plus grande que celle d'une créature aimée d'un dieu? Et c'était précisément celle qu'éprouvait Jerry. C'était un dieu tangible et réel qui commandait son univers en caleçon court et qui lui prouvait son affection en le serrant dans ses bras.

A quatre heures, ayant donné un regard au soleil d'après-midi et comparé la rapidité de l'*Arangi* avec la distance qui le séparait de Su'u, Van Horn descendit et réveilla brusquement le second, Jerry demeura de ce fait tout seul sur le pont. Il n'y fût point resté longtemps,

n'eût été la certitude que les dieux blancs se trouvaient à proximité et pouvaient réapparaître d'un instant à l'autre, car chaque mille qui rapprochait les « retours » de Malaïta contribuait à les rendre plus hardis. Lerumie et ses compagnons regardaient Jerry avec des contorsions de la bouche qui prouvaient leur désir de satisfaire à la fois leur vengeance et leur appétit.

Poussé par la forte brise qui se jouait dans ses voiles, l'*Arangi* filait rapidement vers la terre. Jerry, aux côtés du capitaine qui jetait ses ordres au second et au timonier, observait les gens au travers des fils barbelés, en humant l'air. Le tas de caisses était maintenant décordé et les nègres commençaient à les ouvrir et à les fermer. Ce qui les charmait tout particulièrement, c'était le bruit de la clochette dont chaque caisse était munie, et que l'on entendait dès qu'un couvercle se soulevait. Ils y prenaient un plaisir d'enfants, ne cessant d'ouvrir chacun sa boîte pour en faire sonner la clochette.

Quinze nègres devaient être débarqués à Su'u, et avec force cris et gesticulations, ils commençaient à reconnaître et à montrer du doigt les plus petits détails de ce coin de terre, le seul qu'ils eussent connu et habité jusqu'au jour où, trois ans plus tôt, ils avaient été vendus comme esclaves par un père, un oncle ou un chef.

Une passe resserrée, qui mesurait à peine cent mètres dans sa largeur, donnait accès à une petite baie allongée. Sur la côte, on voyait des mangoustans et toute une végétation tropicale; mais on n'apercevait point d'habitations, ni aucun signe révélant la présence de l'homme. Pourtant, Van Horn était persuadé que de nombreuses paires d'yeux, des centaines peut-être, étaient fixés sur lui.

« Flaire, Jerry, flaire-les! » encourageait-il.

Et le poil de Jerry se hérissait, tandis qu'il aboyait fortement vers les mangoustans où il sentait des nègres dissimulés.

« Si je pouvais les sentir comme lui, confia Van Horn au second, je serais bien sûr de garder ma tête sur mes épaules. »

Mais Borckman, sans répondre, continua son travail d'un air bourru. Il y avait peu de vent, aussi l'*Arangi* pénétrait-il lentement dans la baie, avant d'aller jeter l'ancre par trente brasses de fond.

Van Horn continuait à scruter anxieusement la rive boisée. Car Su'u avait un mauvais renom. Quinze ans auparavant, la goélette *Belle-Hathaway*, qui recrutait la main-d'œuvre pour les plantations de Queensland, avait été capturée par les indigènes et tout son équipage avait été massacré. Depuis lors, aucun vaisseau, à l'exception de l'*Arangi*, n'avait plus osé s'y aventurer, et bien des blancs blâmaient la témérité de Van Horn.

Dans le lointain, sur les montagnes qui s'élevaient à plusieurs milliers de pieds, et dont les sommets disparaissaient dans les nuages de vents alizés, on voyait monter des spirales de fumée signalant l'arrivée du bateau. La présence de l'*Arangi* était connue de loin comme de près, et pourtant, dans la jungle toute proche, on percevait seulement les cris perçants des perroquets et les piaillements des cacatoès.

La baleinière, avec six hommes d'équipage, descendit à la mer et les quinze nègres de Su'u y prirent place avec leurs caisses. Sous les toiles, aux bancs des rameurs et à portée de leur main se trouvaient cinq fusils Lee-Enfield et, sur le pont de l'*Arangi*, un autre matelot gardait les autres armes. Borckman avait monté sa propre carabine qu'il tenait prête à servir et Van Horn avait placé la sienne près de lui, à l'arrière, où il se tenait avec Tambi qui gouvernait avec un long aviron.

La chaloupe seule était en danger, car, à ce moment-là, une levée en masse des « retours » demeurés sur l'*Arangi* n'était guère à craindre. Comme ceux-ci étaient de Somo,

de No-ola, de Langa-Langa et de Malu, ils éprouvaient la crainte salutaire d'être mangés eux aussi par les gens de Su'u, s'ils perdaient la protection de leurs maîtres blancs.

Le danger encouru par la baleinière était d'autant plus grand qu'elle n'était pas couverte par une autre embarcation. Les grands vaisseaux recruteurs ayant pour coutume invariable d'envoyer deux chaloupes à la fois. Pendant que l'une d'elles accostait, l'autre demeurait à courte distance pour protéger la retraite de ceux qui s'étaient avancés, en cas d'attaque. L'*Arangi*, trop petit déjà pour avoir une chaloupe au-dessus du pont, ne pouvait porter deux canots; si bien que Van Horn, le meilleur et le plus audacieux des recruteurs, manquait de cette sauvegarde essentielle.

Conformément aux ordres de Van Horn, articulés à voix basse, Tambi suivait une ligne parallèle à la rive. A l'endroit où finissaient les mangoustans et où le terrain révélait une piste, Van Horn commanda aux hommes de s'arrêter, mais en demeurant aux avirons, le dos tourné vers la mer. De hauts palmiers et des arbres aux branches longues et élevées croissaient en cet endroit, de sorte que la piste semblait être l'entrée d'un tunnel s'enfonçant dans la muraille dense et verte de la végétation tropicale.

Van Horn, scrutant le rivage pour y découvrir quelque signe de vie, alluma un cigare et porta la main à sa ceinture pour se rassurer lui-même en tâtant la cartouche de dynamite qu'il tenait dissimulée. Le cigare allumé devait, le cas échéant, communiquer le feu à une fusée. Et cette fusée, avec son extrémité fendue pour enserrer le bout d'une mèche de sûreté, était si courte qu'elle pouvait exploser en trois secondes. En cas d'alerte, Van Horn devait faire preuve de décision et de sang-froid. Il fallait que, dans le court intervalle de trois secondes, la cartouche allumée fût dirigée vers son but. Il ne pen-

sait cependant pas avoir à en faire usage et la tenait prête par simple mesure de précaution.

Cinq minutes s'écoulèrent. Le silence demeurait profond. Jerry flairait la jambe nue de son maître, comme pour l'assurer qu'il était là, malgré la menace invisible qui planait sur eux; puis il appuya les deux pattes de devant sur le sabord et continua à humer l'air avec force en hérissant ses poils et en poussant de sourds grondements.

« Oui, oui, Jerry, ils sont bien là! » lui confia son maître.

Et Jerry, avec un regard oblique de ses yeux vifs, suivi d'un mouvement de la queue et des oreilles, tourna de nouveau le museau du côté de la rive, cherchant à percer le mystère de la jungle par la perception des odeurs que lui apportaient les effluves de la brise tropicale.

« Hé, là-bas! cria soudain Van Horn. Hé, les gaillards, montrez donc vos têtes! »

Immédiatement, la scène se transforma, et une centaine de vigoureux sauvages apparurent. Il en venait de toutes parts, émergeant du fouillis de la végétation. Quelques-uns étaient armés de carabines Snider et d'anciens pistolets de fonte, d'autres avaient des arcs et des flèches, d'autres de longs javelots, d'autres encore des massues ou de longs tomahawks. En un clin d'œil, l'un d'eux sauta dans l'espace ensoleillé où l'eau affleurait la terre. Sauf les ornements qui le paraient, il était nu comme Adam. Une plume blanche s'élevait solitaire au milieu de sa chevelure huileuse et brillante. Une cheville, formée d'une coquille pétrifiée et bien polie, longue de cinq pouces et terminée en pointe à ses extrémités, barrait son visage en traversant la cloison des narines. A son cou, un collier pendait, formé de défenses de sanglier retenues par un cordon en fibre de noix de coco. Une jarretière de menus coquillages blancs encerclait

une de ses jambes. Une fleur écarlate ornait coquettement une de ses oreilles et dans un trou de l'autre était passée une queue de porc, si récemment coupée qu'elle saignait encore.

Ce dandy de la Mélanésie avança, le fusil à la main. Il en appuya la crosse sur la hanche et dirigea le canon vers Van Horn. Celui-ci ne fut pas long à la réplique. D'un mouvement rapide, il avait saisi sa carabine dont il opposa le canon à son adversaire. Tous deux demeurèrent ainsi, à quarante pieds de distance, tenant chacun la mort de l'autre au bout de ses doigts. L'étroit espace qui les séparait représentait des milliers d'années de civilisation. Il est difficile à un homme d'oublier son éducation. Mais un mensonge, une gifle, un accès de jalousie sont capables de transformer en un instant le philosophe du vingtième siècle en homme des bois qui se déchire la poitrine, qui grince des dents et qui voit rouge.

Tel était le cas de Van Horn, mais avec cette différence qu'il appartenait à la fois aux deux époques. Il était, à la même minute, moderne et primitif, capable de se battre à coups de griffes et de dents, mais désireux de se contenir le plus longtemps possible pour bien étudier la psychologie de cet indigène qui se tenait devant lui.

Il y eut un long silence. Jerry lui-même, sans savoir pourquoi, cessa de gronder. Une centaine de cannibales, collectionneurs de têtes, à la lisière de la jungle, quinze nègres retournant à Su'u, sept marins noirs et un seul blanc, le cigare aux lèvres, le fusil à la hanche, avec un terrier irlandais hérissé qui s'appuyait à son mollet, observaient le pacte solennel du silence, sans savoir ce qui allait advenir.

Un des « retours » fit le signe de paix en étendant la main, paume en dehors et sans armes, puis commença à piailler dans le dialecte inconnu de Su'u. Van Horn atten-

dit. Le dandy abaissa son fusil, et tous respirèrent plus librement.

« Moi, bon garçon, » cria-t-il d'une voix criarde et aigrelette.

« Vous, trop beaucoup, bons garçons », répliqua Van Horn, d'un air hargneux, en déposant son fusil et faisant signe à ses hommes de virer de bord. Il continuait de fumer avec autant de nonchalance que si sa vie ou sa mort n'avaient pas été en jeu l'instant d'auparavant.

« Ma parole, continua-t-il en s'échauffant, pourquoi vous arriver fusil? Moi pas *kaï-kaï* (manger) vous. Vous pas *kaï-kaï* garçons de Su'u à vous. Garçons de Su'u, frères à vous. Longtemps avant, trois moussons, garçons revenir. Ma parole! trois moussons finies, garçons revenus. »

Dans l'intervalle, la chaloupe avait viré et Van Horn pivotait de façon à fixer toujours son interlocuteur. A un nouveau signal de Van Horn, les rameurs, le dos tourné à la mer, allèrent appuyer la poupe de l'embarcation sur la terre au bout de la piste, et chacun des rameurs, tout en conservant son aviron prêt, en cas d'attaque, tâta subrepticement sous les toiles, pour se rendre exactement compte de la place où se trouvaient cachés les fusils.

« Eh bien, garçons à vous revenus? demanda Van Horn au dandy, qui répondit par le signe affirmatif usité aux îles Salomon, qui consiste à mouvoir la tête de bas en haut d'une façon particulière.

— Pas *kaï-kaï* garçons de Su'u, si eux revenus?

— Non, déclara l'autre. Garçons de Su'u, très bien. Mais si pas de Su'u, grand trouble. Ishikola, grand chef ici, dire à moi, parler à vous. Lui dire mauvais garçons arrêtés ici. Lui dire grand blanc maître pas marcher ici. Lui dire maître blanc rester bateau... »

Van Horn eut un geste de la main, comme si la chose

était pour lui de peu d'importance, mais il avait compris que, cette fois-ci, il ne ferait point de recrues. Chacun à son tour, en obligeant les autres à demeurer assis, il fit passer les noirs à terre. C'était la tactique observée aux îles Salomon où tout attroupement était dangereux. Il fallait toujours se méfier des nègres réunis en groupe. Et Van Horn, continuant majestueusement à fumer son cigare de l'air le plus indifférent, ne perdait pas de vue chaque nègre qui, sa caisse sur l'épaule, débarquait à terre. Un à un, ils disparurent dans le tunnel de verdure. Après le départ du dernier, le capitaine donna ordre de retourner vers l'*Arangi*.

« Rien à faire cette fois-ci, dit-il au second, nous lèverons l'ancre demain matin. »

Le court crépuscule des tropiques finissait. Les étoiles brillaient au firmament. Aucun souffle d'air ne faisait mouvoir la surface des eaux, et la chaleur humide faisait perler en abondance les gouttes de sueur sur le visage et le corps des deux hommes. Ils mangèrent sans appétit le souper qui était servi sur le pont, essuyant de temps à autre la transpiration qui leur coulait sur les yeux.

« Comment un civilisé peut-il venir aux îles Salomon? Quel sale trou! s'exclama le second.

— Ou y rester? renchérit le capitaine.

— Je suis trop abîmé des fièvres, grommela le second. Je mourrais, si je m'en allais. Rappelez-vous, j'ai essayé il y a deux ans. Le froid ramène la fièvre. Je suis arrivé à Sidney couché sur le dos, et il a fallu me transporter à l'hôpital dans une voiture d'ambulance. J'allais de plus en plus mal. Les docteurs m'ont déclaré que la seule chose à faire c'était de m'en retourner à l'endroit où j'avais pris les fièvres. De cette façon, je pourrais vivre longtemps encore, tandis qu'en restant à Sidney, j'en aurais bientôt fini. On me transporta à bord dans

une autre voiture d'ambulance. Et c'est tout ce que j'ai vu de l'Australie pendant mes vacances. Je ne tiens pas à séjourner aux îles Salomon. C'est l'enfer. Et pourtant! »

Il roula une trentaine à peu près de grains de quinine dans un papier à cigarette, regarda un moment le paquet, puis l'avala d'un coup. Ce geste rappela à Van Horn qu'il devait en faire autant.

« Il vaudrait mieux étendre une toile de protection », suggéra-t-il.

Borckman fit placer sous sa direction une mince toile goudronnée dans les agrès, comme un rideau qui protégeait le côté de l'*Arangi* exposé à la terre et aux projectiles des noirs.

Van Horn envoya Tambi chercher le petit phonographe, avec la douzaine de disques dont les rengaines avaient bien souvent déjà été placées sous l'aiguille. Entre deux airs, le capitaine songea à la négresse et la fit chercher dans son recoin noir, à l'infirmerie. Elle arriva en tremblant, avec l'appréhension que son heure était venue. Muette, elle regarda avec des yeux agrandis par la terreur le grand maître blanc, et elle continua de trembler longtemps après qu'il l'eut fait s'étendre. Le phonographe ne lui disait rien. Elle ne connaissait que la peur, la peur de ce terrible blanc, qui, bien certainement, se proposait de la manger.

Jerry quitta la main caressante de son maître pour aller la flairer. Ce faisant, il accomplissait un devoir, il l'identifiait à nouveau. Quoi qu'il arrivât, dans un nombre quelconque de mois ou d'années, il la reconnaîtrait toujours. Il retourna près de son maître qui continua de le caresser avec sa main libre, tandis que, de l'autre, il tenait son cigare.

La chaleur molle et humide devint plus oppressante. L'air saturé de l'odeur de pourriture émanant des ma-

rais de mangoustans, était nauséabond. Rappelé par la musique tapageuse au souvenir des ports et des villes du vieux monde, Borckman, couché la face tournée vers le plancher échauffé, battait rageusement l'air avec ses pieds nus en grommelant des jurons. Mais Van Horn, avec Jerry haletant sous la caresse de sa main, continuait placidement à fumer, allumant un nouveau cigare sitôt que le précédent était consumé.

Il se leva brusquement en percevant un faible bruit de rames que personne à bord n'entendait à ce moment. En réalité, c'était un léger grognement de Jerry, et le hérissement subit de son poil qui lui avait fait dresser l'oreille. Sortant de sa ceinture le bâton de dynamite et s'assurant que son cigare était bien allumé, il se leva avec rapidité.

« Qui est là? cria-t-il dans la nuit.

— Moi, Ishikola », répondit une voix de fausset cassée par l'âge.

Avant de reprendre la parole, Van Horn sortit à demi son pistolet automatique et en fit glisser la gaine autour de sa hanche, de manière à la faire reposer sur l'aine, pour l'avoir plus facilement sous la main.

« Combien d'hommes avec toi?

— Dix, répondit la voix chevrotante.

— Arrive par ici, alors. »

Sans tourner la tête, sa main droite reposant comme par hasard près de la détente du pistolet, Van Horn commanda :

« Tambi, cherche une lanterne. Non, pas ici. Cherche-la à l'arrière, le long des agrès du mât de misaine et ouvre l'œil... »

Tambi obéit et posa sa lanterne à vingt pieds de l'endroit où se trouvait le capitaine. De cette façon, Van Horn avait l'avantage sur les hommes du canot, car la lanterne, accrochée aux fils barbelés en travers de la ba-

lustrade éclairait en plein les nouveaux arrivants et laissait le capitaine dans une demi-obscurité.

« Vas-y, vas-y », insista-t-il d'un ton péremptoire, alors que les hommes du canot hésitaient encore.

On entendit un bruit de rames, puis l'on vit tout d'abord apparaître dans la zone de lumière l'avant noir et élevé d'un canot de guerre, infléchi comme une gondole, et incrusté de morceaux de nacre brillante, enfin, l'embarcation tout entière laissa voir les yeux brillants et les corps noirs des rameurs agenouillés; Ishikola tenant entre ses gencives dégarnies une courte pipe en terre, vide de tabac, et enfin le dandy nègre aux décorations blanches, avec la queue de cochon et la fleur d'hibiscus qui flamboyait au-dessus de son oreille.

Moins de dix nègres ont déjà suffi pour assaillir un vaisseau recruteur n'ayant que deux blancs à son bord : c'est pourquoi la main droite de Van Horn ne lâchait pas la détente du pistolet automatique, toujours à la même place, et la gauche portait le cigare à sa bouche pour aviver la combustion.

« Holà! Ishikola, sacré vieux farceur! » cria-t-il en manière de salutation au vieux chef, tandis que le dandy, fouillant l'eau de sa pagaie le long et un peu en dessous du canot, amenait celui-ci bord à bord avec l'*Arangi.*

Ishikola leva la tête dans la direction de la lumière. Un sourire faisait briller son œil droit, le seul qui lui restât, l'autre ayant été crevé par une flèche, au cours d'une escarmouche dans la jungle.

« Parole! répondit-il, toi depuis longtemps pas arrêté sous œil à moi.

— Il fait nuit », objecta le capitaine, puis il ajouta, comme une concession à la règle établie qui ne permettait pas de monter à bord une fois la nuit tombée :

« Toi, viens. Les autres, restez dans le canot. »

Van Horn aida obligeamment le vieillard à grimper

puis à écarter les fils barbelés pour atteindre le pont. Ishikola était un vieux sauvage d'aspect dégoûtant. Un de ses *tabous* était d'éviter que l'eau touchât jamais sa peau. Lui, qui vivait à proximité de l'océan, dans une contrée sujette aux averses tropicales, il fuyait scrupuleusement tout contact de l'eau. Jamais il ne se baignait, il ne nageait jamais, et s'abritait toujours de la pluie. Il n'en était pas ainsi des autres hommes de sa tribu. C'était un *tabou* particulier imposé par les sorciers, qui avaient d'ailleurs formulé d'autres interdictions sacrées à différents membres de la tribu. Les uns ne devaient pas manger de requin, ou ne pas toucher une tortue, ou n'avoir aucun contact avec les crocodiles ou les fossiles de crocodiles.

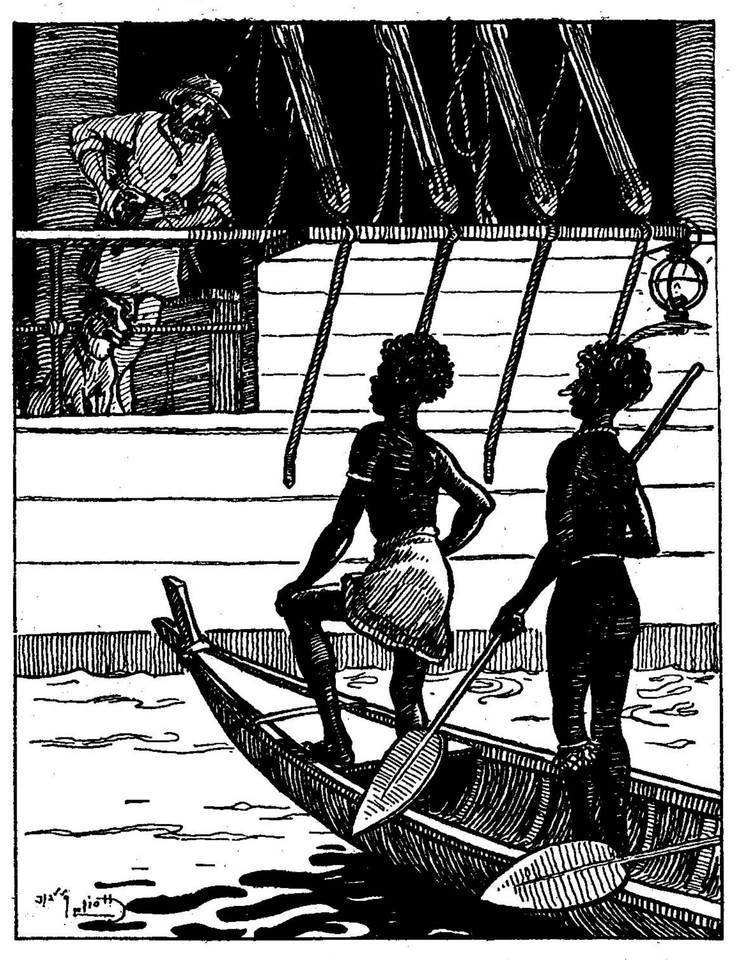
Ishikola, dont le tabou était l'eau, était couvert de croûtes accumulées par la crasse de nombreuses années. Sa peau, horriblement ridée, s'écaillait, comme séchée par la lèpre. Une ancienne blessure à la cuisse le faisait boiter fortement. Mais son œil unique brillait d'un éclat malin, et Van Horn n'ignorait pas qu'il y voyait aussi bien que lui avec ses deux yeux.

Il lui donna une poignée de main — honneur qu'il n'accordait qu'aux chefs — et lui fit signe de s'accroupir sur les jarrets près de la négrillonne effrayée, qui recommença à trembler en se souvenant avec terreur qu'Ishikola, désireux de la manger à son dîner, avait une fois offert pour elle deux barils de liqueur de noix de coco.

Jerry crut devoir flairer, pour le reconnaître au besoin dans la suite, cet horrible vieillard nu, borgne et boiteux. Après quoi, il se mit à pousser des grognements d'intimidation, ce qui lui valut un furtif regard approbateur de son maître.

« Ma parole, bon chien *kaï-kaï*, dit Ishikola. Moi donner demi-brasse monnaie de coquillages. »

C'était une offre généreuse pour un simple chien, car



LE CANOT INDIGÈNE S'APPROCHA DE L' « ARANGI »

une demi-brasse de monnaie de coquillages enfilés sur une corde de cocotier équivalait à ce que représente en Angleterre une demi-livre sterling, et, en Amérique, deux dollars et demi; ou encore, si l'on prenait le porc vivant comme unité monétaire, — ce qui se faisait couramment — cela représentait la moitié d'un cochon gras de bonnes dimensions.

« Une brasse entière de monnaie de coquillages, pas moins », répondit Van Horn, qui, dans le secret de son cœur, s'avouait que, même pour cent brasses ou pour n'importe quel prix fabuleux offert par un nègre, il ne céderait jamais Jerry; mais il avait fait cette surenchère, pour ne pas laisser soupçonner combien, en réalité, il tenait à ce rejeton de Biddy et de Terrence.

Ishikola remarqua ensuite que la jeune négresse avait beaucoup maigri et qu'il n'offrirait cette fois-ci, pour l'acquérir, pas plus de vingt cordes de noix de coco.

Après quoi, les deux hommes causèrent de choses diverses, l'un bluffant avec la supériorité intellectuelle et les connaissances de l'homme blanc, l'autre luttant de diplomatie avec l'instinct du primitif. Car Ishikola n'était pas bête. Il régnait sur dix milles carrés bornés par la mer et par les frontières d'une tribu voisine, dont le perpétuel état de guerre avec la sienne remontait aux âges les plus lointains de l'histoire de Su'u. De tout temps, les têtes avaient été coupées et les corps mangés dans l'une ou l'autre des tribus, momentanément victorieuse. Ishikola cherchait à connaître la situation générale des îles Salomon, par rapport à Su'u, et Van Horn jouait un rôle que l'on pourrait comparer à celui des chancelleries des Puissances.

« Ma parole, conclut le capitaine, vous trop méchants gaillards, par ici. Vous prendre trop de têtes; *kaï-kaï* trop de long-cochon. (Ce dernier mot veut dire le corps humain, cuit en entier.)

— Pourquoi longtemps nous à Su'u prendre têtes et manger long-cochon? demanda Ishikola.

— Ma parole, répondit Van Horn, beaucoup trop. Par ici, tout près, grand vaisseau de guerre venir Su'u. Lui frapper les sept cloches à Su'u.

— Quel nom, le grand vaisseau de guerre aux îles Salomon? demanda Ishikola.

— Grand vaisseau appelé *Cambrien* », déclara Van Horn, qui savait trop bien que depuis deux ans aucun croiseur anglais n'avait fréquenté les eaux des îles Salomon.

La conversation, plutôt plaisante, continuait en dissertations sur les relations qui devaient exister entre les Etats, quand elle fut interrompue par un cri de Tambi qui, avec une lanterne tenue à bout de bras par-dessus bord, venait de faire une découverte :

« Patron! fusils dans canot », clama-t-il.

D'un bond, Van Horn se porta au sabord et regarda par-dessus les fils barbelés dans la petite embarcation. Malgré sa jambe mutilée, Ishikola ne fut pas long à le rejoindre.

« Pourquoi fusils là au fond? » demanda Van Horn avec indignation.

Le dandy qui se tenait à l'arrière, leva les yeux d'un air indifférent, pendant qu'avec son pied, il essayait de couvrir de feuillage les armes et ne réussissait qu'à mieux les démasquer. Il se pencha pour étendre les feuilles avec la main, mais se releva vivement dès que Van Horn lui cria :

« Debout! Ote ta main de là! »

Le capitaine se tourna vers Ishikola, affectant une fureur qu'il n'éprouvait pas pour le vieux stratagème éventé, mais toujours essayé.

« Pourquoi toi venir, fusils dans canot? » demanda-t-il.

Le vieux chef roula son œil unique, affectant à s'y méprendre la stupidité ou l'innocence.

« Ma parole! moi trop fâché, continua Van Horn. Ishikola, toi mauvais, méchants garçons. Va-t'en au diable avec eux! »

Le vieux coquin déploya à quitter le bateau plus d'agilité qu'il en avait mis à y monter. Sans aucune aide, il passa par-dessus les fils barbelés et se laissa glisser dans le canot où il retomba habilement sur sa jambe valide. Il clignota en l'air pour obtenir son pardon en protestant de son innocence. Van Horn, pour ne pas laisser voir un sourire, détourna la tête, mais il rit tout à fait quand le vieux fripon, montrant le fourneau vide de sa pipe, implora d'un ton cajoleur :

« Toi donner moi cinq carottes de tabac? »

Pendant que Borckman descendait chercher le tabac, Van Horn harangua Ishikola sur la solennité sacrée et la valeur des promesses sincères. Puis il se pencha pardessus les fils barbelés et tendit cinq carottes de tabac.

« Ma parole! menaça-t-il, un jour, Ishikola, moi en finir! Toi pas bien à la côte, toi rester dans brousse. »

Quand le vieux tenta de protester, il lui coupa la parole en criant : « Ma parole, vous trop moquer de moi! »

Le canot s'attardait à demeurer là. L'orteil du dandy s'écartait furtivement pour tâter sous les feuilles la détente des carabines Snider, et Ishikola hésitait à partir.

« Allez-vous-en! » cria brusquement Van Horn d'une voix impérative.

Machinalement, et sans attendre le commandement de leur chef ou du dandy, les rameurs obéirent et quelques vigoureux coups d'aviron eurent bientôt ramené le canot dans la zone obscure. Tout aussi rapidement, Van Horn modifia la position qu'il occupait à bord, s'écartant d'une douzaine de mètres pour n'être pas atteint

par quelque balle partie on ne sait d'où. Il s'accroupit bien bas et demeura à écouter le bruit de l'eau agitée par les rames, qui se perdit peu à peu dans la distance.

« Très bien, Tambi, fit-il tranquillement. Donne-leur un peu de musique pour s'en aller. »

Et tandis que l'aiguille courait sur le disque, déroulant une mélodie populaire, le capitaine appuyant les coudes sur le pont, fuma son cigare en serrant Jerry contre lui.

Tout en fumant, il contemplait les étoiles subitement voilées par un nuage de pluie. En attendant le moment où il lui faudrait envoyer Tambi ranger en bas le précieux phonographe avec ses disques, il remarqua la négresse qui le contemplait avec une muette terreur. Il fit un signe de la tête en même temps qu'un mouvement de la main, vers l'écoutille. La négresse obéit comme l'aurait fait un chien battu et s'éloigna en jetant de temps à autre un regard sur le terrible maître qui, elle en était convaincue, allait la manger un jour ou l'autre. S'étant traînée ainsi jusqu'à l'écoutille, elle descendit lentement à reculons, semblant ramper comme un ver énorme. Et pendant ce temps, Van Horn s'attristait de ne pouvoir, à travers l'abîme de civilisation qui les séparait, faire parvenir jusqu'à elle le sentiment de sa bienveillance et de sa pitié.

Après avoir envoyé Tambi rapporter le précieux phonographe, le capitaine continua à fumer sous la pluie fine et pénétrante qui rafraîchissait son corps.

L'averse ne dura que cinq minutes, puis les étoiles reparurent au firmament, un brouillard humide sembla s'élever au-dessus du pont, ajoutant sa moiteur aux émanations des marécages, et la chaleur suffocante recommença à régner.

Van Horn ne se dérangea pas pour chercher une couverture qui le garantirait de cette humidité malsaine. En

dehors des accès de fièvre, sa santé lui permettait de négliger ces précautions usuelles sous les tropiques.

« A vous la première veille, dit-il à Borckman. J'aurai levé l'ancre au matin, avant de vous appeler. »

Il appuya sa tête sur son bras droit, se servant du gauche pour serrer Jerry contre sa poitrine et s'endormit.

Telle est l'existence que menaient journellement aux îles Salomon les hommes de race blanche et les indigènes qui se querellaient et trafiquaient sans cesse : les blancs s'efforçant de conserver leur tête sur les épaules, les noirs, au contraire, cherchant, par la ruse, à la faire tomber.

Et Jerry, qui n'avait connu que la lagune de Meringe, constatait que dans ces mondes nouveaux, représentés par l'*Arangi* et l'île de Malaïta, les choses étaient sensiblement les mêmes et que les deux races ennemies s'y livraient un perpétuel combat.

CHAPITRE X

LE ROI NOIR

Au matin, dès l'aube, l'*Arangi* commença à appareiller. Sa voilure pendait flasque dans l'atmosphère lourde, tandis que l'équipage ramait vigoureusement dans la baleinière, pour le remorquer à travers la passe étroite. A un moment donné, le bateau, poussé traîtreusement par quelque courant, faillit donner sur le récif de corail formant la côte, et les nègres, dans l'appréhension de ce qui allait arriver, se serrèrent peureusement, comme un troupeau effrayé à l'approche du loup. Van Horn aurait pu se dispenser de stimuler le zèle des rameurs car l'équipage faisait des efforts désespérés sachant bien quel sort l'attendait si la quille de l'*Arangi* venait à accrocher le récif. Ses craintes étaient précisément de même nature que celles de la négresse à l'infirmerie. Plus d'une fois, dans le passé, des hommes de Langa-Langa ou de Somo avaient fourni à ceux de Su'u les éléments d'un régal, comme aussi, en de semblables occasions, ceux de Su'u avaient fait les frais du repas à Langa-Langa ou à Somo.

« Ma parole, dit le timonier Tambi à Van Horn,

quand, ce moment d'alerte passé, l'*Arangi* vogua librement, le frère de mon père longtemps venu dans bateau ici. Grand bateau à mon père. Tous tués à Su'u. Frère de mon père *kaï-kaï* aussi par garçons de Su'u. »

Van Horn se ressouvint de la *Belle-Hathaway*, qui avait été attaquée et brûlée quinze ans auparavant, et dont l'équipage entier avait été massacré. En vérité, au commencement du xxe siècle, ces îles Salomon étaient encore bien sauvages, et vraiment de toutes les îles formant l'archipel des Salomon, Malaïta était la plus sauvage.

Il scruta du regard les pentes de l'île jusqu'au mont Kolorat, dont le sommet vert et boisé s'élevant à quatre mille pieds au-dessus de la mer, servait de repère aux navigateurs. De distance en distance, et sur les monticules de moindre importance, on apercevait de minces colonnes de fumée.

« Ma parole, ricana Tambi, beaucoup garçons dans brousse regarder ici! »

Van Horn sourit d'un air entendu. Il savait que, grâce au moyen séculaire de transmission des messages par la fumée, la nouvelle était annoncée de village à village, de tribu à tribu, qu'un recruteur de main-d'œuvre longeait la côte.

Durant toute la matinée, l'*Arangi*, poussé par un vent frais qui s'était levé en même temps que le soleil, se dirigea vers le nord, constamment signalé par les volutes de fumée le long des sommets verdoyants. Il était midi quand l'*Arangi* s'engagea dans la passe entre deux îlots de verdure. Van Horn, toujours accompagné de Jerry, se tenait à l'avant et ne cessait de surveiller cette marche difficile. Çà et là, des bancs de coraux émergeaient des profondeurs de turquoise, et se nuançaient depuis le vert foncé du jade jusqu'aux teintes claires de la tourmaline.

Les colonnes de fumée, sur les sommets, étaient expressives et, longtemps avant que l'*Arangi* eût franchi la passe, tous les gens de l'île, depuis les habitants du rivage jusqu'à ceux des villages les plus retirés dans la jungle, savaient que le recruteur de main-d'œuvre se dirigeait vers Langa-Langa.

Quand la lagune — formée par une chaîne d'îlots à quelque distance de la côte — s'élargit, Jerry commença à sentir les odeurs émanant des villages.

Un grand nombre de canots à rames ou à voiles sillonnèrent l'eau calme. Jerry aboyait à ceux qui approchaient de trop près, hérissant son poil et faisant mine de défendre avec férocité le dieu blanc qui était près de lui. Entre temps, il frottait doucement son museau humide et frais contre la jambe de son maître, brûlée par le soleil.

Une fois dans la lagune, l'*Arangi* parcourut rapidement un demi-mille, puis jeta l'ancre par cinquante pieds de profondeur, dans une eau tellement claire qu'on apercevait chaque aspérité de fond de corail. Point n'était nécessaire de détacher la baleinière; les canots, par centaines, attendaient les arrivants de chaque côté du bateau, et chaque noir qui débarquait avec sa caisse et sa cloche était salué par les acclamations d'innombrables parents et amis.

Van Horn ne permit à personne de venir à bord. Les Mélanésiens sont prompts à l'attaque comme à la retraite. Deux nègres de l'équipage furent préposés à la garde des Lee-Enfield. Borckman, avec la moitié des hommes, s'occupa de l'exécution du travail du bord. Van Horn, avec Jerry sur ses talons, s'arrangea de façon à ce qu'il fût impossible de passer derrière son dos, et surveilla le départ des « retours » de Langa-Langa, tout en ne perdant point de vue l'autre moitié des hommes d'équipage qui gardaient les fils barbelés. Les indigènes de Somo étaient assis, chacun sur sa caisse, de crainte

qu'un des Langa-Langa la jetât dans un des canots qui attendaient.

Une demi-heure durant, les noirs animèrent la plage; puis il ne resta plus que quelques canots hésitants. Dans l'un de ceux-ci, Van Horn reconnut Nau-hau, le plus grand chef de Langa-Langa. Nau-hau était jeune encore et, contrairement à la plupart des Mélanésiens, il avait belle apparence; il était même beau.

« Holà! roi de Babylone! »

Tel fut le salut de Van Horn, qui l'avait surnommé ainsi à cause de son profil sémitique.

Nau-hau était entièrement nu; il n'en éprouvait aucune gêne. Pour tout vêtement, il portait autour de la taille une courroie dans laquelle était glissé, lame découverte, un coutelas long de dix pouces. Une assiette à soupe en porcelaine blanche, pendue à son cou par une cordelette en fibre de cocotier, que l'on avait passée dans un trou percé à cet effet, couvrait en partie sa poitrine, et constituait sa seule parure. En réalité, c'était là un trésor inestimable, car, de mémoire d'homme, aucun habitant de Malaïta ne pouvait se vanter d'avoir jamais possédé une assiette entière.

Cet ornement, d'ailleurs, pas plus que sa nudité, ne le rendait ridicule. Il était de sang royal. Son père avait été roi avant lui, et il s'était affirmé plus grand encore que son père. La vie et la mort de ses sujets dépendaient de sa volonté.

Parce que son père, après avoir abdiqué une année auparavant, s'était permis d'intervenir dans le gouvernement de son fils, il avait appelé deux noirs et leur avait ordonné de serrer une corde de fibre de cocotier autour du cou de son père, jusqu'à ce qu'il ne respirât plus. Une autre fois, son épouse préférée, mère de son premier-né, ayant, par étourderie et par affection, violé un de ses tabous royaux, il l'avait fait tuer et l'avait dégus-

tée tout seul, jusqu'à la moelle des os brisés, ne partageant avec personne ce festin de roi.

Il était majestueux de naissance et d'éducation, majestueux comme un magnifique étalon, ou comme ces lions qu'on représente dans le désert africain. Conscient de cette majesté, il représentait la brute superbe, aussi belle dans son genre que l'homme dans toute la force de sa civilisation. La forme de son corps, le dessin de sa poitrine et de ses épaules, son port de tête, dénotaient la royauté, aussi bien que le regard insolent et nonchalant à la fois, qui brillait sous ses longues paupières.

Il faisait preuve d'un courage supérieur au commandant de l'*Arangi*, car il savait que celui-ci jouait avec la dynamite. Une amère expérience lui avait appris que les blancs étaient faits de dynamite. Encore adolescent, il s'était trouvé dans un des canots qui avaient attaqué un vaisseau plus petit que l'*Arangi*, et jamais il n'avait oublié les événements mystérieux qui s'étaient déroulés. Des trois blancs qui se trouvaient à bord, il en avait vu frapper et décapiter deux sur le pont. L'autre, tout en se battant, était descendu précipitamment, et la minute d'après, le bateau indigène avec toutes ses richesses en ferrailles, tabac, couteaux et calicots avait sauté en l'air pour retomber dans la mer en morceaux innombrables. La chose mystérieuse qui avait fait cela, c'était la dynamite. Et lui, projeté au loin et demeuré indemne par une chance miraculeuse, il avait deviné que les hommes blancs étaient formés de cette même substance mystérieuse qu'ils employaient pour détruire un banc de poissons ou, quand ils se trouvaient réduits à la dernière extrémité, pour se faire sauter avec les vaisseaux qui les amenaient des pays inconnus. Et pourtant, malgré la persuasion que Van Horn était un composé de cette substance redoutable, il avançait bravement, opposant au danger toute son arrogance.

« Ma parole, commença-t-il, pourquoi toi retenir trop longtemps garçons à moi? »

Le reproche était justifié, car les noirs que ramenait Van Horn avaient été absents trois années et demie au lieu de trois.

« Cela fâcher moi beaucoup, si toi parler comme ça! répondit brusquement Van Horn, qui plongea la main dans une caisse, en sortit une poignée de carottes de tabac, et ajouta : Toi plutôt fumer cela et parler gentiment. »

Mais Nau-hau, superbe, repoussa le présent qu'il désirait.

« Moi en avoir beaucoup, bluffa-t-il... Pourquoi un de mes garçons pas revenir? »

Van Horn sortit de sa ceinture un mince carnet allongé et pendant qu'il en déchiffrait les pages, Nau-hau subissait le pouvoir de ce blanc qui se rappelait les choses dans les feuillets griffonnés d'un livre et non dans sa tête.

« Sati », lut Van Horn, marquant la place du doigt et fixant alternativement son carnet et le chef sauvage qui, debout devant lui, guettait le moment de se glisser derrière lui pour lui assener dans la nuque le coup de couteau dont il avait si bien l'habitude et qui atteindrait la moelle épinière à la base du cou.

« Sati, dernière mousson, malade, ventre à lui, très mal, lui fini comme ça », expliqua Van Horn, ce qui signifiait en patois *bêche de mer : mort de la dysenterie le* 4 *juillet* 1901.

« Beaucoup travaillé longtemps, Sati, précisa Nau-hau. Combien argent à lui? »

Van Horn fit mentalement le calcul.

« A lui six fois dix livres et deux livres, — ce qui voulait dire soixante-deux — monnaie or. Moi payer d'avance à père à lui une fois dix livres et cinq livres. A lui rester quatre fois dix livres et sept livres.

— Pourquoi toi garder quatre fois dix livres et sept livres? » demanda Nau-hau, énonçant la somme, pour lui fabuleuse, sans réaliser la valeur qu'elle représentait.

Van Horn leva la main.

« Pas si vite, toi, Nau-hau. Lui, Sati, acheter caisse à plantation, deux fois dix livres et une livre. Reste à Sati deux fois dix livres et six livres.

— Pourquoi toi garder deux fois dix livres et six livres? continua obstinément Nau-hau.

— Pour moi! riposta brièvement le capitaine.

— A moi, donner deux fois dix livres et six livres.

— A toi, le diable! » riposta Van Horn.

L'éclair de son regard, rappelant au chef cette mystérieuse dynamite dont semblait formé le corps des blancs, réveilla en lui le souvenir de la sanglante journée où pour la première fois il avait assisté à une explosion de dynamite et avait été projeté dans les airs.

« Pourquoi ce vieux dans canot? demanda Van Horn en désignant du doigt un vieillard qui se trouvait à proximité. Lui, père à Sati?

— Lui, père à Sati », confirma Nau-hau.

Van Horn fit signe à l'homme de monter à bord. Il chargea Borckman de surveiller le pont et Nau-hau pendant qu'il descendait chercher l'argent dans son coffre-fort. A son retour, il affecta d'ignorer le chef et s'adressant directement au vieux.

« Quel nom, toi?

— Moi Nino, répondit-il d'une voix chevrotante, Sati, à moi... mon fils... »

Van Horn regarda Nau-hau, pour s'assurer qu'il en était ainsi. Celui-ci fit le signe affirmatif en usage aux îles Salomon, et qui consiste à renverser la tête en arrière. Après quoi, seulement, le capitaine compta dans la main du père de Sati les vingt-six souverains d'or.

Aussitôt, Nau-hau étendit à son tour la main, et le

vieillard lui remit la somme. Le chef, gardant pour lui vingt pièces d'or, donna les six autres au père du défunt. Cela ne regardait plus Van Horn. Il avait rempli son devoir et payé équitablement; la tyrannie d'un chef sur ses sujets était une chose dans laquelle il n'avait rien à voir.

Les deux maîtres, le blanc et le noir, se trouvaient satisfaits. Le premier avait versé la somme due et Nau-hau, par droit régalien, avait dépouillé le père de Sati du produit du travail de son fils sous les yeux mêmes de Van Horn. Mais Nau-hau se montra magnanime : il refusa le tabac qui lui était offert, mais acheta au capitaine une caisse entière de tabac qu'il paya cinq livres et insista pour qu'elle fût ouverte séance tenante afin de remplir sa pipe.

« Beaucoup bons garçons, à Langa-Langa? » demanda Van Horn avec une imperturbable politesse, à la fois pour alimenter la conversation et feindre la nonchalance.

Le « roi de Babylone » grimaça un sourire sans daigner répondre.

« Moi peut-être aller promener à terre, déclara le capitaine, par manière de défi.

— Peut-être pas bon pour toi, riposta Nau-hau, relevant le défi. Peut-être beaucoup méchants garçons *kaï-kaï* toi. »

A ces mots, Van Horn, sans même bien s'en rendre compte, éprouva sous son crâne une sensation analogue à celle qui faisait hérisser le poil de Jerry.

« Hé! Borckman, cria-t-il, amenez la baleinière! »

Quand la baleinière se trouva rangée à côté du vaisseau, il y descendit le premier, affirmant sa supériorité, puis il invita Nau-hau à l'accompagner.

« Ma parole! roi de Babylone, murmura-t-il à l'oreille du chef, tandis que les rameurs se penchaient sur les

avirons, si un garçon faire mal à moi, moi d'abord envoyer toi au diable, et puis alors moi envoyer ceux de Langa au diable. Tout le temps, toi promener avec moi. Pas t'éloigner, rester tout près. »

Van Horn, suivi de son fidèle et affectueux terrier irlandais circula à terre, avec un roi nègre furieux, mais tenu en respect par la dynamite émanant des hommes blancs. Il se promena au milieu de trois mille indigènes, tandis que son second, adonné à la boisson, se tenait sur le pont du petit vaisseau amarré à quelque distance, et que dans la baleinière, les hommes de l'équipage, avirons en main, se tenaient prêts à partir, sitôt qu'ils auraient recueilli en fugitif le maître qu'ils servaient, mais n'aimaient pas, et dont ils auraient volontiers pris la vie et la tête, n'eût été la crainte qui les retenait.

En réalité, Van Horn n'avait pas eu l'intention d'aller à terre, et s'il avait fait cela en réponse à la provocation du chef, c'était simplement sous la pression des circonstances. Il erra pendant une heure, n'écartant pas un instant sa main de la détente du pistolet reposant sur son aine, ne perdant pas de vue Nau-hau qui marchait à côté de lui. Celui-ci bouillonnant de rage intérieure, était près d'éclater à la moindre occasion. Et Van Horn eut ainsi le loisir de contempler ce que très peu d'hommes de race blanche ont pu voir, car Langa-Langa et les îlots voisins, magnifiques grains du chapelet qui se déroule sur la côte de Malaïta, étaient aussi remarquables qu'inexplorés.

Ces îlots, qui furent à l'origine de simples bancs de sable et de corail émergeant à peine de l'océan, ne pouvaient offrir asile qu'à de pauvres créatures traînant péniblement une existence des plus misérables. Mais quelques infortunés survivants de massacres, des échappés à la tyrannie des chefs de tribus, d'autres qui préféraient cela plutôt que de finir dans la marmite, vinrent s'y éta-

blir. Ces hommes, qui avaient précédemment vécu dans la brousse et ne connaissaient pas d'autre existence, devinrent une population maritime. Ils étudièrent les mœurs des poissons, inventèrent des hameçons et des lignes, des filets, des nasses, et d'autres moyens de s'approprier la chair que leur fournissait l'océan.

Un travail herculéen sous le ciel brûlant leur donna la maîtrise de la mer. Ils entourèrent leurs bancs de corail et de sable d'un mur d'enceinte dont les matériaux étaient dérobés furtivement à la grande île pendant les nuits obscures. De la même façon, ils importèrent des quantités de canots remplis de terre productive.

Des siècles s'écoulèrent, des générations se succédèrent et les bancs de corail arides se transformèrent en citadelles avec des entrées pour les canots; ils étaient protégés contre les incursions des gens de l'île continentale par des lagunes formant autant de mers intérieures. Les cocotiers, les bananiers, et de grands arbres à pain fournissaient à la fois la nourriture et l'ombrage. Le sol était fertile. Les longs canots des habitants qui ravageaient les côtes avoisinantes, vengeaient enfin leurs ancêtres des persécutions d'antan.

Et de même que jadis les renégats et les réfugiés des marais salants de l'Adriatique édifièrent la puissante Venise avec ses palais somptueux et ses maisons sur pilotis, ces misérables nègres pourchassés arrivèrent à dominer la grande île, surveillant le trafic et la route maritime, obligeant les hommes de la brousse à demeurer dans la brousse, sans oser se mesurer avec les gens de mer.

Et c'est au milieu de ce peuple dominateur et insolent que Van Horn circulait, profitant de l'occasion offerte, et bien loin de penser que la mort le guettait à chaque pas. Il savait qu'il préparait de bonne besogne pour les recruteurs de main-d'œuvre à venir.

Une heure plus tard, quand Van Horn monta à bord de la baleinière après y avoir installé Jerry, il laissait sur la plage un roi nègre abasourdi, démonté, lequel plus que jamais éprouvait un grand respect pour les hommes blancs composés de dynamite qui lui apportaient du tabac, du calicot, des couteaux, des haches, et qui, inexorablement, savaient en retirer un large profit.

CHAPITRE XI

CORPS A CORPS

De retour à bord, Van Horn fit immédiatement larguer les voiles et lever l'ancre pour filer vers Somo, à dix milles de là. En passant, il fit escale à Binu pour y saluer le vieux chef Johnny et débarquer quelques « retours », puis ce fut la course vers Somo, dernier voyage de l'*Arangi* et de ceux qui se trouvaient à son bord.

Van Horn y reçut un accueil tout différent de celui qui lui avait été fait à Langa-Langa. Le débarquement des « retours » s'étant effectué à trois heures et demie dans l'après-midi, il invita le chef Bashti à venir à bord. Celui-ci arriva, très agile encore, malgré son âge avancé, et se montra de la plus charmante humeur, au point même d'insister pour mener ses femmes, déjà vieilles, avec lui. Jusque-là, il n'avait jamais permis à aucune de celles-ci de paraître devant un homme blanc. Van Horn se montra tellement honoré de la grande faveur, qu'il donna à chacune des femmes une pipe en terre avec une douzaine de carottes de tabac.

L'après-midi étant déjà avancé, le trafic fut d'autant plus vif et Bashti, qui s'était attribué la part du lion dans

le salaire dû aux pères des deux noirs décédés, fit d'importants achats. Il promit aussi beaucoup de nouvelles recrues, et Van Horn, connaissant la versatilité d'esprit des sauvages, insista pour qu'il signât immédiatement leur engagement. Bashti hésita, proposant de remettre ceci au lendemain. Van Horn déclara que mieux valait régler cela tout de suite, et, à force d'insistance, il obtint que le vieux chef envoyât un canot à terre chercher les noirs désignés pour les plantations.

« Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda Van Horn à Borckman, dont le regard était particulièrement trouble. Jamais je n'ai vu cette vieille fripouille aussi aimable. Est-ce que par hasard il manigancerait quelque chose? »

Borckman jeta un coup d'œil sur les nombreux canots qui se trouvaient là et remarquant la quantité de femmes à leur bord, il secoua la tête.

« Quand ils préparent un mauvais coup, dit-il, ils expédient toujours leurs épouses dans la brousse.

— On ne sait jamais, avec ces nègres, grommela le capitaine. Il est vrai qu'ils manquent d'imagination, mais quelquefois, cependant, ils inventent un nouveau tour. Supposez que ceci soit simplement pour cacher leur jeu? Le fait qu'ils ont toujours éloigné leurs femmes quand quelque chose se prépare ne signifie pas qu'ils continueront à observer cette règle.

— Bashti lui-même n'a pas assez d'intelligence pour cela, objecta Borckman. Il est en ce moment dans de bonnes dispositions. Ne vient-il pas de vous acheter déjà pour quarante livres de marchandises? C'est pour cela qu'il désire signer avec nous un nouveau contrat d'engagement, et je parie qu'il espère que la moitié de ces noirs mourront pour faire main basse sur leurs salaires. »

Ces raisonnements paraissaient assez vraisemblables. Néanmoins, Van Horn secoua la tête.

« Ouvrez l'œil, recommanda-t-il, et n'oubliez pas que

nous ne devons pas être dans la cabine tous les deux en même temps. Et surtout, plus de *schnaps*, tant que nous ne serons pas sortis de toute cette racaille. »

Bashti était incroyablement maigre et prodigieusement vieux. Il ignorait lui-même son âge, bien qu'il sût qu'aucun membre de sa tribu n'était né alors que déjà il était adolescent. Il se rappelait la naissance de ses plus vieux sujets, aujourd'hui décrépits, agités de tremblement sénile, édentés, les yeux chassieux, l'oreille dure, ou affectés de paralysie, alors que lui, il avait conservé toutes ses facultés. Il lui restait encore une douzaine de dents, usées jusqu'à la gencive, et s'il n'avait plus l'endurance physique de la jeunesse, son esprit était aussi vif et aussi clair qu'il avait jamais été. C'est grâce à ses facultés que sa tribu était actuellement plus forte qu'au début de son règne. Toutes proportions gardées, il avait été un Napoléon de la Mélanésie. Sa stratégie guerrière lui avait permis de reculer les limites des habitants de la brousse, et de nombreuses cicatrices attestaient la part prise aux combats. Législateur, il avait encouragé la force et l'activité dans sa tribu. Diplomate, il avait toujours su imposer sa volonté aux chefs voisins, soit en concluant des accords, soit en octroyant des concessions.

Et cet esprit, encore actif, avait précisément élaboré un plan pour déjouer Van Horn et avoir raison du vaste Empire britannique dont il ne devinait guère — et connaissait encore moins — la force.

Somo, d'ailleurs, avait une histoire, et offrait la singulière anomalie d'une tribu maritime habitant la lagune de l'île principale. A une époque tellement lointaine qu'il est impossible de la déterminer, un Somo, fils de Loti, qui était chef de la forteresse insulaire d'Umbo, s'étant pris de querelle avec son père, avait fui la colère de ce dernier en emmenant avec lui un certain nombre de canots pleins de jeunes gens. Leur odyssée dura deux moussons, au cours

desquelles on suppose qu'ils firent à deux reprises le tour de Malaïta et s'aventurèrent dans le vaste océan jusqu'à Ugi et San Cristobal.

Somo aborda l'île principale, refoula les habitants de la brousse, et édifia la forteresse maritime de Somo. Celle-ci, du côté de l'océan, était construite comme les îlots fortifiés, avec des murs de corail destinés à repousser les incursions des maraudeurs; des passes avaient été ménagées pour la circulation des longs canots. La lisière de la jungle offrait le spectacle banal de villages dispersés dans la brousse. Mais Somo, le chef avisé de la tribu nouvelle, avait établi les limites de son domaine bien avant dans la brousse, sur les contreforts des montagnes les moins élevées où il avait placé autant de villages. Seuls, les grands aventuriers cherchant un refuge auprès de Somo étaient admis à faire partie de la nouvelle tribu; les faibles et les lâches étaient vite expédiés dans la marmite. C'est pourquoi un nombre incalculable de têtes ornaient les hangars des canots.

Bashti avait hérité de la tribu, avec tout son territoire et sa forteresse, et il avait encore agrandi son patrimoine. Mais son ambition n'était pas satisfaite, et, depuis bien longtemps, il caressait un projet soigneusement médité, savamment préparé et mis au point. Trois années auparavant, la tribu d'Ano-Ano, située à plusieurs milles en descendant la côte, avait capturé un recruteur qu'elle avait détruit avec tout l'équipage, s'appropriant ainsi une quantité prodigieuse de tabac, de calicot, de verroteries et de marchandises de toutes sortes, sans compter les fusils et les munitions.

Le châtiment qui avait suivi ne l'avait pas affecté grandement. Six mois après, un vaisseau de guerre avait paru dans la lagune, bombardant Ano-Ano, dont les habitants se réfugièrent dans la jungle. Vainement les marins débarqués les poursuivirent dans la brousse; ils durent se con-

tenter de tuer quarante cochons gras et d'abattre une centaine de cocotiers. A peine le vaisseau de guerre reprenait-il la haute mer que les habitants d'Ano-Ano retournaient au village. Les obus n'endommagent pas beaucoup des habitations légèrement construites en branchages, et les femmes, en quelques heures de travail, eurent vite fait de réparer les dégâts. Quant aux quarante cochons, la tribu les fit griller dans un trou creusé en terre et chauffer avec des pierres brûlantes, puis goûta à ce régal. Les pousses tendres des cocotiers furent également dégustées, tandis que des milliers de noix de coco, cassées, évidées, puis séchées au soleil étaient converties en copra pour être vendues au premier navire trafiquant qui passerait par là.

En somme, tout le châtiment s'était résumé en un bon repas et une fête, et ceci n'avait pas manqué de frapper l'esprit calculateur et avare de Bashti. Aussi, dans son jugement, ce qui était profitable pour Ano-Ano, devait l'être aussi pour Somo. Du moment que les hommes blancs qui naviguaient sous les couleurs britanniques se contentaient de tuer des cochons et de couper des cocotiers pour venger les tueries et le rapt des têtes, Bashti ne voyait pas pourquoi il ne tirerait point les mêmes bénéfices qu'Ano-Ano. C'était payer bon marché une abondance immédiate. D'ailleurs, il y avait plus de deux ans déjà qu'on n'avait aperçu un vaisseau de guerre britannique dans les parages des îles Salomon.

Et c'est avec une idée de derrière la tête que Bashti s'inclinait à présent, alors qu'un petit nombre connaissait son plan, ou savait seulement qu'il en avait formé un.

Le trafic s'animait de plus en plus, à mesure que de nouveaux canots arrivaient et que des nègres, hommes et femmes, encombraient le pont. Les recrues arrivèrent ensuite, de jeunes garçons sauvages, timides comme des faons, et soumis à la loi sévère de leur famille et de leur tribu. Ils étaient conduits un à un dans la grande cabine

de l'*Arangi*, par les pères, mères et autres parents formant un groupe familial, désireux d'être mis en présence du maître blanc qui inscrivait les noms sur un livre mystérieux, faisait ratifier le contrat des trois années de travail par l'attouchement, avec la main droite, de la plume qui lui servait à écrire, puis payait d'avance le salaire de la première année en donnant au chef de chacune des familles l'équivalent en marchandises.

Le vieux Bashti se tenait par là, percevant la redevance coutumière sur chacune des avances. Ses trois femmes, accroupies à ses pieds, endormaient par leur présence la méfiance de Van Horn, qui exultait de voir la tournure que prenaient les affaires. A ce compte-là, sa croisière sur les côtes de Malaïta ne serait pas longue, et bientôt il pourrait s'en retourner avec une bonne cargaison.

Sur le pont, où Borckman faisait bonne garde, Jerry passait en flairant les nombreuses jambes des nègres qu'il n'avait jamais rencontrés auparavant. Le chien sauvage avait débarqué avec les « retours » et de ceux-ci, un seul, Lerumie, était revenu. Vainement Jerry, le poil hérissé, passa à plusieurs reprises près de lui; le nègre ne sembla pas s'en apercevoir et, descendant pour acheter une glace à main, il eut un clignement d'œil à l'adresse de Bashti, pour lui faire comprendre que tout était prêt et qu'on attendait seulement le moment favorable.

Le moment favorable, ce fut Borckman qui le fournit sur le pont, et ceci par sa négligence et sa désobéissance aux ordres du capitaine. Il recourut à la bouteille de *schnaps*, ne songeant pas quelles conséquences en pourraient découler. Il se tenait à l'arrière, presque seul sur cette partie du pont, tandis qu'à l'avant et au milieu des nègres, hommes et femmes se mélangeaient nombreux à l'équipage. Se dirigeant vers le mât de misaine, où la bouteille était cachée au milieu des sacs de yams, Borckman, avant de boire un coup, jeta prudemment un regard

autour de soi. Près de lui, une négresse inoffensive, grasse, tassée, boulotte, tenait sur la hanche un enfant de deux ans auquel elle donnait le sein. A dix pieds de là, près du sabord, Lerumie regardait le miroir qu'il venait d'acheter.

C'est dans ce miroir qu'il vit Borckman se pencher sur les sacs, puis se relever et, rejetant la tête en arrière, appliquer à sa bouche le goulot de la bouteille. Lerumie leva la main droite pour faire signe à une femme qui se trouvait dans un canot tout proche. Celle-ci, se baissant promptement, lui lança quelque chose. C'était un long tomahawk composé d'une simple hache avec un manche de travail indigène, en bois dur grossièrement incrusté de nacre et entouré de fibre de cocotier pour le rendre plus maniable. La lame avait été soigneusement effilée.

Le tomahawk, volant sans bruit dans les airs, tomba dans la main de Lerumie pour être aussitôt renvoyé de la même façon dans celle de la grosse négresse qui se tenait debout derrière le second. Elle saisit la poignée des deux mains, tandis que l'enfant se raccrochait à sa taille en l'enserrant de ses petits bras.

Le moment n'était pas venu encore de frapper à la nuque, car la tête de Borckman était renversée en arrière. Plusieurs paires d'yeux contemplèrent la tragédie qui allait se dérouler. Jerry vit, mais ne comprit point. Malgré toute son hostile défiance à l'égard des nègres, il n'avait point deviné qu'une attaque pourrait venir par les airs. Tambi, qui se trouvait par hasard près de l'écoutille, remarqua ce qui se passait et tendit la main vers un Lee-Enfield. Lerumie vit le geste et siffla à la négresse de faire vite.

Borckman, ne se doutant de rien, abaissa sa bouteille et avança la tête. Le fer de la hache le frappa à l'endroit vulnérable. Ce qui à ce moment précis se passa en lui, — si tant est que dans ce court instant il ressentit quelque chose — demeura un mystère insondable, car aucun

homme frappé de cette façon n'eut jamais le temps d'articuler un mot ou de pousser un soupir pouvant faire deviner ses sensations ou ses impressions. Aussi leste avait été porté le coup, aussi rapidement Borckman s'effondra sur le pont. La bouteille, échappant à sa main sans vie, tomba sur le yam sans se casser et laissa échapper en un léger glou-glou son contenu sur le pont.

Tout cela s'était passé si rapidement que Tambi avait tiré son coup de fusil et manqué la négresse avant même que Borckman fût tombé. Il n'eut pas le temps de lui envoyer une seconde balle, car, laissant tomber le tomahawk et saisissant des deux mains son enfant, elle bondit par-dessus le sabord et se laissa tomber dans un canot à proximité que fit chavirer le poids de sa chute.

De toutes parts, l'action commença simultanément. Des tomahawks aux manches incrustés de nacre étaient lancés des nombreux canots aux hommes de Somo qui guettaient sur le pont, tandis que les négresses se glissaient en rampant hors de la mêlée. Au moment même où celle qui avait frappé Borckman sautait par-dessus le sabord, Lerumie se baissa pour ramasser le tomahawk qu'elle avait laissé tomber. Jerry, comprenant qu'il y avait bataille, déchira avec ses dents la main étendue vers l'instrument. Lerumie se redressa avec un hurlement de rage et de haine depuis longtemps amoncelées. Jerry se précipita sur ses jambes et le vieil ennemi du chien lui allongea de toutes ses forces un coup de pied qui, le soulevant par la moitié du corps, l'envoya rouler sur le pont.

Tandis que Jerry, lancé en l'air, décrivait une parabole, tandis que les gens des canots passaient les carabines Snider, Tambi tirait son second coup de feu et avant que le pied de Lerumie eût de nouveau touché le plancher, la balle l'atteignit au cœur. Il s'effondra à côté de Borckman.

Jerry n'était pas encore retombé dans la mer que déjà Tambi avait cessé d'exister. Un coup de tomahawk appli-



LA NÉGRESSE FRAPPA BORCKMAN DE LA HACHE

qué sur son crâne, alors même qu'il pressait la détente de son fusil, avait effacé à jamais de ses yeux la vision brillante du monde des tropiques. Le reste de l'équipage fut tué avec la même rapidité, car l'attaque était partie de tous les côtés en même temps, et bientôt le pont fut le théâtre d'une véritable boucherie.

C'est au milieu des détonations des Snider et du bruit de la mêlée que la tête de Jerry émergea hors de l'eau. Une main masculine l'attrapa par la peau du cou et, bien qu'il se débattît en essayant de mordre, cette main l'attira dans un canot. Il était moins furieux que dévoré d'inquiétude à l'égard de son maître. Il savait, sans s'en rendre compte, que l'*Arangi* était en danger. Il avait vu tomber Borckman. Il avait vu tomber Lerumie, et maintenant, il entendait le bruit des coups de feu, accompagnés de cris de triomphe ou de frayeur.

C'est pourquoi, sans défense, suspendu en l'air par la peau du cou, il hurla et se débattit jusqu'au moment où le nègre, dégoûté, le jeta rudement au fond du canot. Il se redressa et fit deux bonds : l'un qui l'amena sur le bord du canot, l'autre, désespéré, vers le sabord de l'*Arangi*.

Il s'en fallut d'un yard que ses pattes de devant l'atteignissent, et il retomba dans la mer. Il revint à la surface, nageant frénétiquement, avalant l'eau de mer qui le suffoquait parce qu'il ne cessait de crier son désir de se trouver à bord près de son maître.

Mais un garçon de douze ans, qui se tenait dans un autre canot, ayant été témoin de la première aventure de Jerry, appuya sur sa tête le plat, puis le bord d'une rame pendant qu'il nageait. Et ce fut un petit chien inerte et sans connaissance que le gamin tira dans son canot.

Dans l'intervalle, avant même que Jerry lancé par le pied de Lerumie fût retombé dans la mer, Van Horn avait cessé de vivre. Ce n'est pas pour rien que le vieux Bashti avait vécu plus longtemps que tous les vieillards de la

tribu et régné avec plus d'astuce qu'aucun de ses prédécesseurs, en remontant jusqu'à Somo. Si la nature l'avait plus généreusement placé en un endroit et à une époque plus propices, il fût peut-être devenu un César ou un Alexandre, ou quelque Kahehameha au teint basané de mémoire sanguinaire. Toujours est-il qu'il savait admirablement régner sur son petit royaume.

Avec quel art il avait joué son rôle! Se montrant de belle humeur tout en maintenant ses droits de chef, il avait donné sa permission royale de signer des engagements d'esclavage dans les plantations pour une durée de trois ans, et il avait prélevé sa part sur chaque avance d'une année. Aora, qui était quelque chose comme son premier ministre et son trésorier, avait ramassé les tributs sitôt qu'ils étaient payés et les avait entassés dans de grands sacs faits avec la fibre des cocotiers. Derrière Bashti, une fillette de treize ans, élancée, à la peau douce, s'était accroupie sur une banquette et écartait les mouches de la tête du chef avec un chasse-mouches royal. A ses pieds, également accroupies, se tenaient ses trois vieilles femmes. La plus vieille, édentée et parcheminée, lui présentait, chaque fois qu'il lui faisait signe avec la tête, une corbeille grossièrement tressée.

Et Bashti, l'oreille tendue pour épier chaque bruit insolite venant du pont, dodelinait continuellement la tête, puisant dans le panier qui lui était tendu, tantôt une noix de bétel, tantôt le tilleul ou la feuille verte servant à envelopper la chique, ou bien encore du tabac pour bourrer sa courte pipe en terre, ou des allumettes pour allumer cette même pipe qui ne voulait pas bien prendre et s'éteignait constamment.

A la fin, la corbeille s'était trouvée presque toujours à la portée de sa main. Quand il y plongea pour la dernière fois, c'était au moment où, sur le pont, la hache de la négresse venait d'abattre Borckman, et où Tambi tira sur

elle le premier coup de son Lee-Enfield. Et la vieille main décharnée de Bashti, sur le dos de laquelle le réseau des veines saillait comme des cordes, la main de Bashti retira un immense pistolet de modèle si ancien qu'il eût pu appartenir à une des têtes rondes de Cromwell ou avoir été importé par un compagnon de Quiros ou La Pérouse. La platine à pierre, de la longueur de l'avant-bras, avait été chargée ce même après-midi, par Bashti en personne.

Van Horn avait été presque aussi leste que Bashti, mais pas assez cependant. Tandis que sa main touchait le pistolet automatique sorti de sa gaine et reposant sur ses genoux, l'arme centenaire avait brûlé sa poudre. Chargée de deux balles coupées et d'une balle ronde, l'effet avait été foudroyant, et Van Horn fut frappé à mort sans avoir le temps d'articuler un dernier Gott-fer-dang; sa main à moitié levée lâcha l'automatique qui roula sur le plancher.

Bourré de poudre, le vieux pistolet éclata dans la main de Bashti. Pendant qu'Aora, avec un couteau sorti on ne sait d'où, se mettait à détacher la tête du chef blanc, Bashti regarda en ricanant son doigt qui pendait, retenu seulement pas une bande de peau. De sa main gauche il le saisit, et l'arrachant brusquement par un mouvement tordant, il le lança en plaisantant dans la corbeille que sa femme lui tendait encore d'une main, alors qu'elle portait l'autre à son propre front qui saignait, atteint par un fragment du pistolet éclaté.

Pendant que le drame se déroulait sur le pont, trois des jeunes recrues, rejointes par leurs pères et leurs oncles, étaient descendues et achevaient le seul nègre de l'équipage qui se trouvât en bas. Bashti, qui avait vécu assez pour devenir un philosophe méprisant la douleur et la perte d'un doigt, riait et piaillait d'orgueil et de satisfaction, tandis que ses trois femmes, dont l'existence était suspendue à sa volonté, le complimentaient. Leur vie avait été longue, grâce à son seul caprice; aussi, s'agitant à ses

pieds, ne cessaient-elles d'exalter la grandeur de ce maître, dispensateur à son gré de la vie et de la mort.

Et la négresse apeurée, de même qu'un lapin effaré au bord de son trou, accroupie sur les mains et les genoux, contemplait cette scène horrible, du seuil de l'infirmerie, sachant cette fois que la marmite l'attendait irrévocablement.

CHAPITRE XII

REVEIL DANS L'ILE

Jerry ignora toujours ce qui s'était passé à bord de l'*Arangi*. Il savait que c'était à présent un monde détruit, parce qu'il avait assisté à sa destruction. Le négrillon qui avait frappé sa tête du plat de la rame lui lia fortement les pattes et le jeta sur la plage, puis l'oublia dans le tumulte provoqué par le partage du butin.

Avec de grands cris et des chants, le joli yacht en bois de teck, remorqué par les canots, fut amené à la côte, près de l'endroit où se trouvait Jerry, juste au-delà de la muraille de coraux. Des feux brillèrent sur la plage, les lanternes furent allumées à bord, et, au milieu de grandes réjouissances, l'*Arangi* fut saccagé et pillé. Tout ce qui était transportable fut enlevé, depuis le lest de la cargaison jusqu'aux ornements et aux voiles. Personne à Somo ne dormit cette nuit-là. Les plus petits enfants eux-mêmes trottinaient autour des feux où cuisaient les festins, ou bien s'étendaient rassasiés sur le sable. A deux heures du matin, sur l'ordre de Bashti, le vaisseau fut incendié. Et Jerry, mourant de soif, épuisé, gisant sur le flanc, les pattes liées, vit l'univers flottant qu'il avait connu si peu

de temps auparavant s'évanouir en flammes et en fumée dans la nuit.

A la lueur de l'incendie, Bashti distribua les parts. Personne ne fut oublié. Les misérables esclaves de la brousse eux-mêmes, qui durant toute leur captivité avaient tremblé de la crainte d'être mangés, reçurent chacun une pipe en terre et quelques carottes de tabac. Le lot principal des marchandises ne fut pas distribué; on le porta dans la grande maison de branchages appartenant à Bashti. Les accessoires de toutes sortes furent remisés dans les hangars des canots. Pendant ce temps, dans leurs maisons, les sorciers s'occupaient de préparer les nombreuses têtes en les séchant à la fumée de tout petits feux, car il y avait encore, en plus des hommes d'équipage, une douzaine de « retours » de No-ola et de Malu qui n'avaient pas encore été débarqués.

Toutefois, ils n'avaient pas tous été tués. Bashti l'avait sévèrement défendu. Non pas que la pitié touchât son cœur, mais parce qu'il avait élaboré un raisonnement subtil. Tous les prisonniers devaient finalement être tués, mais Bashti ne connaissait point la glace, ignorait même son existence, ainsi que celle des méthodes frigorifiques de conservation. Pour lui, le seul moyen d'empêcher la chair de se corrompre, c'était de la maintenir sur pied. On avait donc entassé les captifs dans le plus grand hangar des canots, qui était en même temps le lieu de réunion des hommes et où aucune négresse ne pouvait pénétrer sans encourir la mort par la torture.

Liés comme du bétail, ils étaient entassés pêle-mêle sur le sol de terre battue sous lequel gisaient, sommairement ensevelis, les restes d'anciens chefs, tandis qu'au-dessus de leurs têtes se balançaient, enveloppés dans des nattes, les ancêtres plus immédiats de Bashti, ainsi que son père suspendu là depuis deux générations. La jeune négresse de l'infirmerie avait été aussi parquée là. Attendu qu'elle était

destinée à être mangée et que le *tabou* ne concernait point ceux qui étaient réservés à la marmite, elle partageait le sort de ceux qui l'avaient taquinée en prétendant qu'elle était mise à l'engraissement pour servir de nourriture à Van Horn.

Jerry aussi avait été apporté là. Agno, le chef des sorciers, avait trébuché contre lui sur la plage, et en dépit des protestations du gamin qui l'avait réclamé comme sa propre prise, il avait ordonné qu'il fût mis dans le hangar des canots. Comme on le transportait en passant à proximité des feux à la chaleur desquels cuisaient des viandes variées, son odorat particulièrement développé lui révéla quelle était la nature du festin; et la nouveauté de cette expérience l'avait fait hérisser le poil, gronder et se débattre furieusement pour se débarrasser de ses liens. Quand il eut été jeté parmi les captifs, il continua de grogner, car il ne comprenait pas que ceux qu'on lui avait appris à considérer comme des ennemis, partageassent son sort. Il les croyait responsables de la catastrophe survenue à l'*Arangi* et à son maître.

Car Jerry n'était qu'un petit chien, bien jeune encore, et dont la compréhension était limitée. Mais bientôt il cessa de témoigner sa colère aux nègres captifs; un instinct lui disant vaguement qu'eux aussi étaient malheureux. Quelques-uns, qui avaient été cruellement blessés, gémissaient, et Jerry, sans savoir pourquoi, comprit qu'ils n'étaient pas mieux traités que lui. Les cordes qui maintenaient ses pattes étaient tellement serrées qu'elles lui meurtrissaient la chair et arrêtaient la circulation du sang. De plus, il souffrait cruellement de la soif; il avait la gueule et la langue sèches dans cette chaleur étouffante.

Le hangar des canots était vraiment un asile sinistre. Il y avait des cadavres enterrés, sur lesquels reposaient des corps destinés à la mort prochaine et des sépultures aériennes balançant d'autres cadavres, au-dessus de longs

canots terminés par un haut bord affectant la forme de quelque monstre préhistorique. Près de l'entrée, un vieillard préparait à la fumée une tête d'homme. Il était aveugle et ridé, et marmottait des mots bizarres, tout en tournant au milieu de la fumée la tête du mort et en ajoutant de temps à autre une poignée de bois vert.

La lueur se répandait par moments à seize pieds de distance à travers les charpentes entrecroisées. La poutre du sommet était recouverte de fibres de cocotiers, tressées de manière à former un damier noir et blanc que la fumée avait maculé de suie. Des hautes poutres transversales pendaient les têtes d'ennemis pris autrefois au cours d'expéditions terrestres ou maritimes. Tout, dans ce lieu, respirait la décrépitude et la mort, jusqu'à ce vieillard imbécile et paralysé qui préparait à la fumée la tête d'un mort, et s'acheminait lui-même à grands pas vers la tombe.

Dès l'aurore, des hommes de Somo arrivèrent en poussant avec de grands cris un autre canot de guerre. Ils frappèrent avec les pieds et les mains au milieu des prisonniers entassés, les bousculant ou les tirant brusquement de chaque côté pour ménager une place à leur canot. Ces gens-là traitaient vraiment bien mal la chère que leur avait octroyée leur bonne fortune et le sage gouvernement de leur chef Bashti.

Ils demeurèrent un instant assis, occupés à fumer leurs pipes en terre et à commenter avec des voix piaillardes et de singuliers rires aigus les événements de la nuit et de l'après-midi qui l'avait précédée. De temps à autre, l'un d'eux s'allongeait pour dormir sans couvrir son corps, car il ignorait l'usage de la couverture.

Quand l'aube parut, il ne restait d'éveillés que les blessés ou ceux que leurs liens trop serrés faisaient beaucoup souffrir, et le vieillard décrépit qui n'avait cependant point l'âge de Bashti. Le gamin qui avait étourdi Jerry avec sa rame et qui le réclamait comme sa prise, pénétra subrep-

ticement dans le hangar sans être entendu du vieil aveugle qui, ne pouvant non plus le voir, continuait à marmotter des mots sans suite en faisant tournoyer la tête de l'homme de la jungle et en alimentant le feu. Ce n'était pas un travail qui devait se faire la nuit, mais l'excitation provoquée par le pillage de l'*Arangi* s'était répercutée jusqu'à son cerveau détraqué et il prenait part à la joie de Somo en s'appliquant à fumer cette tête qui concrétisait l'orgueil de la victoire.

Le gamin passa avec d'infinies précautions par-dessus les dormeurs et se fit un chemin au milieu des captifs. Le cœur lui battait bien fort, car il n'ignorait pas qu'il violait un grand tabou. Il n'avait que douze ans et n'était même pas en âge de quitter le toit paternel pour aller dormir dans le hangar à canots des adolescents, à plus forte raison dans celui des jeunes gens de la tribu; c'est toute sa vie qu'il risquait en s'aventurant ainsi dans le lieu qu'une interdiction sacrée réservait aux seuls adultes.

Mais il voulait avoir Jerry, et il l'eut.

Seule la négrillonne, que la terreur empêchait de dormir, le vit saisir Jerry par les pattes et le retirer de ce lot de viande de boucherie dont elle-même faisait partie. La bravoure de Jerry l'aurait porté à résister à pareil traitement, s'il n'avait pas été trop épuisé pour cela, de même que sa gueule était trop sèche pour pouvoir émettre un son. Ce fut donc dans un piteux état qu'il fut emporté par le petit nègre, hors du lugubre hangar, à travers le village silencieux et le long d'un sentier sous de grands arbres que commençaient à agiter les premiers effluves de la brise matinale.

CHAPITRE XIII

LAMAÏ, MAUVAIS GÉNIE

Ce gamin qui — Jerry devait l'apprendre dans la suite — s'appelait Lamaï, porta le chien dans sa case, où vivaient, sur un sol durci par la saleté accumulée depuis des années, son père, sa mère, avec quatre frères et sœurs plus jeunes que lui. Le toit de chaume, qui laissait passer l'eau à chaque averse, était soutenu par une perche branlante. Les murs étaient plus perméables encore. En réalité, la maison de Lumaï, le père de Lamaï, était la plus misérable qu'on pût trouver dans tout Somo.

A l'encontre de la généralité des Malaïtains, Lumaï, le maître de la maison et chef de famille, était gros, et c'est peut-être à son obésité qu'il était redevable de son bon caractère et de sa paresse. Par contre, Lenerengo, sa femme, aussi maigre qu'il était replet, avait la parole aussi vive qu'il l'avait douce, se montrait aussi active qu'il était indolent, et aussi emportée qu'il était calme.

Le gamin, en passant derrière la maison, se contenta de jeter un coup d'œil à l'intérieur où son père et sa mère dormaient chacun dans un coin, tandis qu'au milieu de la pièce ses quatre petits frères et sœurs étaient

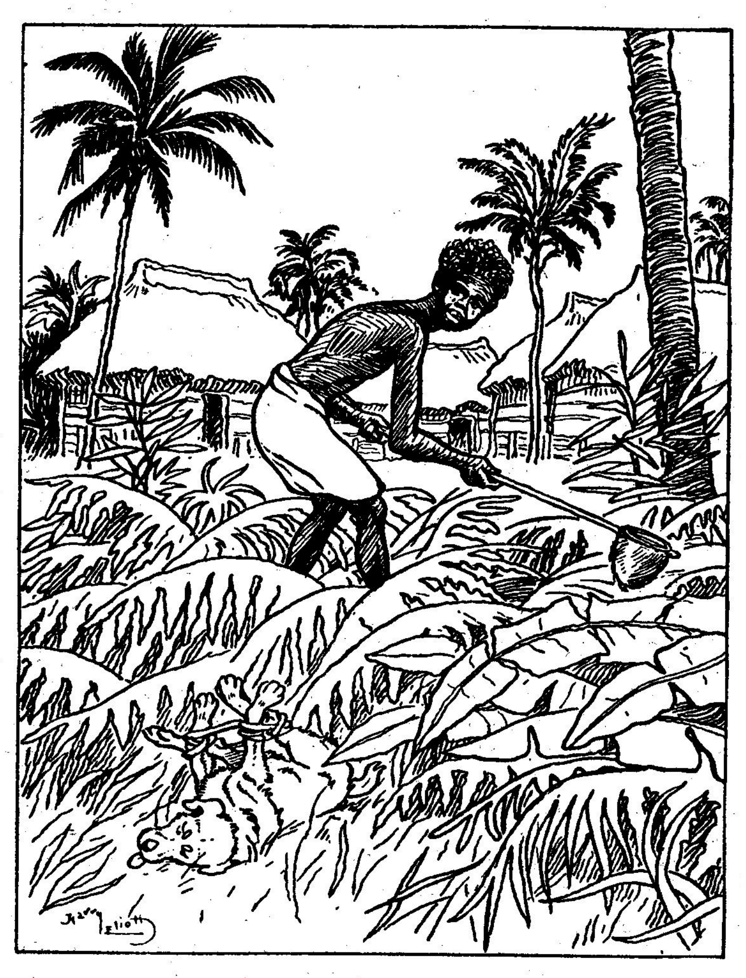
blottis les uns contre les autres comme une nichée de petits chiens. Les alentours de cette maison qui, il faut le dire, semblait à peine digne d'abriter des animaux, étaient un véritable paradis. L'air était saturé du parfum épicé des plantes aromatiques et de l'opulente flore des tropiques. Les arbres à pain entrelaçaient leurs magnifiques branches, tandis que les cocotiers et les bananiers ployaient sous le poids de leurs fruits. D'immenses melons dorés, mûrs, surgissaient de l'arbuste papaïa, dont le tronc ne mesurait pas un dixième de leur grosseur. Mais ce qui sembla plus délicieux que tout à Jerry, ce fut d'entendre le murmure d'un ruisselet qui coulait invisible sur un lit de pierres moussues abrité de fougères.

Affolé par le bruit de l'eau, Jerry fut tout d'abord soumis aux caresses et aux étreintes du gamin, qui, accroupi sur ses jarrets, le berçait d'avant en arrière en fredonnant une chanson étrange. Et Jerry, auquel il ne manquait que l'usage de la parole, ne pouvait lui faire comprendre qu'il mourait de soif.

Enfin, Lamaï comprit. Il ramassa une calebasse formée d'une noix de coco évidée, fixée à une canne de bambou; il la trempa au milieu de la verdure des fougères, puis la présenta à Jerry, toute débordante de l'eau tant convoitée.

Jerry était étendu sur le flanc, mais, à mesure qu'il se désaltérait, la vie renaissait en lui, et bientôt, quoique faible encore, il se leva pour continuer à boire avidement. Le gamin, ravi, riait et piaillait de joie et Jerry, s'arrêtant un instant, exprima sa reconnaissance en passant sa langue rose sur la petite main noire. Lamaï, extasié, présenta de nouveau la calebasse à Jerry, qui recommença à boire.

Il but jusqu'à ce que ses flancs, que l'épuisement et la chaleur du soleil avaient rendus flasques et tombants, devinssent rebondis comme un ballon. Pourtant, les intervalles pendant lesquels il s'arrêtait pour remercier La-



JERRY SOUFFRAIT ATROCEMENT DE LA SOIF

maï en lui léchant la main, devenaient plus longs et plus fréquents. Tout allait pour le mieux quand survint Lenerengo, la mère de Lamaï, qui venait de s'éveiller et qui protesta d'une voix aiguë contre l'introduction d'une nouvelle bouche à nourrir et la présence d'un être encombrant.

Des flots de paroles furent échangés auxquels Jerry ne comprit rien, sinon que Lamaï était pour lui, et sa mère contre lui. Elle piailla d'un ton perçant que son fils était fou et qu'il n'avait pas le moindre égard pour sa pauvre mère surchargée de travail. Elle en appela à Lumaï, lequel, tiré de son profond sommeil, marmonna, dans le dialecte de Somo, que tout était pour le mieux, que les chiens et les fils aînés étaient bons à posséder, que jamais encore il n'était mort de faim et que la paix et le sommeil étaient les biens les plus précieux; sur quoi, cachant sa figure dans son bras, qui lui servait d'oreiller, il se mit à ronfler de plus belle. Cependant, Lamaï, sachant que, si sa mère faisait mine de le frapper, l'espace s'ouvrait devant lui pour fuir sa colère, s'obstinait de plus en plus et tapait du pied. A la fin, Lenerengo, après une longue harangue dans laquelle elle déplora la nullité de son mari, s'en fut dormir de nouveau.

Une idée en fait naître une autre. Lamaï, ayant vu combien Jerry avait soif, songea qu'il pourrait avoir également faim. Il aviva le feu de cuisine, ajoutant des branches sèches pour faire jaillir de belles flammes claires. Après quoi, il disposa dedans des pierres toutes noircies par la fumée, puis alla chercher, dans le fond du ruisseau où il l'avait caché, un beau pigeon sauvage, bien dodu, qu'il avait attrapé la veille. Il l'enveloppa dans des feuilles vertes, l'entoura des pierres chauffées à la flamme, puis couvrit le tout avec de la terre.

Un peu plus tard, quand il sortit le pigeon et enleva les feuilles qui l'entouraient, il se répandit un fumet

savoureux qui fit palpiter fortement les narines de Jerry. Le garçon sépara le pigeon en plusieurs morceaux qu'il fit refroidir, puis le repas de Jerry commença, pour durer jusqu'à ce que tout fût englouti, chair et os. Et pendant tout ce temps, Lamaï ne cessait de caresser Jerry en fredonnant sa petite chanson.

Il faut avouer, d'autre part, que Jerry, désaltéré et rassasié, rendit les caresses avec moins d'effusion. Il se montrait poli et agitait sa queue, avec de petits trémoussements du corps, quand Lamaï le flattait, mais il se montrait inquiet et dressait à chaque instant les oreilles pour écouter dans le lointain. Visiblement, il eût voulu s'en aller. Le gamin, qui s'en était aperçu, fixa solidement à un arbre l'autre extrémité de la corde qu'il avait passée au cou de Jerry, puis il s'en fut se coucher.

Jerry se débattit un moment contre le lien qui le fixait, puis il se coucha et dormit à son tour. Mais son sommeil dura peu. Son maître lui manquait trop. Il savait, sans en connaître toute l'étendue, le désastre survenu au bateau; aussi, après maints gémissements, ses petites quenottes aiguës se mirent-elles à ronger la corde jusqu'à ce qu'elle cédât.

Sitôt libre, il se précipita inconsidérément vers la plage, d'où il avait vu flotter l'*Arangi*. Somo, absolument désert, s'abandonnait au sommeil. Personne n'était là pour entraver sa course à travers les sentiers qui serpentaient entre les huttes ou passaient devant les poteaux où des figures humaines, taillées à même le bois, étaient représentées assises dans la gueule ouverte d'un requin. Car Somo, à cause de ses origines, adorait le dieu-requin et les divinités marines aussi bien que celles de la jungle, du marais et de la montagne.

En obliquant à droite jusqu'à ce qu'il eût dépassé l'extrémité du mur de la forteresse opposée à la mer, Jerry atteignit la plage. Point d'*Arangi*, sur la surface

calme de la lagune, mais, autour de lui, les débris du festin étaient encore visibles, et l'odeur de viande brûlée planait au-dessus des feux mourants. Un grand nombre de festoyeurs qui n'avaient point pris la peine de rentrer chez eux, reposaient çà et là sur le sable, au soleil du matin; des hommes, des femmes, des enfants et des familles entières étendus isolément ou en groupe, tels qu'ils avaient été surpris par le sommeil.

Tout au bord de l'eau, si près que ses pattes de devant y trempaient même, Jerry, le cœur gros d'anxiété pour son maître, s'assit sur son train de derrière, et, élevant son museau vers le ciel, il exhala sa douleur en longs hurlements.

C'est là que Lamaï le trouva et calma ses plaintes en le serrant contre lui de ses deux bras caressants, pendant qu'il le rapportait à sa case, près du ruisseau. Il lui offrit à boire, mais Jerry n'avait plus soif. Il lui offrit son amour, mais Jerry ne pouvait oublier son ardent désir de revoir son maître. A la fin, Lamaï, fatigué de voir un chiot si déraisonnable, renia son amour, et, dans sa sauvagerie, il frappa Jerry à la tête, puis il l'attacha comme n'ont guère été attachés jusqu'ici les chiens des hommes de race blanche. Car Lamaï, à sa façon, était un génie. Il n'avait jamais vu pratiquer cela auparavant, mais il eut l'idée de maintenir Jerry avec un bâton. Ce bâton, long de quatre pieds, était en bambou. Une extrémité fut attachée auprès du cou de Jerry, l'autre, tout aussi courte, à un arbre. Avec ses dents, Jerry ne parviendrait qu'à atteindre le bois, et le bambou, bien sec, peut défier les crocs d'un chien.

CHAPITRE XIV

RÉCRÉATIONS NOIRES

Durant de longs jours, Jerry, retenu par la canne de bambou, demeura prisonnier de Lamaï. Ce ne fut pas une période heureuse, car la maison de Lumaï était constamment le théâtre de querelles et de disputes. Lamaï ne cessait de se battre avec ses frères et sœurs, qui taquinaient Jerry, et ces batailles, invariablement, se terminaient par l'intervention de Lenerengo qui tapait dans le tas.

Après, elle allait s'en prendre à Lumaï, dont la voix douce préconisait toujours le repos et la tranquillité, et qui, après chacune de ces scènes, se retirait pour quelques jours dans le hangar aux canots. Là, Lenerengo ne pouvait plus rien, car aucune femme n'avait la permission d'y pénétrer. Lenerengo n'avait jamais oublié le châtiment de la dernière négresse qui avait violé le *tabou*. Il y avait bien longtemps de cela, et elle était encore enfant à cette époque, mais elle se rappelait toujours la pauvre femme pendue par un bras et exposée ainsi toute une journée au soleil, puis le lendemain pendue par l'autre bras. Après cela, elle avait servi de festin aux mâles du

hangar aux canots, et, bien longtemps après, les femmes avaient filé doux devant leurs maris.

Jerry éprouvait quelque affection pour Lamaï, mais elle n'était ni très forte, ni passionnée. C'était en quelque sorte une forme de reconnaissance, car Lamaï seul se préoccupait qu'il eût à manger et à boire. Pourtant, ce petit noir n'était ni son maître, ni M. Haggin. Ce n'était pas même un Derby ou un Bob. Il appartenait à cette classe inférieure de créatures humaines qu'étaient les nègres, et Jerry, dans sa courte existence, avait toujours constaté que les blancs étaient des dieux à deux pattes d'une essence supérieure.

Il reconnaissait, il est vrai, que les nègres possédaient aussi une intelligence et un certain pouvoir. Il ne raisonnait pas la chose, il l'acceptait. Les nègres exerçaient sur d'autres la puissance de leur commandement; ils pouvaient envoyer des flèches et des pierres à travers l'espace; ils pouvaient même le retenir prisonnier à un bâton et le rendre sans défense. S'ils étaient inférieurs aux dieux blancs, ils n'en étaient pas moins des dieux d'une certaine sorte.

Jerry s'était trouvé attaché pour la première fois, et il n'aimait pas du tout cela. Vainement il essaya ses dents — dont quelques-unes étaient ébranlées par la poussée de la seconde dentition. La canne de bambou défiait tous ses efforts. Il n'oubliait point son maître, mais à mesure que passaient les jours, le regret de sa perte devenait moins poignant, et, finalement, le désir de la liberté prima tout.

Quand arriva ce jour de liberté, Jerry n'en profita point pour se sauver jusqu'à la plage. Ce fut Lenerengo qui le délivra, avec le désir d'être débarrassée de lui. Mais une fois détaché, il demeura là, pour la remercier en agitant la queue et en lui souriant du regard de ses yeux noisette. Elle frappa du pied et lui cria de s'en

aller en faisant un certain bruit pour l'effrayer. Mais Jerry ne connaissait pas la peur et ne songeait pas du tout à s'enfuir pour si peu. Il n'y comprenait rien et, cessant de remuer la queue, il la regarda gravement. Il voyait bien que Lenerengo avait des dispositions hostiles; aussi, se tenait-il sur ses gardes, prêt à toute éventualité.

Elle cria de nouveau, en tapant du pied, ce qui eut simplement pour effet d'attirer l'attention de Jerry sur son pied. Impatientée de la lenteur que mettait le chien à s'éloigner, maintenant qu'elle l'avait détaché, elle se fâcha tout à fait, et lui allongea un coup de pied. Jerry l'évita, mais de ses dents lui égratigna la cheville.

Alors, la guerre éclata, et il est fort possible que, dans sa rage, la mégère eût tué Jerry, si Lamaï n'était arrivé à ce moment précis. La canne détachée lui fit comprendre ce qui venait de se passer et l'irrita vivement. Il se précipita à temps pour détourner un coup porté avec un pilon de pierre assez fort pour briser le crâne de Jerry.

Cette fois-ci, Lamaï à son tour se trouva en danger, et sa mère venait de le renverser d'un coup assené à la tête, quand Lumaï, éveillé par tout ce bruit, arriva en pacificateur. Lenerengo, cette fois-ci encore, oublia tout pour goûter le plus grand plaisir de faire une scène à son mari.

Toute l'affaire se termina sans grand dommage. Les enfants cessèrent de crier. Lamaï rattacha Jerry avec la canne. Lenerengo s'époumona à crier après son mari, et Lumaï, froissé, partit pour se rendre au hangar des canots, où les hommes pouvaient dormir en paix sans risquer d'être harcelés par leurs épouses.

Ce soir-là, Lamaï raconta à quelques compagnons ses ennuis et leur dit que la cause en avait été le chiot de l'*Arangi*. Le hasard voulut qu'Agno, chef des sorciers ou

grand féticheur, entendît son récit et se souvînt qu'il avait envoyé Jerry dans le hangar des canots avec les autres prisonniers. Une demi-heure plus tard, sa conviction était faite : Lamaï, cela ne faisait aucun doute, avait violé le *tabou*. Prenant l'enfant à part, il le lui dit et Lamaï, en pleurs, tremblant et implorant, se roula à ses pieds, car il avait mérité la mort.

L'occasion s'offrait trop belle de tenir le garçon en sa puissance pour qu'Agno la laissât échapper. Après tout, un enfant mort ne lui serait d'aucune utilité, tandis que, vivant, il pourrait lui rendre de grands services. Du moment que tout le monde ignorait la rupture du tabou, il pouvait assumer de garder le secret. Il ordonna donc à Lamaï d'aller immédiatement demeurer dans le hangar aux canots des adolescents et d'y commencer son noviciat dans la longue série des tâches, épreuves et cérémonies qui devaient graduellement l'acheminer vers le hangar aux canots des jeunes gens, première étape vers celui des hommes faits.

Dans la matinée, Lenerengo, pour obéir aux ordres du féticheur, attacha Jerry par les pattes, ce qui ne se passa point sans une lutte au cours de laquelle Jerry reçut des coups sur la tête, et Lenerengo eut les mains écorchées. Puis elle l'emporta à travers le village jusqu'à la maison d'Agno. Quand elle fut arrivée à la place où se dressaient les poteaux royaux, elle déposa le chien à terre pour mêler son hilarité à celle de la population.

Non seulement Bashti était un législateur sévère, mais il était unique. Il avait choisi ce jour pour administrer à la fois une punition à deux femmes querelleuses et fournir à ses sujets l'occasion de se réjouir d'être soumis à son autorité. Parce que Tiha et Wiwau, toutes deux jeunes, vigoureuses et trapues, faisaient du scandale à cause de leurs querelles incessantes, Bashti leur avait imposé une course. Et quelle course! C'était à se

tordre. Hommes, femmes, enfants en hurlaient de plaisir. Les vieilles matrones elles-mêmes et les anciens, qui avaient déjà un pied dans la tombe, s'esclaffaient de joie à la vue de ce spectacle.

Il s'agissait de parcourir un demi-mille, en passant par le milieu du village depuis l'endroit de la plage où avait été brûlé l'*Arangi* jusqu'à l'autre extrémité du mur de la forteresse maritime. La distance devait être couverte à l'aller et au retour par Tiha et Wiwau, chacune à son tour aiguillonnant l'autre pour la faire avancer plus vite.

Il fallait l'imagination d'un Bashti pour inventer quelque chose de semblable. D'abord, deux pierres rondes, pesant bien quarante livres chacune, furent placées dans les bras de Tiha, avec l'injonction de les tenir fortement serrées, afin qu'elles ne pussent rouler à terre. Derrière elle, Bashti fit placer Wiwau, armée d'un assemblage de pointes montées sur une longue canne de bambou. Les pointes piquaient comme des aiguilles, car c'était en réalité des aiguilles à tatouer, et elles devaient servir à toucher le dos de Tiha de la même façon que les toucheurs de bœufs aiguillonnent ceux-ci. Elles ne pouvaient infliger une blessure sérieuse, mais feraient beaucoup souffrir, et c'est tout ce que désirait Bashti.

Wiwau harcelait de son aiguillon, et Tiha trébuchait et zigzaguait dans ses efforts pour aller vite. Sachant qu'une fois le but de la course atteint, les positions seraient changées et que ce serait Tiha qui la harcèlerait à son tour, alors qu'elle-même aurait à porter les pierres, Wiwau, bien certaine de n'être alors pas ménagée par son ennemie, s'efforçait de la piquer tant qu'elle pouvait. La sueur coulait sur le visage des deux femmes. Chacune avait dans la foule des partisans qui encourageaient ou tournaient en ridicule les coups portés.

Mais derrière le burlesque se dissimulait la loi de fer

des sauvages. Les deux pierres devaient être portées dans toute la longueur du trajet. La femme qui aiguillonnait devait le faire sérieusement et continuellement. Celle qui était harcelée ne devait point perdre patience et se battre avec celle qui la tourmentait. Tout ceci avait été bien réglé par Bashti, et une infraction à ce règlement serait sévèrement punie, car la délinquante serait attachée sur un récif à marée basse, pour être dévorée par les requins.

Quand les deux sujets arrivèrent en vue de l'endroit où se tenait Bashti avec son premier ministre, Aora, elles redoublèrent leurs efforts. Wiwau aiguillonnait frénétiquement, Tiha sursautait chaque fois, menaçant de laisser tomber les pierres. Derrière elles les enfants du village en troupe et tous les chiens suivaient en hurlant et en criant.

« Longtemps, Tiha, toi dans canots », ricana Aora au passage de la victime, ce qui fit glousser de rire Bashti.

Une piqûre plus énergique fit lâcher à Tiha une de ses pierres, elle fut dûment harcelée pendant que, tombée sur ses genoux, et tirant la pierre avec son bras, elle se relevait pour repartir.

Une fois, la douleur provoqua chez elle une révolte. Elle s'arrêta délibérément pour s'adresser à son bourreau :

« Moi, très fâchée! déclara-t-elle. Tout à l'heure... »

Mais elle n'acheva point sa menace. Une nouvelle piqûre bien administrée eut raison d'elle et la fit reprendre sa marche vacillante.

Les cris de la populace se perdaient au loin à mesure que la course singulière s'acheminait vers la plage; mais quelques minutes après, ils se rapprochèrent de nouveau. cette fois, Wiwau, pantelante, apparut chargée de lourdes pierres, et Tiha s'efforçait de lui rendre avec usure tout ce qu'elle avait enduré.

Arrivée en face de Bashti, Wiwau laissa tomber une

pierre, et dans ses efforts pour la ramasser, l'autre pierre lui échappa et roula une douzaine de pieds plus loin. Tiha, surexcitée, s'agitait comme une furie. Alors, dans Somo, la gaieté toucha au délire. Bashti en tenait ses côtes décharnées et le rire faisait couler des larmes de plaisir le long de ses joues parcheminées.

Quand tout fut terminé, Bashti, s'adressant à son peuple, lui dit (en son langage particulier) :

« C'est ainsi que se battront à l'avenir toutes les femmes qui aiment à se battre. »

CHAPITRE XV

LA MAISON DE BASHTI

Après que le spectacle de la course eut pris fin, Bashti demeura encore quelque temps à s'entretenir avec les personnages les plus importants de la tribu, parmi lesquels Agno. De son côté, Lenerengo s'attarda à causer avec quelques vieilles femmes. Jerry, oublié de tous, était couché sur le flanc, quand le chien sauvage qu'il avait taquiné à bord de l'*Arangi* survint et le flaira. Tout d'abord, il le flaira à distance, puis il s'approcha de plus en plus. Jerry l'observait, les yeux étincelants. Au moment où le museau du chien sauvage l'effleura, il se mit à gronder. L'autre sauta en arrière et se sauva jusqu'à une vingtaine de mètres avant de s'apercevoir qu'il n'était point poursuivi.

Il revint avec prudence, selon son habitude, rampant si bas que son ventre touchait presque terre. Il posait ses pattes avec les précautions d'un félin, et de temps à autre jetait à droite et à gauche un regard furtif comme s'il craignait une attaque de flanc. Le rire bruyant de quelques gamins à une courte distance le fit se tapir soudain, les griffes s'accrochant au sol, les muscles tendus pour le saut dans une direction inconnue, loin du danger qui le mena-

çait. Puis, s'étant rendu compte de la nature du bruit, sachant qu'aucun mal n'en résulterait, il continua son avance furtive vers le terrier irlandais.

Il est difficile de dire ce qui serait advenu si, à ce moment-là, les yeux de Bashti ne s'étaient portés par hasard sur le chien qu'il revoyait pour la première fois depuis la capture de l'*Arangi*. Il avait complètement oublié son existence.

« Quel est ce chien? » cria-t-il d'une voix qui fit peur au chien sauvage, et qui attira l'attention de Lenerengo.

Celle-ci, se courbant jusqu'à terre dans sa frayeur du terrible vieux chef, bégaya un récit des événements. Son vaurien de fils, Lamaï, avait repêché ce chien dans la mer, Il avait été la cause de beaucoup d'ennuis dans sa maison; mais, à présent, Lamaï était allé demeurer avec les adolescents, et elle conduisait le chien à la maison d'Agno, comme celui-ci le lui avait commandé expressément.

« Pourquoi ce chien chez toi? demanda Bashti en s'adressant à Agno.

— Moi, le *kaï-kaï*, répondit-il. Bon chien, bien gras, bon chien à *kaï-kaï.* »

Une idée qui mûrissait depuis longtemps traversa la vieille cervelle de Bashti.

« Trop bon chien, dit-il. Mange plutôt ce chien de la brousse », ajouta-t-il en montrant du doigt le chien sauvage.

Agno secoua la tête :

« Les chiens de la brousse pas bons à *kaï-kaï.*

— Les chiens de la brousse ne sont pas bons, dit Bashti, parce qu'ils ont trop peur. Ils ont toujours peur. Les chiens des blancs n'ont pas peur. Ils se battent comme des diables. Les chiens de la brousse se sauvent. Tu vas voir. »

Bashti se dirigeant vers Jerry, coupa les cordes qui lui liaient les pattes. Cette fois-ci, Jerry, se levant instan-

tanément, ne s'arrêta point pour remercier celui qui le délivrait. Il se précipita vers le chien sauvage, le rattrapa dans sa fuite et le roula à plusieurs reprises, dans un nuage de poussière. Chaque fois que le chien sauvage tentait de s'échapper, Jerry le roulait et le mordait; aux grands applaudissements de Bashti, qui appela ses ministres pour les faire jouir aussi du spectacle.

Jerry était devenu cette fois un petit démon furieux. Excité par toutes les misères qu'il avait endurées depuis le jour où l'*Arangi* avait disparu avec son maître, il se vengeait en passant sa colère sur le chien sauvage. Le propriétaire de celui-ci, un « retour », eut la malencontreuse idée de vouloir chasser Jerry à coups de pied. En un clin d'œil, Jerry lui eut écorché la cheville avec ses dents, se précipitant sur lui avec tant de force et de soudaineté qu'il lui fit perdre l'équilibre.

« Qu'est-ce que cela signifie? » cria Bashti furieux au nègre qui demeura terrorisé, n'osant pas se relever, et attendant en tremblant la sentence qui allait tomber des lèvres du chef.

Mais déjà Bashti commençait à rire de plus belle en voyant le chien sauvage détaler à toute vitesse, tandis qu'à une centaine de pieds derrière lui, Jerry le poursuivait dans un nuage de poussière.

Comme ils disparaissaient à sa vue, Bashti exposa son idée : si les hommes plantaient des bananiers, c'était pour récolter des bananes. S'ils plantaient des yams, ils retireraient des yams et non des patates. De même pour ce qui concernait les chiens. Puisque tous les chiens des noirs étaient poltrons, ils ne produiraient jamais autre chose que des poltrons. Les chiens des blancs étaient courageux, ils produiraient donc des chiens courageux. Puisque l'on possédait le chien d'un blanc, ne serait-ce pas folie de le manger et de détruire à jamais le courage qui résidait en lui?

Bashti commanda ensuite à son principal sorcier de s'occuper de Jerry et de bien le garder. Il fit aussi connaître par toute la tribu que Jerry était tabou. Personne, homme, femme ou enfant, n'osa plus, en conséquence, lui jeter un javelot ou une pierre, le frapper à coup d'épieu ou de tomahawk, ni lui faire aucun mal.

A partir de ce moment, et tant qu'il ne violerait point lui-même un plus grand tabou, Jerry vivrait des jours heureux dans la maison d'herbages d'Agno. Car Bashti, contrairement à la plupart des autres chefs, gouvernait ses sorciers avec une main de fer. En général, les chefs, même Nau-hau de Langa-Langa, étaient gouvernés par leurs prêtres, et la population de Somo croyait qu'il en était de même de Bashti. En vérité, les nègres ignoraient ce qui se passait derrière la coulisse, quand Bashti, un mécréant avéré, s'entretenait seul avec un sorcier ou un autre.

Dans ces tête-à-tête, il leur démontrait qu'il connaissait parfaitement leur jeu et qu'il n'était nullement dupe des sombres superstitions et des impostures grossières au moyen desquelles ils dominaient le peuple. Il leur disait que lui et eux devaient travailler de concert pour régner sur le peuple. Il était bon que le peuple crût que ses dieux et les sorciers qui étaient leurs porte-parole avaient toute l'autorité, mais il tenait à faire savoir à ces sorciers qu'il entendait exercer l'autorité lui-même.

Il n'était pas dupe des manigances des sorciers et y croyait encore moins qu'eux. Il savait la valeur qu'il fallait attacher au tabou et leur expliquait ses tabous personnels. Il ne devait jamais manger de viande faisandée, avait-il déclaré à Agno, et, s'il avait choisi ce tabou, c'est qu'il détestait la viande faisandée. Le vieux Nino, prédécesseur d'Agno, avait prononcé ce tabou après avoir prêté l'oreille à la voix du dieu-requin; mais, en réalité, Bashti avait secrètement ordonné à Nino de prononcer ce tabou.

Depuis lors, comme il avait survécu à tous les sorciers, c'est lui qui avait mis en fonctions ceux qui l'étaient actuellement. Il les connaissait bien, les ayant faits ce qu'ils étaient, et, s'ils vivaient, c'était par son bon plaisir. Ils devaient donc continuer à recevoir le mot d'ordre de lui, s'ils ne voulaient s'exposer à mourir mystérieusement. Il n'avait qu'à leur rappeler la mort de Kori, le féticheur, qui s'était cru plus fort que son chef, et qui avait payé son erreur en poussant des cris de douleur pendant une semaine entière avant de cesser d'exister.

Dans la vaste maison de feuillage d'Agno, il y avait peu de lumière et beaucoup de mystère. Mais le mystère n'existait pas pour Jerry, qui connaissait simplement les choses, ou ne les connaissait pas, et ne se tracassait point de ce qu'il ignorait. Les têtes desséchées ou d'autres parties plus ou moins bien conservées du corps humain ne l'impressionnaient pas plus que les alligators ou les poissons desséchés qui contribuaient à orner cette sombre demeure.

Jerry se trouvait bien soigné. Ni les femmes, ni les enfants ne troublaient la quiétude de la maison. Quelques vieilles, une fillette de onze ans, faisant fonction de chasse-mouches, et deux jeunes gens, qui étudiaient le fétichisme sous la direction du maître, composaient la domesticité et soignaient Jerry. Une nourriture de choix lui était réservée. Après qu'Agno avait mangé les premiers morceaux, Jerry était servi en second. Les deux acolytes eux-mêmes et la fillette venaient après lui et les reliefs du repas étaient abandonnés aux vieilles femmes. En cas de pluie, alors que les chiens de la brousse cherchaient un abri sous la partie surplombante du toit, Jerry occupait une place bien sèche à l'intérieur, sous ce toit d'où pendaient les têtes d'habitants de la jungle et de trafiquants de bois de santal morts depuis longtemps,

mélangées à des viscères de requins séchés, à des crânes de crocodiles et à des squelettes de rats des îles Salomon qui ne mesuraient pas moins de soixante centimètres de long.

Bien des fois, Jerry, qui avait toute liberté de circuler, s'était rendu à travers le village jusqu'à la maison de Lamaï qui, depuis la disparition de son maître, était le seul humain ayant cherché à gagner son cœur. Jerry ne se montrait point, mais caché par les hautes fougères, près du ruisseau, il observait la maison et flairait l'odeur de ses habitants. Comme il ne sentit jamais la présence de Lamaï, il cessa au bout d'un certain temps ses visites et accepta le sorcier comme son maître et sa maison pour demeure.

Il n'aimait point son maître. Agno, qui, dans sa demeure de mystère, gouvernait depuis si longtemps par la crainte, ne connaissait point l'amour, ne manifestait pas la moindre affection; il n'y avait en lui nulle spontanéité; il se montrait aussi froidement cruel qu'un fauve. Il venait immédiatement après Bashti, et toute sa vie était empoisonnée par le regret de n'être point le premier dans la tribu. Il ne témoignait aucune bonté pour Jerry, mais sa crainte de Bashti l'empêchait de lui faire du mal.

Des mois s'écoulèrent. Les quenottes de Jerry firent place à des crocs solides, et lui-même augmenta de taille et de poids. Il était aussi gâté que peut l'être un chien, car il ne fut pas long à découvrir qu'il dominait le peuple de Somo et qu'il pouvait faire tout ce qui lui plaisait. Défense de le châtier avec des pierres ou un bâton. Agno le détestait — il sentait cela, — mais il remarqua aussi qu'Agno le craignait et n'osait pas lui faire de mal. Pourtant Agno était un philosophe qui choisissait son temps, différant de Jerry en ce qu'il savait prévoir et agir en vue d'une fin déterminée.

Depuis les bords de la lagune — dans les eaux de laquelle il ne pénétrait jamais, car il se souvenait du tabou des crocodiles de Meringe, — jusqu'aux villages de la brousse composant le domaine de Bashti, Jerry errait à son gré. Chacun lui faisait place. Chacun lui donnait à manger quand il le désirait. Le tabou était sur lui, et il pouvait impunément se coucher sur les nattes de repos ou fourrager dans les calebasses. Il pouvait se montrer arrogant ou coléreux à sa guise, personne ne lui résistait. Bashti avait même ordonné qu'en cas d'attaque par des chiens de la brousse plus âgés et plus forts que lui, les gens de Somo le défendissent en chassant l'adversaire à coups de pierres.

Jerry prospérait. N'eussent été ses nerfs tendus et sa curiosité constamment en éveil, il serait bientôt devenu stupidement obèse. Toujours par voies et par chemins, il explorait son domaine de Somo, connaissant les habitudes des créatures sauvages qui habitaient les marécages et les forêts et qui ignoraient son tabou.

Il eut bien des aventures. Deux fois, il livra bataille à des rats des bois qui étaient presque de sa taille et qui, se voyant traqués, lui résistèrent comme on ne lui avait jamais résisté auparavant. Il avait tué le premier sans s'apercevoir qu'il était vieux et affaibli, mais le second, plein de vigueur, l'avait si mal arrangé, qu'il était péniblement rentré en se traînant jusqu'à la maison du sorcier où il passa huit jours à lécher ses blessures avant de revenir à la santé.

Il se plut à effrayer, par de feintes attaques, les animaux timides, à chasser de leurs nids bien cachés les canards des tropiques, qui ne sont point migrateurs. Il circula avec précaution au milieu des crocodiles endormis au bord de l'eau, guetta les cacatoès effrontés, les orfraies, les buses et les perroquets minuscules de la forêt.

A trois reprises, il lui arriva de rencontrer, au-delà des limites de Somo, les petits nègres de la brousse, qui semblaient plutôt des esprits que des hommes, tant ils circulaient furtivement et sans bruit et qui, gardant les cochons sauvages échappés de la jungle, faillirent plusieurs fois le percer de leur javelot. De même que les gros rats des bois, ces rôdeurs embusqués dans la demi-obscurité de la jungle lui avaient enseigné la prudence. Il ne leur chercha point querelle, bien qu'ils eussent tenté de le blesser. Il avait vite compris que ces gens différaient de ceux de Somo et que son tabou ne les atteignait pas, puis aussi que c'étaient encore des dieux à deux pattes qui portaient dans la main la mort qui frappe à distance.

Jerry parcourait également tout le village; aucun lieu ne lui était fermé. Dans les maisons des sorciers où les hommes et les femmes, épouvantés par le mystère, se traînaient en tremblant, il marchait raide et le poil hérissé, car de nouvelles têtes y étaient suspendues, des têtes que ses yeux et son odorat reconnaissaient comme ayant appartenu à des nègres qu'il avait connus vivants à bord de l'*Arangi*. Dans la plus grande des maisons de sorciers, il vit la tête de Borckman, et, se souvenant de la lutte qu'il avait eue avec le matelot ivrogne, il se mit à grogner.

Il lui arriva même une fois, dans la maison de Bashti, de se trouver en présence de tout ce qui restait encore de son maître.

Bashti avait atteint un âge excessivement avancé. Il avait beaucoup réfléchi, un peu philosophé, et était arrivé à cette conclusion que, tout en ayant fourni une carrière étendue bien au-delà des limites de la vie humaine, la durée de sa vie était néanmoins bien courte. Et il était curieux de connaître le sens et le but de la vie. Il aimait le monde et la vie qui étaient siens; il

était satisfait de dominer à la fois les prêtres et le peuple. Il ne craignait point de mourir, mais se demandait s'il revivrait de nouveau. Méprisant les superstitieuses explications des prêtres de sa tribu comme leurs grossières duperies, il se débattait seul dans le chaos d'un problème insoluble.

Sa vie avait été si longue et si peuplée d'aventures qu'il avait vu s'éteindre tous ses appétits et ses plus ardents désirs. Il avait eu femmes et enfants; il avait connu toutes les aspirations de la jeunesse. Ses enfants étaient devenus pères, puis grands-pères, mères, puis grand-mères. Après avoir savouré ces satisfactions, il avait été blasé. La nourriture? A présent, il mangeait à peine, et l'appétit qui le talonnait jadis dans ses jeunes années ne se faisait plus jamais sentir. Il mangeait par nécessité, n'ayant de goût pour rien autre que les œufs des mégapodes qui étaient pondus dans un enclos personnel et tabou. C'était là sa dernière jouissance gustative. Pour le reste, il vivait plutôt par la pensée, gouvernant son peuple, et cherchant à établir des lois qui lui donneraient plus de force et de vitalité.

Mais il réalisait clairement la différence entre cette chose abstraite qu'est la tribu et cette autre, pleinement concrète, qu'est l'individu. Les hommes passaient, la tribu demeurait. Elle était le souvenir de l'histoire et des mœurs de tous ceux qui l'avaient composée, conservé par les vivants jusqu'au moment où eux aussi passeraient, ne laissant plus que le souvenir de leur histoire. Lui aussi, tôt ou tard — et ce tard n'était pas bien lointain — lui aussi passerait. Passerait à quoi? C'était là l'énigme. Et c'est pourquoi il lui arrivait à l'occasion de renvoyer tout son monde et de demeurer seul dans sa grande maison d'herbages, seul avec son problème insoluble. Il descendait alors des poutres du toit les paquets enveloppés dans des nattes et qui contenaient les têtes conservées

d'hommes qu'il avait vus jadis en pleine vie, et qui, maintenant, avaient passé dans le mystérieux néant de la mort.

Il n'avait point collectionné ces têtes en avare, et ce n'est point non plus comme un avare contemplant son trésor qu'il examinait ces têtes qu'il tenait dans ses deux mains ou posait sur ses genoux. Il voulait savoir. Savoir ce qu'elles devaient connaître à présent que, depuis longtemps, elles étaient entrées dans ces ténèbres qui entourent la cessation de la vie.

Celles que Bashti interrogeait ainsi dans sa maison d'herbages faiblement éclairée, alors qu'au-dehors le soleil étincelait et que la brise agitait les frondaisons des palmiers, et les branches des arbres à pain, étaient bien diverses. Il y avait la tête d'un Japonais, le seul que Bashti eût jamais vu et dont il eût entendu parler. Elle était tombée entre les mains de son père avant sa naissance. On l'avait assez mal préparée et elle était abîmée. Pourtant il constatait en l'étudiant, qu'elle avait dû jadis posséder des lèvres aussi mobiles que les siennes, avec une bouche qui, elle aussi, avait parlé et mangé. Elle avait également deux yeux, un nez, un crâne chevelu et deux oreilles, tout comme lui, et bien certainement elle était complétée autrefois par un corps avec des bras et des jambes, possédant des désirs et des appétits.

Une autre tête, qui l'intriguait beaucoup, avait une histoire remontant plus loin que son père et son grand-père, et avait appartenu à un Français, mais Bashti ne le savait pas. Il ignorait qu'elle avait appartenu à l'illustre navigateur La Pérouse, qui avait péri avec son équipage et ses deux frégates l'*Astrolabe* et la *Boussole*, sur les côtes inhospitalières des îles Salomon. Une autre tête — car Bashti était un vrai collectionneur — remontait encore à deux siècles avant La Pérouse, jusqu'à l'Espagnol Alvaro de Mendana. C'était celle d'un armurier

de Mendano, tué dans une escarmouche sur la plage par un ancêtre de Bashti.

Une autre tête encore, dont l'histoire demeure vague, avait appartenu à une femme. Quelle était cette femme? D'où venait-elle? Mystère. Mais des boucles d'oreille d'or et d'émeraudes ornaient encore ses oreilles flétries et de longs cheveux blonds dorés pendaient du crâne.

Le vieux chef reléguait les têtes ordinaires, celles des hommes de la brousse ou de la mer et même celles d'ivrognes comme Borckman, dans les hangars des canots ou les maisons des sorciers, car il était connaisseur en la matière. Il y avait encore une tête qui l'attirait étrangement, c'était celle d'un Allemand à la barbe et aux cheveux roux, qui, même séchée après la mort, avait conservé une rigidité de traits et une puissance massive qui le déroutaient. Il ignorait aussi qu'elle avait reposé sur les épaules d'un Allemand, un professeur d'astronomie, et qu'elle avait jadis porté en elle une profonde connaissance des étoiles répandues dans le vaste univers, du rôle qu'elles étaient appelées à jouer dans la direction des navires en mer et les mouvements de la sphère terrestre, toutes choses dont Bashti n'avait pas la moindre idée.

La plus récente de toutes, celle qui retenait le plus longtemps la pensée du vieillard, c'était la tête de Van Horn. Elle reposait sur ses genoux et il était en train de la contempler quand Jerry, qui avait la liberté de pénétrer dans tout Somo, entra dans la maison de Bashti. Il renifla et identifia les restes mortels de son maître, hurla d'abord de chagrin, puis se hérissa de colère.

Bashti, tout à sa méditation, interrogeait la tête de Van Horn, et ne remarquait rien. Peu de mois auparavant, cette tête, encore pleine de vie et d'intelligence, reposait sur un corps bien campé qui circulait en culotte de toile, avec un revolver automatique à la cein-

ture, ce qui le rendait plus fort que Bashti. Mais il avait moins d'esprit, puisque lui, Bashti, avec un vieux pistolet, avait réussi à éteindre son intelligence, et qu'il avait su détacher cette tête du tronc de l'homme qui foulait tantôt la terre, tantôt le pont de l'*Arangi*.

Qu'était devenue cette intelligence? Représentait-elle, à elle seule, l'arrogant et hautain Van Horn, et avait-elle disparu comme s'éteint le tison embrasé qui se réduit en une poignée de cendres? Est-ce que Van Horn tout entier avait été réduit comme le tison enflammé? Etait-il à jamais tombé dans le néant comme y tombent le crocodile frappé de la lance, le poisson pris à l'hameçon ou au filet, le porc égorgé, et toutes les bêtes de la jungle? Le néant de Van Horn était-il semblable à celui de la grosse mouche que la fillette qui lui servait de chasse-mouches atteignait au milieu de son vol et écrasait à terre? Ou au néant du moustique qu'il atteignait en quelque sorte par un mouvement réflexe quand il se sentait piqué?

Bashti se disait que le sort de ce blanc dont il étudiait la tête était celui qui l'attendait lui-même. Ce qui était arrivé à ce blanc, après la traversée des sombres portes de la mort, lui arriverait aussi. Et il interrogeait son chef, tout comme si ses lèvres à jamais muettes pouvaient lui révéler le grand mystère et lui apprendre le sens de la vie et celui de cette mort qui suit la vie de si près.

Le long gémissement que poussa Jerry, en voyant et en sentant ce qui restait de son maître, tira Bashti de sa rêverie. Il regarda le robuste chien à la robe dorée et immédiatement lui donna une place dans sa méditation. C'était un être vivant, tout comme un homme. Il était sensible à la faim, à la souffrance, à la colère. Comme un homme, il avait dans les veines un sang que le couteau pouvait faire jaillir et tarir jusqu'à la mort.

Comme la race humaine il aimait ses pareils et allaitait ses petits. Et il mourrait aussi! Combien de chiens, combien d'hommes n'avait-il point dévorés jadis, dans son juvénile appétit, alors qu'il ne connaissait que le mouvement et la force et qu'il entretenait ceux-ci avec les calebasses des festins?

Mais Jerry passa de la douleur à la colère. Il se précipita le poil hérissé, la gueule tordue en un rictus de fureur, et se jeta, non point sur la tête de son maître aimé, mais sur Bashti qui la tenait sur ses genoux. Comme le loup dans la pâture se précipite sur la jument nouvellement délivrée de son poulain, Jerry fonça sur Bashti. Et le vieillard qui, dans toute sa longue existence, n'avait jamais eu peur de la mort, lui qui avait ricané en voyant son doigt emporté par l'éclatement d'un pistolet, eut un sourire de plaisir, car il éprouva une joie intellectuelle en même temps que de l'admiration à voir ce chien, qui n'avait même pas atteint toute sa taille et qu'il maintenait à distance avec un court bâton de bois dur. Chaque fois que Jerry s'élançait, et malgré son impétuosité, le vieillard l'atteignait avec un coup de son bâton, et il riait du courage du jeune chien, s'étonnant de la bêtise qui le portait à s'offrir constamment aux coups de son bâton et le poussait, simplement par la passion du souvenir d'un mort, à braver constamment la souffrance.

« Cela aussi, c'est la vie », songeait Bashti, en écartant adroitement le chien furieux. C'est de la vie jeune et inconsidérée, emportée et impulsive, tout comme celle du jouvenceau qui livre à un autre jouvenceau une lutte à mort pour l'assouvissement d'une passion : orgueil blessé ou désir contrecarré. Il se disait que dans ce chien plein de sang, tout comme dans la tête morte de Van Horn ou de tout autre homme, résidait peut-être la clef de l'existence, la solution de l'énigme.

Et tout en se défendant des attaques de Jerry, il admirait et enviait tristement cette fougue de la jeunesse, contre laquelle il eût volontiers échangé toute la sagesse de son expérience et de ses raisonnements.

« Ah! qüel chien que ce chien-là! Quel bon chien! » eût dit Van Horn.

Lui, dans son langage, il déclara :

« Ma parole! ce chien n'a pas peur de moi! »

Mais Bashti, se fatiguant le premier, mit fin à cette scène en assenant à Jerry un vigoureux coup derrière l'oreille, qui l'étendit sans connaissance. Encore une fois, l'imagination spéculative de Bashti commenta le fait. Qu'étaient devenues la fougue et la colère du chien? Un seul coup bien assené avait suffi pour les éteindre momentanément. Tout à l'heure, il se ranimerait, comme se ranime au souffle du vent le feu qui couve sous la cendre. Mais dans ce laps de temps, pendant que Jerry gisait inanimé, où étaient sa vie, sa sensibilité, sa volonté?

Bashti poussa un soupir lassé et enveloppa les têtes dans les nattes qui les couvraient, à l'exception toutefois de celle de Van Horn. Il les hissa en l'air où elles furent de nouveau suspendues à l'endroit qui leur était assigné depuis des générations et où, vraisemblablement, elles demeureraient longtemps encore après sa mort. Il plaça sur le sol la tête de Van Horn, et sortit doucement pour aller regarder à travers une fente, ce qui allait se passer.

Jerry commença à s'agiter, puis pendant une minute il fit des efforts pour se dresser sur ses pattes; il demeura d'abord faible et étourdi. Bashti, l'œil collé à la fente, vit réapparaître la vie dans le petit corps inerte. Il le vit s'animer, hérisser le poil, retrousser sa lèvre dans un rictus de colère, et chercher son ennemi. Puis, au lieu de celui-ci, il aperçut la tête de son maître, et

il se glissa en rampant jusqu'à elle, la couvrit de caresses, effleurant de sa langue rose les joues durcies, les paupières closes sur des yeux que toute sa tendresse ne parvenait pas à faire ouvrir, les lèvres serrées, qui jamais plus n'articuleraient des mots affectueux pour le petit chien.

Après cela, Jerry, en proie à une désolation profonde, s'assit en face de la tête de son maître, éleva son museau en l'air et pleura tristement et longtemps. Finalement, épuisé, il se glissa hors de la maison et courut vers la demeure de son autre maître, le sorcier. Là, pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, il eut le sommeil hanté par des cauchemars.

A partir de ce moment-là, Jerry eut peur de la maison de Bashti. Le vieux chef lui-même ne lui inspirait point de frayeur et ce qu'il éprouvait était indéfini et indescriptible. Dans cette maison, il avait vu réduit à néant ce qui avait été son maître. C'était le gage de la catastrophe ultime qu'il pressentait.

Depuis ce jour-là, Jerry détesta Bashti; il le haït comme un maître de la vie qui possédait et posait sur ses genoux les restes de son maître. Mais tout cela, toutes ces impressions formaient un ensemble vague et confus que l'on pourrait, selon ses préférences personnelles, désigner sous le nom de sensation, d'émotion, de sentiment ou d'instinct.

CHAPITRE XVI

LE CHIEN SACRÉ

Trois mois s'écoulèrent encore. La mousson du nord-ouest, après avoir soufflé ses six mois, avait fait place au vent du sud-est. Jerry continuait à habiter la maison d'Agno, et à circuler librement par tout le village. Il avait gagné du poids, accru sa taille, et, protégé par le tabou, il était devenu intrépide. Mais il n'avait pas de maître. Agno n'avait pas su gagner son affection, et il n'avait d'ailleurs jamais essayé de le faire, pas plus que dans sa froide réserve, il n'avait laissé percer la haine que lui inspirait Jerry.

Les vieilles femmes, les deux acolytes et la petite chasse-mouches ne se seraient jamais doutées que le sorcier détestait Jerry; celui-ci aussi l'ignorait. Pour lui, Agno était une sorte de personnage neutre qui ne comptait pas. Les gens de la maison, il les reconnaissait comme les serviteurs d'Agno, et il savait que la nourriture qu'il recevait venait d'Agno et lui appartenait. Chacun — à l'exception de Jerry, protégé par le tabou, — craignait Agno, dont la maison était réellement la maison de la peur, où il n'y avait point de place pour l'affection d'un

petit chien. La fillette de onze ans aurait peut-être réussi à gagner le cœur de Jerry, si elle n'avait été sévèrement réprimandée par Agno, pour avoir osé toucher ou caresser un chien tellement tabou!

Agno avait attendu les six mois de la mousson avant de comploter la perte de Jerry, parce que la saison de ponte des mégapodes, dans l'enclos privé de Bashti, ne commençait pas avant l'époque des vents du sud-est.

Depuis longtemps, il avait son plan, et il attendait, avec la patience qui le caractérisait, le moment de l'exécuter.

Le mégapode des îles Salomon est un parent du dindon de la brousse en Australie. A peine plus grand qu'un pigeon de bonnes dimensions, il pond des œufs gros comme ceux de la cane domestique. Le mégapode, qui n'a point le sentiment de la peur, est tellement stupide que son espèce aurait depuis longtemps été anéantie, sans la protection du tabou imposé par les sorciers et les chefs. Ceux-ci étaient obligés d'entretenir des espaces sablés pour eux, et de les protéger des maraudeurs ou des chiens. Le mégapode enfouit ses œufs à deux pieds de profondeur, et abandonne à la chaleur du soleil le soin de les faire éclore. Il continue à creuser et à pondre même quand, à deux ou trois pieds de lui, un nègre creuse pour dénicher ses œufs.

L'enclos de ponte appartenait à Bashti, lequel, pendant la saison, se nourrissait presque exclusivement de ces œufs. En de rares occasions, il avait pour son *kaï-kaï* des mégapodes dont la ponte était terminée. Mais ce n'était qu'un caprice dicté par le puéril orgueil d'absorber une nourriture exclusivement permise à un être occupant une situation aussi élevée que la sienne. En réalité, il ne se souciait pas plus de la chair de cet oiseau que de n'importe laquelle. Depuis longtemps, toute viande avait pour lui la même saveur et il n'éprouvait plus aucun plaisir à en manger.

Par contre, les œufs de mégapode constituaient le seul aliment qui éveillât encore son appétit et sa convoitise, c'est pourquoi, sous le couvert du tabou, lui seul dans Somo absorbait ces œufs-là. D'autre part, comme le tabou était d'ordre essentiellement religieux, c'est à Agno qu'incombaient la garde et l'entretien de l'enclos royal.

Mais Agno, lui aussi, était devenu vieux. Lui aussi avait perdu le bel appétit de sa jeunesse et ne mangeait plus que par nécessité, trouvant à toutes les viandes le même goût. Seuls les œufs de mégapode le tentaient encore, et stimulaient ses facultés digestives. C'est pourquoi, rompant les tabous qu'il avait imposés, il absorbait en cachette les œufs dérobés à l'approvisionnement de Bashti.

Il arriva donc qu'au moment où commençait la ponte, alors que Bashti et Agno, privés d'œufs pendant six mois, désiraient avidement en avoir, Agno conduisit Jerry vers le sentier tabou à travers les mangoustans. Ce sentier, qui n'était pas un sentier ordinaire, traversait le marais aux émanations malsaines, que ne balayait jamais aucun souffle de vent. Il fallait, pour le parcourir, faire d'immenses enjambées d'une racine à une autre ou, dans le cas de Jerry, bondir de l'une à l'autre. C'est à cause de cela que Jerry, malgré toutes ses randonnées vagabondes à travers Somo ne l'avait jamais découvert. Il éprouva une délicieuse surprise à être conduit par Agno.

Au sortir du marécage, ils atteignirent un espace sablé, tellement saturé encore par les dépôts salins de la mer, qu'aucun grand arbre n'y croissait pour offrir l'abri de ses branches contre les ardeurs du soleil. Une porte primitive y donnait accès, mais au lieu de l'ouvrir pour faire entrer Jerry dans l'enclos, il l'excita de la voix et du geste à creuser un tunnel sous la palissade grossière. Lui-même, il y travailla, il enleva de grandes quantités de sable avec ses mains, en ayant soin toutefois que l'on vît, de façon indubitable, la trace des pattes et des griffes du chien.

Quand Jerry eut pénétré à l'intérieur, Agno, passant par la porte, voulut l'inciter à creuser pour dénicher les œufs. Mais Jerry, qui n'éprouvait aucun goût pour ces œufs, ne se laissa point tenter. Agno en goba huit et en dissimula deux sous ses aisselles pour les rapporter subrepticement chez lui. Il eut soin de briser en fragments les coquilles des huit œufs, comme eût pu le faire un chien et pour achever de préparer la scène qu'il avait imaginée, il barbouilla de jaune d'œuf, non point le pourtour de la gueule de Jerry, où sa langue aurait vite fait d'enlever les traces, mais les poils voisins des yeux, qu'il lui était plus difficile à atteindre.

Poussant plus loin encore le sacrilège, il encouragea Jerry à attaquer une femelle de mégapode en train de pondre, et, sachant bien qu'une fois que celui-ci aurait goûté le plaisir de tüer ces oiseaux stupides, il voudrait continuer, il se hâta de quitter l'enclos et de franchir le marécage pour aller conter ses doléances à Bashti. Le tabou du chien, lui exposa-t-il, l'avait empêché d'intervenir quand il l'avait vu dévorer les pondeuses tabou, car il ignorait lequel des deux tabous étant le plus grand, devait l'emporter. Et Bashti, qui depuis six mois n'avait plus goûté d'œuf de mégapode, et qui désirait vivement éprouver de nouveau cette jouissance gastronomique, s'achemina à travers le marécage avec une rapidité telle qu'il dépassa Agno, lequel comptait cependant bien moins d'années que lui.

Arrivé à l'enclos, il surprit Jerry qui, la gueule et la patte teintes de sang, était en train de tuer la quatrième pondeuse. Le jaune d'œuf appliqué savamment par Agno maculait le pourtour de ses yeux et l'avancée du front. Bashti, aiguillonné par une demi-année d'attente, chercha vainement un seul œuf de mégapode. Et Jerry, fort du consentement et des encouragements d'Agno, agitait sa queue en regardant Bashti, attendant qu'on le félicitât de

ses prouesses et riant de sa gueule sanguinolente et de ses yeux barbouillés.

Bashti ne s'abandonna point à sa rage, comme il l'eût fait s'il avait été seul. Il dédaignait, en présence du grand sorcier, de céder à des sentiments si vulgaires. Les grands de ce monde savent se contenir et temporiser avec leurs désirs naturels, sous couvert de désintéressement. Agno se dominait un peu moins, car il ne put dissimuler la flamme avide de son regard. Bashti, qui le vit, se méprit et l'attribua à la simple curiosité; preuve que si les grands savent donner le change à leurs subordonnés, ils peuvent également se laisser duper par eux.

Bashti regarda Jerry en riant, tout comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, et jeta négligemment un furtif regard de côté pour lire le désappointement du sorcier dans ses yeux.

« Ah, ah, songea-t-il, je l'ai dupé.

— Quel est le plus grand tabou? demanda Agno dans la langue de Somo.

— Comme si cela se demande! Le mégapode, bien sûr.

— Et le chien? demanda encore Agno.

— Doit expier la rupture du tabou. Il a été institué par Somo, l'ancêtre et le premier législateur de nous tous... Celui-ci a toujours été le tabou des chefs. Le chien doit périr. »

Il s'arrêta pour réfléchir, tandis que Jerry, retournait creuser le sable à un endroit où son flair lui promettait une récolte. Agno voulut l'empêcher, mais Bashti s'interposa.

« Laisse, dit-il. Que le chien se trahisse devant moi. »

Et Jerry, découvrant deux œufs les brisa et lappa la portion de leur précieux contenu qui n'était pas perdue dans le sable. Les yeux de Bashti étaient sans éclat quand il demanda : « C'est aujourd'hui que les hommes ont un festin de chiens?

— Demain, à midi, répondit Agno. Les chiens arrivent déjà. Il y en aura au moins cinquante.
— Cinquante et un », fut le verdict de Bashti, en désignant Jerry.
D'un mouvement prompt, le sorcier voulut capturer le chien.
« Pourquoi maintenant? demanda le chef. Il faudrait le porter à travers le marécage. Mieux vaut le laisser retourner ainsi et lui lier les pattes devant le hangar des canots. »
Jerry, trottant gaiement sur les talons des deux hommes, traversa le marécage et approcha du hangar des canots, d'où partaient des hurlements de douleur et d'effroi d'un grand nombre de chiens. Il s'inquiéta immédiatement, sans toutefois avoir la moindre appréhension. Au moment même où il dressait les oreilles et où son museau humait l'air, Bashti l'enleva par la peau du cou, et Agno se mit à lui lier les pattes.
Jerry ne poussa pas un gémissement, pas un cri, et ne donna aucun signe de frayeur; il se contenta de gronder furieusement et de happer de temps à autre, en donnant des coups de reins pour griffer avec les pattes de derrière. Mais un chien, suspendu par la peau du cou ne peut guère se défendre contre deux hommes adroits et intelligents, qui savent se servir de leurs deux mains.
Ses pattes de devant et celles de derrière furent d'abord liées ensemble, puis réunies, et Jerry, ligoté de la sorte, fut porté la tête en bas, jusqu'à l'endroit peu éloigné où avait lieu l'abattage et la cuisson. Il fut jeté parmi une vingtaine de chiens garrottés comme lui. On était au milieu de l'après-midi et un certain nombre d'entre eux étaient là, exposés au soleil brûlant, depuis le matin. C'étaient tous des chiens de la brousse ou chiens sauvages, si peu endurants que la soif, la douleur causée par des liens qui leur serraient trop les membres, ainsi qu'une

vague appréhension de ce qui allait suivre, les faisait se lamenter et pousser des hurlements de désespoir et de souffrance.

Les trente heures qui suivirent furent pénibles pour Jerry. La nouvelle s'était immédiatement répandue que son tabou était levé, et les nègres en profitèrent. Jusqu'à la tombée de la nuit, ils firent cercle autour de lui pour le tourmenter et l'agacer. Ils ricanaient, se moquaient de sa déchéance, le poussaient dédaigneusement du pied, ou bien creusaient dans le sable un trou assez étroit pour qu'il ne pût rouler, et l'y déposaient sur le dos, avec ses pattes solidement attachées qui pointaient en l'air.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de gronder de colère et d'impuissance, car, contrairement aux autres chiens, il ne voulait point gémir de douleur. Il avait un an, à présent, et les six derniers mois l'avaient beaucoup mûri; puis, c'était sa race d'être stoïque et sans peur. Ses maîtres blancs lui avaient inculqué la haine et le mépris des nègres : aussi, au cours de ces trente heures, acquit-il une haine particulièrement amère, une haine inoubliable pour les noirs, quels qu'ils fussent.

Ses bourreaux ne négligèrent rien qui pût le tourmenter. Ils apportèrent même le chien sauvage qu'ils excitèrent contre lui. Mais il était contraire à la nature de celui-ci d'attaquer un ennemi incapable de mouvement; même quand cet ennemi était Jerry qui tant de fois l'avait maîtrisé et fait rouler sur le pont. Si Jerry, ayant eu une patte cassée, par exemple, avait encore pu mouvoir les trois autres, il fût peut-être tombé sur lui jusqu'à ce que mort s'ensuivît; mais cette immobilité était quelque chose de différent. Le divertissement qu'on se promettait n'eut donc pas lieu. Aux grondements de Jerry, au retroussement des lèvres, le chien sauvage répondait par d'autres grognements, en montrant les dents; mais aucun encouragement des nègres ne put le décider à mordre Jerry.

L'abattoir, devant le hangar des canots, était un endroit plein d'horreur. De temps à autre, un chien garrotté était apporté et jeté dans le tas. On entendait continuellement hurler, surtout les chiens qui, couchés là depuis la première heure, avaient été constamment exposés au soleil, sans une goutte d'eau pour se désaltérer. Par moments, une vague de terreur et d'appréhension calmait un instant les gémissements. Puis ils reprenaient de plus belle. Ce concert dura toute la nuit. Le lendemain matin, tous les chiens souffraient intolérablement de la soif.

Le soleil échauffant de nouveau le sable blanc les amena presque à l'état de rage. Le cercle des tourmenteurs se forma de nouveau autour de Jerry, s'acharnant après lui dans un désir de vengeance méprisante pour celui qui avait perdu son tabou. Ce qui lui fut le plus sensible, ce n'est pas d'endurer les coups et les tourments physiques, mais d'être bafoué. Les chiens, en général, n'aiment pas qu'on rie à leurs dépens, et Jerry, en particulier, ne pouvait retenir sa fureur devant ces ricanements et ces piaillements ironiques.

Il n'avait pas gémi un seul instant, mais ses féroces grondements, combinés avec la soif, avaient enroué sa voix et desséché les muqueuses de sa gueule, si bien qu'il était devenu incapable d'émettre aucun son. Sa langue pendait hors de sa gueule, et le soleil de huit heures commençait déjà à brûler.

Ce fut le moment que choisit un des bourreaux de Jerry pour lui infliger une nouvelle torture. Il le roula hors du trou où il avait été couché toute la nuit sur le dos, les pattes en l'air, le tourna sur le flanc et lui présenta une petite calebasse pleine d'eau. Jerry lappa avec une avidité si grande qu'il ne s'aperçut pas tout de suite que le garçon avait écrasé dedans un certain nombre de grains de poivre rouge. Tout le cercle se tordit de plaisir

et d'hilarité, et la soif que Jerry avait ressentie précédemment n'était rien, comparée à celle qu'il éprouva alors et qui fut aggravée encore par l'atroce brûlure du poivre.

L'événement qui suivit, gros de conséquences, fut l'arrivée de Nalasu. Celui-ci était un vieillard aveugle d'une soixantaine d'années, qui marchait en tâtant le terrain avec un gros bâton. De sa main libre, il portait un petit cochon attaché par les pattes.

« On dit que le chien du maître blanc va être mangé, commença-t-il. Où est le chien du maître blanc? Montrez-le-moi. »

Agno, qui venait d'arriver, se tenait près de lui pendant qu'il se penchait sur Jerry et le palpait de ses mains. Jerry ne grogna point et ne tenta non plus de mordre, bien qu'à plusieurs reprises, les doigts de l'aveugle passassent à portée de ses dents. Mais il ne sentait aucune hostilité dans leur attouchement. Nalasu palpa ensuite le cochon et recommença à plusieurs reprises ce manège, comme pour établir une comparaison entre Jerry et le cochon.

A la fin, il énonça :

« Le cochon est de même taille que le chien mais il a plus de viande à manger. Prenez le cochon et moi j'aurai le chien.

— Non, dit Agno, le chien du maître blanc a rompu le tabou, il faut qu'il soit mangé. Prends n'importe quel autre chien pour le cochon. Prends un gros chien.

— Je veux le chien du maître blanc, insista Nalasu. Rien que le chien du maître blanc et pas d'autre. »

Ils étaient en train de discuter quand survint Bashti, qui s'arrêta à les écouter.

« Prends le chien, Nalasu, dit-il à la fin. C'est un bon cochon et je le mangerai moi-même.

— Mais il a rompu le tabou, le grand tabou de l'en-

clos de ponte, et il doit être mangé, riposta promptement Agno. »

La vivacité de cette objection éveilla dans l'esprit de Bashti un vague soupçon inexpliqué.

« Le tabou doit être racheté par la mort et la cuisson, continua Agno.

— Fort bien, déclara Bashti. Je mangerai le petit cochon. Fais-lui couper la gorge et qu'il soit porté au feu.

— Je ne fais que rappeler la loi du tabou. Sa rupture doit être payée par la mort du coupable.

— Mais il est une autre loi, ricana Bashti. Elle est aussi vieille que ces murs édifiés par Somo, c'est qu'une vie peut en racheter une autre.

— Oui, mais cela concerne seulement les hommes ou les femmes, précisa Agno.

— Je connais la loi, déclara Bashti. Somo a établi cette loi. Il n'a jamais été dit qu'un animal ne peut racheter un autre animal.

— Cela ne s'est jamais fait, dit Agno, cherchant une échappatoire.

— Et pour cause, répliqua le vieux chef. Jusqu'ici, aucun homme n'a commis la folie de donner un cochon en échange d'un chien. C'est un tout jeune cochon, et il est gras et tendre. Prends le chien, Nalasu. Prends ce chien maintenant. »

Mais le sorcier n'était point satisfait.

« Ainsi que tu le disais, ô Bashti, dans ta sagesse, ce chien est un transmetteur de force et de courage. Fais-le abattre, et quand il aura été retiré du feu, que son corps soit partagé en tout petits morceaux, afin que chaque homme en puisse goûter et qu'il acquière par là une dose de force et de courage. Mieux vaut pour Somo que la force et le courage appartiennent aux hommes qu'aux chiens. »

Mais Bashti ne nourrissait point de colère contre

Jerry. Il avait vécu trop vieux et avait philosophé trop longtemps pour blâmer un chien qui avait violé un tabou qu'il ignorait. Certes, des chiens étaient souvent abattus pour avoir violé un tabou; mais il laissait faire parce que ces animaux ne l'intéressaient aucunement et que leur sacrifice renforçait la solennité du tabou. Jerry avait fait mieux que de l'intéresser. Bien souvent, depuis ce jour où il l'avait attaqué à cause de la tête de Van Horn, il avait médité sur cet incident. Troublantes comme le sont les manifestations de la vie, il avait fourni un aliment à ses pensées spéculatives. Puis il avait admiré le courage de Jerry et ce quelque chose d'inexplicable qui l'empêchait de gémir sous les coups de bâton. Et sans le savoir, sans s'en rendre compte, la beauté, la perfection des lignes et l'éclat de la robe de Jerry flattaient son regard. Il le trouvait beau à voir.

Autre chose encore influa sur la décision de Bashti. Il se demandait pourquoi le sorcier désirait si ardemment la mort d'un simple chien. Il y en avait beaucoup d'autres : pourquoi celui-ci en particulier? Il était évident qu'il avait un motif — bien que Bashti fût incapable de le pénétrer — peut-être Agno voulait-il prendre sa revanche du premier jour où il avait été empêché de le manger. S'il en était ainsi, cela dénotait un esprit que lui, Bashti, ne pouvait point tolérer chez aucun homme de sa tribu. Mais quelle que fût la cause ignorée, Bashti, toujours en garde devant l'inconnu, jugea bon de discipliner le sorcier et de démontrer une fois de plus que le dernier mot lui appartenait à Somo. Aussi, il déclara :

« J'ai vécu bien vieux et j'ai mangé beaucoup de cochons. Quel est celui qui oserait dire que ces nombreux cochons m'ont pénétré et ont fait de moi un cochon? »

Il se tut pour jeter autour de lui un regard provocant, mais personne ne parla. Quelques hommes eurent un petit ricanement docile et s'agitèrent un peu sur leurs

pieds, tandis que l'expression d'Agno marquait sa profonde incrédulité qu'il pût y avoir une empreinte porcine quelconque sur son chef.

« J'ai mangé beaucoup de poisson, continua Bashti. Il ne m'a jamais poussé une écaille sur la peau, je n'ai jamais eu d'ouïes dans la gorge et vous voyez tous qu'aucune nageoire ne me pousse sur le dos. Prends ce chien, Nalasu, et toi, Aga, porte le cochon dans ma maison. Je le mangerai aujourd'hui. Agno, fais commencer l'abattage des chiens pour que les hommes des canots puissent manger à temps. »

Puis, avant de s'en retourner, il articula en anglais :

« Ma parole! toi faire moi fâcher contre toi. »

CHAPITRE XVII

LA TÊTE DE NALASU

Tandis que l'aveugle s'éloignait lentement en sondant devant lui le terrain avec son bâton et tenant dans sa main libre Jerry qui, suspendu par les pattes de derrière, avait la tête en bas, celui-ci entendit soudain croître le bruit des hurlements, car la boucherie commençait et les chiens devinaient le sort suspendu au-dessus d'eux.

Le vieillard ne fit point comme Lamaï qui avait porté Jerry jusque chez lui. Au premier cours d'eau serpentant entre les collines basses, il s'arrêta pour faire boire le chien. Et Jerry s'abandonna à la délicieuse sensation de l'eau fraîche qui mouillait sa langue, remplissait sa gueule et descendait le long de son gosier. Néanmoins, dans son subconscient, l'impression s'éveilla que, plus encore que Lamaï, qu'Agno et que Bashti, cet homme était le nègre le meilleur qu'il eût connu dans Somo.

Quand il eut bu tout son saoul, il remercia Nalasu avec quelques coups de langue, non point passionnément. extatiquement, comme s'il se fût agi de son maître, mais avec toute la reconnaissance que comportait

l'octroi du liquide bienfaisant. Le vieillard gloussa avec satisfaction et roula dans l'eau le corps de Jerry brûlé du soleil. Tout en ayant soin de maintenir sa tête hors de l'eau, il frotta sa peau desséchée pour bien laisser pénétrer l'humidité sous le poil et le laissa ainsi pendant quelques minutes.

La maison de Nalasu était située à une grande distance encore, et le vieillard continua de porter Jerry qui avait toujours les pattes attachées. Il ne le portait plus cette fois la tête en bas, mais dans son bras, serré contre sa poitrine. Son idée était de s'attacher le chien. Nalasu, isolé depuis de longues années dans les ténèbres de sa cécité, avait beaucoup réfléchi et connaissait bien mieux le monde qui l'entourait que s'il en avait eu la perception visuelle. Il avait besoin d'un chien pour son usage personnel, et, à plusieurs reprises, il avait tenté de garder un chien de la brousse auprès de lui, mais ceux-ci, appréciant fort peu ses bontés, s'étaient invariablement enfuis à la première occasion. Le dernier était demeuré un peu plus longtemps, parce qu'il l'avait traité aussi bien que possible, mais il s'était sauvé avant l'achèvement de son éducation. Nalasu avait entendu dire que le chien du maître blanc n'était point de cette race-là. Jamais il ne s'enfuyait, pris de peur; il passait pour être plus intelligent que les chiens de Somo.

L'invention de Lamaï, d'attacher Jerry avec une canne, s'était répandue alentour et c'est aussi de cette façon qu'il fut attaché chez Nalasu. Il y avait cependant cette différence que jamais l'aveugle ne témoigna d'impatience au cours des longues heures quotidiennes où il demeurait accroupi près de Jerry, occupé à le caresser. Même s'il n'avait point agi de la sorte, Jerry, qui recevait la nourriture que dispensait sa main et qui commençait de s'habituer à changer constamment de maître, aurait accepté de servir Nalasu. Après le traitement

infligé par le sorcier qui l'avait ficelé et jeté au milieu des autres chiens immobilisés à l'abattoir, Jerry éprouvait la sensation précise qu'Agno avait perdu tous ses droits sur lui. Et Jerry, qui depuis sa petite enfance avait toujours possédé un maître, éprouvait le désir impérieux d'en avoir encore.

Il arriva donc que le jour où il fut détaché de sa canne, Jerry demeura de son propre gré dans la maison de Nalasu. Quand le vieillard eut acquis la certitude qu'il ne chercherait point à s'enfuir, il commença l'éducation de Jerry. Il la poursuivit lentement d'abord, puis par degrés il en arriva à lui consacrer plusieurs heures par jour.

Tout d'abord, Jerry apprit à connaître un nouveau nom, celui de Baô, auquel il lui fallut répondre d'une distance toujours plus grande, même quand il était prononcé tout bas, et Nalasu l'articulait toujours plus doucement, jusqu'à ce qu'il parût un soupir, Jerry possédait une ouïe très fine, mais à force d'exercice celle de Nalasu l'était presque autant.

L'ouïe de Jerry fut développée encore jusqu'à devenir excessivement subtile. Durant des heures, il se tenait assis à côté de Nalasu ou debout à quelque distance, pour épier le moindre son ou même un froissement dans la brousse. Ensuite, il apprit à distinguer les bruits de la jungle, et à les annoncer par ses grondements à Nalasu. Si Jerry reconnaissait que le bruit était fait par un cochon ou un poulet, il se taisait. S'il n'en connaissait point la cause, il grognait doucement. Par contre, s'il était provoqué par les mouvements furtifs et, par conséquent, suspects d'un être humain, il grondait très fort; si le bruit était fort, mais non suspect, alors ses grondements changeaient de ton.

Jerry ne se demanda jamais pourquoi on lui apprenait toutes ces choses-là. Il se laissait faire simplement parce

que tel était le désir de son maître actuel. Il fallut à Nalasu une somme énorme de temps et de patience pour lui enseigner ces choses-là, et bien d'autres encore; il avait enrichi son vocabulaire, de telle sorte qu'ils pouvaient tous deux, à distance, tenir de brèves conversations.

Il arrivait, par exemple, que Jerry, à cinquante pas de distance, aboyait doucement; cela signifiait qu'il entendait un bruit dont il ne connaissait point la nature, et Nalasu, avec des sifflements variés, lui commandait de se tenir tranquille, d'aboyer plus doucement ou de se taire tout à fait, ou bien encore, soit d'aller se renseigner dans la brousse sur la cause de cette rumeur étrange, soit d'aboyer fortement et de se précipiter à l'attaque.

Parfois aussi, dans la direction opposée, un son étranger frappait l'oreille de Nalasu, et il demandait alors à Jerry s'il avait entendu. Et Jerry, prompt à épier les sons, répondait à Nalasu, lui faisait connaître par une altération dans la quantité ou la qualité de ses aboiements, s'il entendait, ou s'il n'entendait pas; ou bien, s'il s'agissait d'un chien étranger, d'un rat des bois, d'un homme ou d'un adolescent.

Nalasu était un vieillard étrange. Il demeurait seul dans une petite case d'herbages située à l'extrême limite du village. L'habitation la plus rapprochée était déjà à une certaine distance, et la sienne était bâtie au milieu d'une clairière découpée dans la jungle épaisse. Cette clairière était continuellement débarrassée de la végétation qui l'envahissait. Nalasu ne semblait pas avoir d'amis; du moins, il ne recevait jamais de visiteurs. Des années avaient passé depuis que le dernier de ceux-ci avait été découragé. Il n'avait non plus de famille. Sa femme était morte depuis longtemps, et ses trois fils, non mariés, avaient perdu la vie dans une expédition au-delà des limites de Somo et avaient été mangés par les hommes de la brousse.

Pour un aveugle, il se montrait excessivement industrieux. Il ne demandait rien à personne et se procurait lui-même sa subsistance. La clairière qui entourait sa maison était plantée de yams, de patates et de taro. Dans une autre clairière — car il ne voulait point d'arbres à proximité de sa maison — il avait des plantains, des bananiers et une demi-douzaine de cocotiers. Il échangeait dans le village ses fruits et ses légumes contre de la viande, du poisson et du tabac.

Une grande partie de son temps était prise par l'éducation de Jerry, et, dans ses moments de loisir, il confectionnait des arcs et des flèches tellement estimés par les hommes de la tribu, qu'il les vendait facilement. Rarement, aussi, une journée s'écoulait sans qu'il s'exerçât lui-même à tirer de l'arc. Il visait dans la direction où il entendait le son, et quand une rumeur ou un bruissement se produisait dans la jungle et que Jerry lui en avait signalé la nature, il envoyait une flèche. Quand celle-ci manquait son but, Jerry devait, avec toutes les précautions nécessaires, aller la chercher.

Une particularité de Nalasu, c'est qu'il ne dormait jamais quotidiennement plus de trois heures et que ce court sommeil, il ne se l'accordait que durant le jour, et jamais dans sa maison. Il y avait, dans la partie la plus épaisse de la jungle voisine, une sorte de nid auquel n'accédait aucun sentier. Jamais Nalasu n'y pénétrait ou n'en sortait par la même voie, afin que la riche végétation tropicale, rarement foulée au même endroit, ne pût révéler la moindre trace de son passage. Tant que durait son sommeil, Jerry devait monter la garde et ne point s'endormir.

Le vieillard avait de puissants motifs pour s'entourer d'un tel luxe de précautions. Au cours d'une rixe, son fils aîné avait jadis tué un certain Ao, l'un des six fils de la famille d'Anno, qui habitait un des villages des

hautes terres. D'après la loi de Somo, la famille d'Anno avait le droit de recouvrer sa dette de sang dans celle de Nalasu, mais elle en avait été frustrée par la mort des trois fils de Nalasu dans la brousse. Comme la législation de Somo accordait une vie en échange d'une autre, et que Nalasu était le seul survivant de sa famille, personne n'ignorait dans la tribu que les Anno ne seraient point satisfaits tant qu'ils n'auraient point tué l'aveugle.

Mais Nalasu avait été fameux autant comme guerrier que comme père de trois fils tout aussi valeureux. A deux reprises, les Anno avaient cherché vengeance; la première fois, avant la cécité de Nalasu. Celui-ci ayant découvert leur trace, les avait tournés et avait atteint et tué par derrière Anno le père, doublant ainsi la dette de sang.

Puis était survenu son accident : tandis qu'il rechargeait des cartouches Snider, une explosion de poudre noire lui brûla les yeux. Pendant qu'il soignait ses blessures, les Anno étaient revenus à la charge. Mais il s'y attendait et y était préparé. Cette nuit-là, deux oncles et un autre frère marchèrent sur des épines empoisonnées et trouvèrent une mort horrible. La somme des vies dues aux Anno se montait désormais à cinq, et seul un vieil aveugle était là pour en répondre.

A partir de ce moment, les Anno, craignant les épines, n'osèrent plus attaquer, mais le feu de leur vindicte couvait sous la cendre et ils vivaient dans l'attente du jour où la tête de Nalasu ornerait la poutre médiane de leur toit. Ce n'était point une trêve entre ennemis jurés, mais une accalmie avant la tempête. Le vieil aveugle ne pouvait rien tenter contre eux et eux-mêmes craignaient de l'attaquer.

CHAPITRE XVIII

JUSTICE AUSTRALE

Le temps passait. Le vent du sud-est tomba; la mousson recommença à souffler, et Jerry, avec six mois de plus, augmenta de poids, de taille et de vigueur. Cette demi-année, passée dans la société de l'aveugle, n'avait point été malheureuse pour lui, bien que Nalasu, sévère sur la discipline, eût tenu bon pour dresser journellement Jerry pendant de longues heures, lui imposant un temps de travail bien plus long que celui qu'on exige généralement des chiens. Jamais Jerry ne reçut de lui une correction ou une parole dure. Cet homme, qui avait tué quatre des Anno, dont trois après avoir été atteint de cécité, ce noir, qui avait abattu un grand nombre d'hommes dans l'ardeur sauvage de sa jeunesse, n'éleva jamais la voix dans un accès d'emportement contre Jerry. Il le réprimandait toujours avec douceur.

Cette éducation persistante donnée à Jerry pendant la période qui précède immédiatement l'âge adulte, développa dans son cerveau des facultés qu'il conserva toute sa vie. Il est fort probable qu'aucun chien au monde ne sut user de la voix comme lui, et cela pour trois mo-

tifs : sa vive intelligence, le génie d'enseignement déployé par Nalasu et les longues heures consacrées à son éducation.

Son vocabulaire était prodigieux pour un chien. On pourrait presque dire qu'il conversait des heures avec son maître, bien que les sujets dont ils pouvaient causer ensemble fussent très limités. Ils pouvaient se communiquer fort peu du passé, et presque rien de l'avenir. Il était impossible à Jerry de parler de Meringe, de l'*Arangi* et de l'amour passionné qu'il avait voué à Van Horn, ou de ses raisons de haïr Bashti; de même que Nalasu était incapable de l'entretenir de la dette de sang due aux Anno ou de la perte de ses yeux.

Pratiquement, toute leur conversation se bornait à l'instant présent, bien qu'ils eussent une faible possibilité de toucher au passé immédiat. Nalasu, par exemple, donnait à Jerry une série d'instructions qui consistaient à partir en reconnaissance, aller jusqu'au nid, puis le circonscrire à distance; se rendre ensuite à la clairière des arbres fruitiers, traverser la jungle jusqu'à la piste principale, suivre cette piste, en se dirigeant vers le village jusqu'au grand bananier, puis, de là, s'en retourner par le petit sentier jusqu'à la case de Nalasu. Jerry s'acquittait à la lettre de sa mission et revenait faire son rapport. Il pouvait lui arriver de raconter qu'au nid, il ne se passait rien d'anormal, sinon qu'une buse se trouvait dans les environs; dans l'autre clairière, trois cocotiers étaient tombés — car il savait, sans se tromper, compter jusqu'à cinq — entre l'autre clairière et la piste principale, il avait vu quatre cochons; le long de la piste étaient passés un chien, cinq ou six femmes et deux enfants, et le long du petit sentier, qui menait à la maison, il avait aperçu un cacatoès et deux jeunes noirs.

Par contre, il se trouvait incapable d'expliquer à Na-



JERRY RAPPORTA LA FLÈCHE A NALASU

lasu son état d'esprit et les aspirations de son cœur qui l'empêchaient de se sentir parfaitement heureux. Nalasu n'était qu'un dieu nègre, et non un dieu blanc. Or, Jerry détestait les nègres, à l'exception de Lamaï et de Nalasu. Il les tolérait et éprouvait même à l'égard de ce dernier une affection placide et douce, mais point d'amour vrai.

Ces dieux noirs n'étaient que de second ordre, et il était incapable d'oublier les dieux plus élevés comme Van Horn et M. Haggin, voire Derby et Bob, qui étaient du même type. Ceux-ci, c'était tout autre chose, une élite autrement meilleure que toute cette racaille noire au milieu de laquelle il vivait. Les blancs étaient plus hauts, plus puissants; ils régnaient dans un lieu de délices inaccessible dont il avait conservé un souvenir vivace, après lequel il languissait; mais hélas! il n'en connaissait point le chemin, et ce monde perdu avait peut-être sombré dans le néant où s'étaient certainement abîmés Van Horn et l'*Arangi*.

Le vieillard avait beau s'efforcer de gagner le cœur de Jerry; il ne pouvait lutter contre les souvenirs du passé, c'est pourquoi il n'obtint que de la fidélité et un certain attachement. Pour Nalasu, Jerry n'aurait pas lutté jusqu'à la mort avec la même passion que pour son maître Van Horn, mais il l'eût fait cependant avec dévouement. Et le vieillard ne se douta jamais de ce qui manquait au sentiment qu'il avait inspiré à Jerry.

Le jour arriva où l'un des Anno mit à l'épreuve sa grande invention. Elle consistait en des sandales formées de nattes épaisses destinées à protéger la plante des pieds contre les épines empoisonnées qui avaient servi à Nalasu pour exterminer trois de ses ennemis. A la faveur d'une nuit obscure et de ténèbres opaques sous un ciel voilé de nuages, une douzaine d'Anno, armés de Snider, de pistolets d'arçon, de tomahawks et de massues

descendirent à la clairière de Nalasu en avançant avec précaution, malgré les épaisses sandales, à cause des épines que le vieil aveugle, d'ailleurs, ne plantait plus.

Jerry, assis entre les genoux de Nalasu, et se laissant gagner peu à peu par le sommeil, donna un premier avertissement au vieillard qui était devant sa porte les yeux ouverts, l'oreille tendue, comme il se tenait toutes les nuits depuis bien des années. Il écouta plus attentivement pendant de longues minutes durant lesquelles il ne perçut aucun son, chuchotant en même temps pour renseigner Jerry en lui recommandant de parler bas. Et Jerry, avec des ouah! oû oû ah!... et toutes les formes du langage auxquelles il avait été initié, lui apprit tout bas que des hommes approchaient, beaucoup d'hommes, plus de cinq.

Avec la patience des vieillards, Nalasu demeura sans bouger, jusqu'au moment où, à la limite même de la jungle, soit à soixante pieds de distance, il distingua le bruit particulier d'un seul homme. Il tendit son arc, lâcha la flèche et un soupir mêlé d'un gémissement lui révélèrent qu'il avait atteint son but. Son premier mouvement fut d'empêcher Jerry de courir rechercher la flèche qui, il le savait, ne s'était point perdue; son second mouvement fut de rebander son arc.

Quinze minutes de silence s'écoulèrent. Le vieil aveugle, immobile comme une statue de pierre, imposait, par l'attouchement de ses doigts, silence à Jerry, qui tremblait d'ardeur. Car Jerry, aussi bien que Nalasu, savait que la mort rôdait dans les ténèbres environnantes. Un très léger bruissement se fit entendre de nouveau, un peu plus près, cette fois-ci. Mais la flèche manqua le but. On l'entendit donner sur un tronc d'arbre, en même temps que de petits bruits confus révélèrent le brusque retrait d'un bouclier. Puis, après un instant de silence, Nalasu commanda doucement à Jerry d'aller rechercher

la flèche. Le chien avait été bien dressé et longuement formé, car, sans être entendu de Nalasu même, dont l'ouïe était beaucoup plus développée que chez ceux qui voient, il suivit la direction de la flèche jusqu'à l'arbre et la rapporta dans sa gueule.

Nalasu attendit qu'un nouveau bruissement révélât une nouvelle avance, puis, toujours avec Jerry à ses côtés, il ramassa toutes ses flèches et avança sans bruit à mi-chemin le long de la clairière. Au moment où ils se déplaçaient, un Snider dirigea son coup dans la direction de l'endroit qu'ils venaient de quitter.

Depuis minuit jusqu'à l'aube, l'aveugle et le chien luttèrent avec succès contre douze hommes armés d'armes à feu. L'aveugle, lui, n'avait pour se défendre qu'un arc et une centaine de flèches. Il lança des centaines de flèches que Jerry allait rechercher, et qu'aussitôt il renvoyait à nouveau. Mais Jerry l'aidait vaillamment, ajoutant à l'ouïe si développée de Nalasu la sienne, plus développée encore, circulant sans bruit autour de la maison pour rapporter en quel point l'attaque devenait plus pressante.

Les Anno dépensèrent une grande quantité de leur précieuse poudre, car cette affaire ressemblait à la lutte de spectres invisibles. On ne voyait rien d'autre que l'étincelle des coups de feu. A aucun moment, ils n'aperçurent Jerry, bien qu'ils n'eussent point été longs à remarquer sa présence dans leur voisinage, quand il recherchait les flèches. A un moment donné, l'un d'eux, cherchant à tâtons une flèche qui l'avait manqué de bien peu, toucha de la main le dos de Jerry et la morsure de celui-ci lui arracha un cri de terreur. Ils tentèrent de tirer d'après le bruit que faisait la corde de l'arc, mais Nalasu changeait instantanément de place, chaque fois qu'il lâchait son coup. A plusieurs reprises, conscients

de la présence de Jerry, ils tirèrent de son côté. Une fois même, il eut le museau légèrement brûlé par la poudre.

Quand survint le jour, dans cette courte lueur grise qui, sous les tropiques, marque le rapide passage de la nuit à la lumière du soleil, les Anno battirent en retraite, et Nalasu, rentré dans sa maison, possédait encore quatre-vingts flèches, grâce à Jerry. Le résultat de l'attaque était un homme tué et un certain nombre de blessés, atteints par les flèches, qui se traînaient pour s'éloigner sous le couvert de la jungle.

Nalasu demeura la moitié du jour penché sur Jerry pour le dorloter et le caresser en reconnaissance de ses exploits, puis il sortit, accompagné du chien, et alla raconter ce qui s'était passé.

CHAPITRE XIX

LA DISPARITION DE JERRY

Un matin, des fumées montèrent de tous les sommets situés sur la côte de Malaïta pour signaler un grand vaisseau de guerre qui se dirigeait au travers des îles de corail de Langa-Langa. La nouvelle se répandit. Le vaisseau de guerre ne s'arrêta pas à Langa-Langa. Il ne fit pas davantage escale à Binu. Il filait droit sur Somo.

Nalasu, à cause de sa cécité, ne pouvait voir le message que la fumée transmettait dans l'air, et sa demeure était trop isolée pour que quelqu'un vînt le mettre au courant. Il se rendit seulement compte de quelque chose d'anormal en entendant les voix aiguës des femmes se mêler aux pleurs des enfants et aux vagissements des nourrissons pour former une rumeur terrifiée qui arrivait jusqu'à lui. Il distingua seulement dans tout ce bruit la crainte et la panique, et en conclut que les indigènes du village se retiraient dans les montagnes désertes; mais la cause de cet exode, il l'ignorait.

Appelant Jerry, il lui commanda d'aller en reconnaissance jusqu'au grand bananier où le sentier qui conduisait à la maison rejoignait la piste principale. Jerry, assis au-

dessous de l'arbre, observa la fuite de Somo. Hommes, femmes et enfants, jeunes et vieux, nourrissons pendus à la mamelle ou patriarches courbés sur leur bâton, défilèrent devant lui en toute hâte et en grande alarme. Les chiens du village, pris de la même terreur, se sauvaient en gémissant, et il s'en fallut de peu que Jerry, cédant à la contagion de la peur, se mêlât à la troupe des fuyards talonnés par l'imminence de quelque catastrophe inconnue, car leur vue éveillait en lui l'appréhension intuitive de la mort. Un sentiment de loyalisme à l'égard de l'aveugle qui, depuis six mois, le nourrissait et le caressait, lui fit dominer cette impulsion.

De retour auprès de Nalasu, et assis entre ses deux genoux, il fit son rapport. Il lui était impossible de compter plus loin que cinq, bien qu'il sût parfaitement que la population fugitive se composait de beaucoup de fois cinq. Il annonça donc cinq hommes et plus, cinq femmes et plus, cinq enfants et plus, cinq nourrissons et plus, cinq chiens et plus; il signala même cinq cochons et plus. Les oreilles de Nalasu lui disaient qu'ils étaient infiniment plus nombreux encore, et il demanda des noms, Jerry connaissait ceux de Bashti, d'Agno, de Lamaï, et de Lumaï. Il ne les exprimait pas avec leur phonétique ordinaire, mais les disait dans le langage convenu formé d'aboiements variés que Nalasu lui avait appris.

Nalasu prononça encore beaucoup d'autres noms que Jerry connaissait par l'oreille mais ne savait pas prononcer, et il répondit affirmativement pour la plupart, en remuant la tête et avançant simultanément la patte droite. Quelques noms ne provoquèrent aucun mouvement, signe qu'ils lui étaient inconnus. D'autres encore, dont il n'avait point vu les possesseurs, connus de lui, furent accueillis par un mouvement en avant de sa patte gauche, marquant la négation.

Et Nalasu, pressentant la menace d'une chose terrible,

beaucoup plus terrible que l'incursion d'une tribu maritime du voisinage, incursion que Somo, à l'abri de ses murs, pouvait facilement repousser, Nalasu devina que c'était le vaisseau de guerre vengeur, attendu depuis longtemps. En dépit de ses soixante années d'âge, il n'avait jamais connu le bombardement d'un village. Il avait vaguement entendu parler de ce qui était arrivé dans des villages qui avaient reçu des obus, mais il n'avait pas de conceptions très nettes au sujet de ceux-ci, sinon que ce devaient être des balles beaucoup plus grandes que celles des Snider et qui avaient conséquemment une portée bien plus étendue.

Mais il devait savoir avant de mourir en quoi consiste un bombardement. Bashti, qui depuis longtemps attendait le croiseur qui devait tirer vengeance de la destruction de l'*Arangi* et de la mort des deux blancs, Bashti, qui avait déjà calculé le dommage en pouvant résulter, avait commandé à son peuple de fuir dans les montagnes. Les traînards, qui fermaient l'exode, passaient justement, et Nalasu, serrant contre lui son arc avec ses quatre-vingt-dix flèches se mettait en marche avec Jerry sur ses talons, quand l'air au-dessus de sa tête fut déchiré par un vacarme assourdissant.

Nalasu s'assit brusquement. C'était la première fois qu'il entendait le canon, et c'était mille fois plus terrible qu'il l'avait imaginé. Ce ronflement de tonnerre, ce grondement sourd évoquait quelque cataclysme de la nature, comme si les éléments étaient déchaînés par une divinité puissante. On eût dit le déchirement subit d'un tissu fabuleusement épais, large comme la terre et vaste comme le ciel.

Non seulement Nalasu s'assit juste devant sa porte, mais il pencha sa tête jusqu'aux genoux et l'abrita de ses bras arqués. Et Jerry, qui n'avait jamais entendu le canon, et qui imaginait encore bien moins ce que ce devait être, demeura impressionné par la solennité de ce présage. Il

lui parut que c'était là une catastrophe naturelle, semblable à celle qu'avait essuyée l'*Arangi* quand un vent de tempête l'avait couché sur le flanc. Pourtant, au lieu de se tasser peureux au bruit de ce premier obus, il hérissa son poil et gronda en montrant des dents menaçantes.

Nalasu se ramassa davantage sur lui-même, quand l'obus éclata à quelque distance, et Jerry recommença à se hérisser et à grogner. A chaque coup, il agissait de la même façon, car s'ils ne faisaient pas plus de bruit, les obus tombaient à présent plus près de la jungle. Et Nalasu, après avoir longtemps vécu en brave, au milieu des périls qu'il avait connus, devait finir en lâche, dans la peur de l'inconnu, de ce qui était le fruit de l'invention des hommes blancs. A mesure que le bombardement se rapprochait il perdait l'empire sur soi-même. A la fin, sa terreur devint telle qu'il aurait été capable de se mordre les veines et de hurler. Avec un cri de folie, il se dressa et se précipita dans sa maison, comme si le chaume pouvait protéger sa tête. Il se heurta au montant de la porte, et avant que Jerry ait pu le rejoindre, il tournoya et s'abattit sur le sol juste à temps pour recevoir un obus sur la tête.

Au moment où il explosa, Jerry atteignait la porte. La maison fut dispersée en fragments lancés de tous côtés, et Nalasu aussi. Jerry fut projeté par le déplacement d'air, à une vingtaine de pieds de là et perdit connaissance.

Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'un premier mouvement spasmodique agitât ses pattes, et quand il eut repris son équilibre, instable encore, il ne se rendit pas compte du temps écoulé. Il lui sembla que la seconde d'avant, il avait reçu un coup bien plus formidable que celui qu'aurait assené le gourdin d'un nègre.

La gorge et les poumons remplis d'une fumée piquante et suffocante, les narines pleines de terre et de poussière, il commença par tousser et par éternuer, sautant de tous

côtés, retombant lourdement pour bondir à nouveau, vacillant sur les pattes de derrière ou frottant son museau avec celles de devant. Il ne songeait qu'à chasser la douleur qui lui brûlait les narines et la gueule.

Par une chance extraordinaire, aucun éclat d'obus ne l'avait atteint, et, grâce au bon état de son cœur et de ses organes, le choc de l'explosion ne l'avait point tué. Ce n'est qu'après s'être démené comme un fou pendant cinq bonnes minutes, qu'il trouva de nouveau l'existence tolérable. Le plus fort des étouffements et de la douleur passé, et bien qu'il se sentît encore faible et étourdi, il se dirigea en chancelant vers la maison de Nalasu. Mais il ne trouva plus ni maison ni Nalasu... rien que des débris confus et amoncelés sur le sol.

Pendant que les obus continuaient à siffler et à exploser, Jerry flaira les restes de la case. Nalasu avait disparu aussi complètement que la maison. Tous deux s'étaient abîmés dans le néant. Tout le monde environnant semblait d'ailleurs voué à la destruction. La vie semblait se retirer dans les hautes collines et dans la brousse lointaine où la tribu avait fui. Jerry avait fidèlement servi jusqu'à la fin le maître auquel il avait si longtemps obéi, celui qui l'avait si longtemps nourri et avait su lui inspirer une véritable affection. Mais ce maître n'était plus.

Jerry se retira sans hâte. Il continua un certain temps à hérisser le poil et à gronder chaque fois qu'un obus sifflait dans l'air ou éclatait dans la brousse, puis, finalement, il demeura impassible. Au lieu de se sauver en gémissant, comme l'avaient fait les chiens de la brousse, il suivit le sentier d'un pas régulier et d'un air digne. Arrivé à la piste principale, il la trouva déserte, car les derniers réfugiés étaient déjà loin. Ce chemin tant de fois parcouru du matin au soir, et qu'il avait vu récemment encombré et couvert d'êtres humains, l'impressionna par sa solitude,

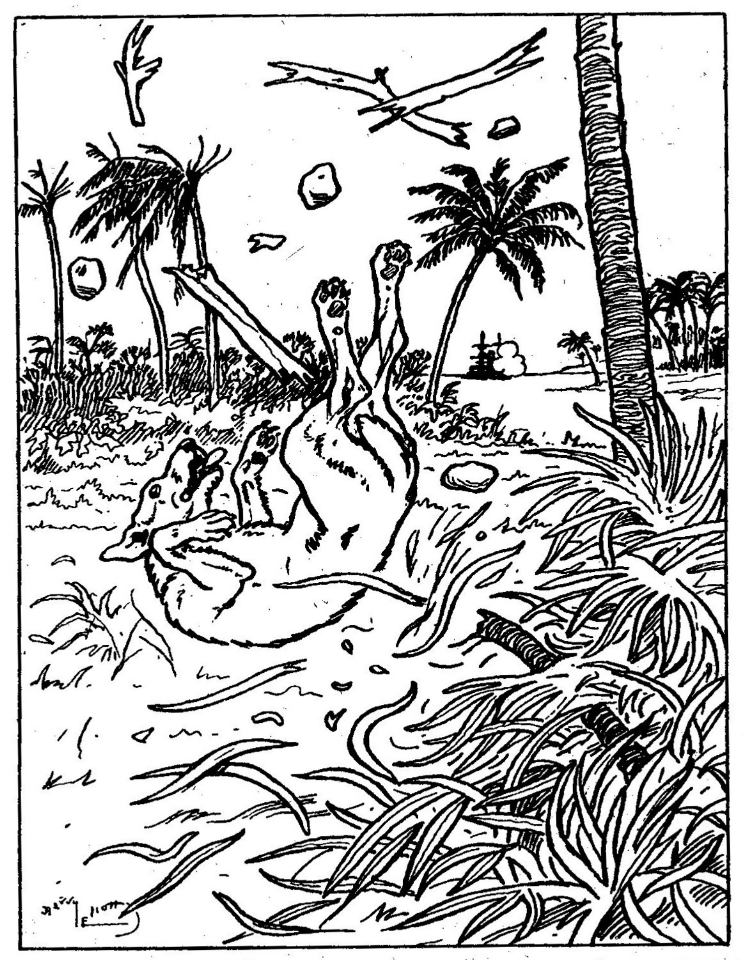
lui donnant la sensation de la fin de toutes choses dans un monde près de périr. Alors, au lieu de s'asseoir sous le bananier, il continua de marcher dans la direction qu'avait suivie la tribu.

Chemin faisant, son flair le mettait au courant de certains épisodes de la fuite. Une fois, il se trouva en présence d'un groupe de noirs atteint par un obus. Il y avait un homme d'une cinquantaine d'années, marchant avec une béquille, parce qu'il avait eu autrefois la jambe arrachée par un requin, une femme serrant contre sa poitrine un bébé mort et donnant la main à un enfant de trois ans, mort aussi; puis deux cochons gros et gras que la femme avait voulu mettre en sûreté.

Le flair de Jerry lui révéla que le flot des fugitifs s'était dispersé pour passer de chaque côté du groupe, puis s'était de nouveau réuni au-delà. Ici, un enfant avait laissé tomber le morceau de canne à sucre qu'il mordillait; là, c'était une pipe en terre au tuyau cassé, une plume qui avait orné la chevelure d'un jeune homme, ou une calebasse contenant des patates et des *yams* cuits qu'une négresse avait soigneusement déposée au bord du sentier, incapable de la porter plus loin.

Pendant que Jerry trottait au long de la piste, le bombardement cessa, pour faire place au bruit des coups de fusils tirés par les hommes débarqués qui tuaient les cochons domestiques dans les rues de Somo. Il n'entendit cependant point le bruit des cocotiers que l'on abattait, pas plus qu'il ne revint jamais pour constater les dégâts commis par les coups de hache.

C'est qu'en cet instant même, il se passa chez Jerry un phénomène étonnant que les penseurs ne purent jamais expliquer. Et ce que fit Jerry, il ne sut ni comment, ni pourquoi il le fit, pas plus que le philosophe ne s'explique pourquoi il choisit pour son déjeuner une purée avec de la crème au lieu d'œufs à la coque.



JERRY FUT PROJETÉ A UNE FORTE DISTANCE PAR L'EXPLOSION

Jerry obéit simplement à une impulsion de son cerveau; au lieu de faire ce qui paraissait le plus facile et le plus naturel, il choisit la chose la plus difficile et la moins naturelle. Etant donné qu'il est plus facile d'endurer le connu que de se lancer dans l'inconnu; étant donné que le malheur et la crainte n'aiment point la solitude, il semble que, pour Jerry, le plus simple eût été de suivre au loin la tribu de Somo. Et cependant, Jerry s'écarta de la ligne de retraite, pour se diriger vers le nord, au-delà des limites de Somo et continuer plus au nord encore vers un pays étranger et inconnu.

Si Nalasu n'avait pas été anéanti, Jerry fût demeuré. Mais Jerry ne raisonna point et agit par impulsion. Il pouvait compter cinq objets et en dire le nom et le nombre, mais il était incapable de raisonner qu'il resterait à Somo si Nalasu vivait, et qu'il quitterait Somo si Nalasu mourait. Il partit simplement de Somo parce que Nalasu était mort et le terrible bombardement s'effaça bien vite dans le passé de sa connaissance, tandis que le présent s'y implantait avec force. Il parcourut les pistes tracées par les hommes de la brousse avec l'appréhension de la mort qui rôdait alentour, les oreilles attentives à tous les bruits de la jungle, les yeux cherchant constamment ce qui produisait ce bruit.

Christophe Colomb lui-même, lorsqu'il s'embarqua à la recherche de l'inconnu, ne se montra pas plus brave et plus aventureux que Jerry, parcourant la jungle obscure de Malaïta.

Jerry ne retourna plus jamais à Somo, mais ce même jour, Bashti y revint avec sa tribu, pour ricaner et se moquer des blancs lorsqu'il apprécia les ravages de leurs obus. Quelques maisons avaient été abîmées par le bombardement, quelques cocotiers seulement avaient été abattus. Quant aux cochons tués, de crainte que la chair ne se conservât point, il commanda d'en faire un grand festin.

Un obus avait percé un trou dans la muraille opposée à la mer. Il l'agrandit pour en faire un passage, bordé de chaque côté par le rocher de corail, et ordonna de construire un nouveau hangar à canots. La seule contrariété qu'il éprouva fut la mort de Nalasu et la disparition de Jerry.

CHAPITRE XX

DANS LA BROUSSE

Jerry erra pendant une semaine dans la brousse, empêché de pénétrer dans les montagnes par les hommes de la jungle qui surveillaient toujours les sentiers. Il aurait eu de la peine à trouver sa nourriture si la chance ne lui avait fait rencontrer le second jour un petit cochon de lait, évidemment perdu loin de son gîte. C'était sa première aventure de chasse, et son instinct le poussa à rester près de sa proie jusqu'à ce qu'elle fût presque dévorée.

Il battit vainement les alentours sans pouvoir trouver d'autre nourriture, mais il retourna toujours vers les restes du cochon de lait, tant qu'il y en eut. Il n'était pas heureux dans sa liberté, parce qu'il était trop domestiqué, trop civilisé. Il s'était écoulé des siècles depuis que ses ascendants ne jouissaient plus de leur liberté. Il était solidaire. Il ne pouvait vivre sans la société de l'homme. Depuis trop longtemps, lui et les générations qui l'avaient précédé, vivaient dans l'intimité des dieux à deux pattes. Depuis trop longtemps, son espèce aimait l'homme, le servait par amour, souffrait et mourait par amour.

La solitude de Jerry lui pesait si fort, que même un dieu

noir lui semblait désirable, étant donné que les dieux blancs étaient depuis longtemps évanouis dans les limbes du passé. S'il avait pu se livrer à des conjectures, il en aurait certainement déduit que les dieux blancs avaient tous péri. Partant de l'idée qu'un dieu noir valait mieux que pas de dieu, quand il eut complètement fini de déguster son petit cochon, il orienta sa course à gauche, vers la mer. Il agit de la sorte, sans raisonner, parce que l'expérience influençait le travail subtil de son cerveau. Il avait toujours vécu dans le voisinage de la mer : c'est là qu'il avait toujours rencontré des hommes, et en descendant la pente de la colline on arrivait inévitablement à la mer.

Il atteignit la plage d'une lagune, protégée par un récif, où des maisons d'herbages en ruines révélaient que des hommes avaient vécu là, jadis. La jungle avait empiété sur le village et des arbres de six pieds avaient poussé au travers des toits détériorés. La végétation envahissait les poteaux, et les idoles placées dans la gueule des requins de bois sculpté, grimaçaient ironiquement, riant de la vanité humaine, à travers un voile de mousses et toute une flore de cryptogames. Un pauvre petit mur de forteresse maritime, qui n'avait jamais été bien solide, étendait ses ruines entre les cocotiers et la berge. Des bananiers, des arbres à pain, pourrissaient sur le sol où ils étaient tombés. Des ossements humains gisaient épars. Jerry les flaira, les reconnaissant pour ce qu'ils étaient : l'emblème de la fragilité de la vie. Il ne trouva point de crânes parce que ceux-ci ornaient les maisons des sorciers, dans les villages de la brousse situés en amont.

C'est avec délices que ses narines aspiraient l'air salin; il renifla même avec plaisir l'odeur fétide des marais. Puis, autre Crusoé découvrant l'empreinte des pieds d'un Vendredi, son museau eut un choc électrique, qui stimula ses fonctions. Jerry venait de flairer le passage récent d'un

être humain sur le sol. L'empreinte était celle d'un nègre, mais elle était toute fraîche. L'ayant suivie une vingtaine de mètres, il arriva à une autre piste dont l'odeur révélait indubitablement la présence d'un blanc.

Un spectateur qui eût vu Jerry, à ce moment-là, eût bien certainement cru qu'il était tout à coup devenu fou. Il se précipita éperdument de tous côtés, revenant sur ses pas, repartant en sens inverse, tantôt en appliquant son museau sur le sol, tantôt l'élevant en l'air pour pleurer frénétiquement. Il courait, il bondissait brusquement de côté, quand il aspirait une nouvelle senteur et s'élancait à droite et à gauche, comme s'il eût engagé une partie de cache-cache avec quelque compagnon invisible.

C'est qu'il était en train de déchiffrer sur le sol un rapport tracé par plusieurs hommes. Un blanc avait passé par ici avec un certain nombre de nègres. A cet endroit, un nègre avait grimpé sur un cocotier et jeté à terre les noix cueillies; là, un bananier avait été dépouillé de ses régimes et un peu plus loin, un arbre à pain avait cédé ses fruits. Une chose, cependant, était troublante : il y avait aussi l'odeur d'un être qui n'était ni un homme blanc, ni un nègre. Si Jerry avait possédé la connaissance nécessaire, et usé de l'observation optique, il aurait remarqué que l'empreinte laissée sur le sable était plus petite que celle d'un homme et qu'elle différait de celle d'une négresse en ce que les orteils étaient rapprochés et n'appuyaient point lourdement sur le sol. Ce qui l'embarrassait, c'était de ne point connaître la poudre de riz. Ses narines en étaient affectées, mais depuis qu'il avait flairé les empreintes humaines, il n'avait pas encore senti cette odeur.

Ce mystère, d'ailleurs, ne l'absorba pas longtemps. Il avait flairé les pas d'un homme blanc, et, à travers le réseau des autres traces, il s'obstina à suivre cette seule piste à travers la brèche de la muraille maritime jusqu'à la grève de sable de corail balayée par la mer. L'empreinte

toute fraîche d'un certain nombre de pieds se confondait à l'endroit où l'avant d'une chaloupe avait accosté et où les hommes avaient débarqué, puis s'étaient réembarqués. Il flaira tout ce qui s'était passé, puis, les pattes de devant enfoncées dans l'eau jusqu'aux épaules, il regarda en face de lui la lagune où son nez avait perdu la trace suivie.

Une demi-heure plus tôt, il aurait pu voir un canot à essence, manœuvrant sans avirons, qui traversait la lagune. Ce qu'il découvrait à présent, c'était un autre *Arangi*. En réalité, c'était un vaisseau bien plus grand que l'*Arangi*, mais il était blanc et long; il avait des mâts et flottait à la surface de la mer. Il y avait trois mâts de mêmes dimensions; mais l'observation de Jerry n'était point suffisamment formée pour noter la différence existant entre ce gréement et les deux mâts — un plus long et un court — de l'*Arangi*. Le monde flottant qu'il avait connu, c'était l'*Arangi*, et puisque ceci, sans le moindre doute, était à ses yeux l'*Arangi*, son maître bien-aimé devait certainement se trouver à bord. Du moment que l'*Arangi* était ressuscité, son maître en avait fait de même. Et Jerry, croyant bien réellement que la tête anéantie qu'il avait vue pour la dernière fois sur les genoux de Bashti avait rejoint son corps et ses jambes pour arpenter le pont de ce monde flottant qu'il apercevait là-bas, Jerry, délibérément, s'élança à la nage et affronta la mer.

Il accomplissait là un acte de témérité folle, car, en s'aventurant ainsi, il rompait un des plus grands tabous qu'il avait connus. Si rien, dans son vocabulaire, ne correspondait au mot « crocodile », il n'en connaissait pas moins cette chose animée et terrifiante qui pouvait nager à la surface et sous la mer, qui possédait une gueule et des mâchoires formidables et signifiait la mort certaine pour les chiens qui s'aventuraient dans l'eau.

Il n'en continuait pas moins à transgresser ce tabou sans crainte. Contrairement à un homme qui serait à la fois

conscient de deux états d'esprit et qui, tout en s'avançant à la nage, éprouverait en même temps que la frayeur le courage dominant cette frayeur, Jerry, lui, ne savait qu'une chose, c'est qu'il avançait vers l'*Arangi* et vers son maître. L'instant qui précédait le moment où ses pattes battaient l'eau, il avait connu toute l'étendue de ce tabou qu'il transgressait délibérément; mais une fois lancé, sa résolution prise, toute résistance affaiblie, il songea seulement, à sa façon simpliste, qu'il allait retrouver son maître.

Bien qu'il fût peu habitué à ce genre d'exercice, il nageait de toutes ses forces, exprimant par des sons modulés son ardent amour pour Van Horn, lequel était sûrement à bord du yacht blanc mouillé à un mille au large. Son chant d'amour, irrité par l'anxiété qui le rendait plus aigu, arriva jusqu'aux oreilles d'un homme et d'une femme étendus sur des chaises longues. Ce fut l'œil perçant de la femme qui l'aperçut le premier.

« Mettez un canot à la mer, Monsieur mon mari, ordonna-t-elle. C'est un petit chien. Il ne faut pas qu'il se noie.

— Les chiens ne se noient pas si facilement, répondit l'homme interpellé. Celui-ci s'en tirera très bien. Mais comment un chien se trouve-t-il ici? »

Il éleva sa jumelle marine jusqu'à ses yeux et regarda un moment.

« Et on dirait le chien d'un homme blanc!... »

Jerry, battant l'eau de ses pattes, ne cessait de progresser, les yeux fixés sur le yacht qui grandissait à son approche, quand il éprouva soudain la sensation d'un danger immédiat. Le tabou prenait sa revanche. Cette chose qui s'avançait vers lui, c'était cette espèce de souche flottante qu'il connaissait pour n'être pas une souche, mais une chose vivante, pleine de péril. Il en vit une partie qui se mouvait lourdement à la surface.

Puis quelque chose, qu'il accueillit avec un grognement

et un mouvement de ses pattes de devant, le frôla, et il tournoya quelque peu, entraîné dans le tourbillon que la bête venait de causer par un mouvement de sa queue. C'était un requin et non un crocodile, et il ne se serait point rangé avec cette timidité, s'il n'avait été rassasié par le récent repas qu'il avait fait en avalant une immense tortue de mer, trop vieille pour lui échapper.

Pourtant, sans qu'il pût le voir, Jerry sentait que cette chose, cet instrument de destruction, rôdait autour de lui. Il n'aperçut point la nageoire dorsale qui émergea de la surface, approchant de lui par derrière. Il entendit une série de coups de feu rapidement tirés du yacht et derrière lui un plongeon effrayé. Ce fut tout. Le danger passa et fut oublié; il ne rattacha point sa disparition aux coups de fusil tirés du yacht. Il ignora et ne devait jamais savoir que celui que les matelots désignaient sous le nom de M. Harley Kennan et qui était appelé « Monsieur mon mari » par celle qui était pour lui « Madame ma femme », que cet homme-là, propriétaire du yacht-goélette à trois mâts, l'*Ariel,* venait de lui sauver la vie en envoyant à travers la nageoire d'un requin, une balle bien ajustée.

Cependant, Jerry était destiné à connaître bientôt Harley Kennan, car ce fut lui-même qui, une corde passée autour du corps et sous les bras, fut descendu par quelques matelots le long du bord hospitalier de l'*Ariel,* ce fut lui qui saisit par la peau du cou le terrier irlandais à la robe fauve. Celui-ci, tout dégouttant d'eau, ne l'avait même pas vu, tant ses yeux interrogeaient anxieusement le visage de ceux qui regardaient, alignés le long du sabord.

Une fois déposé sur le pont, il ne s'arrêta point pour remercier celui qui l'avait mis là. Tout en se secouant instinctivement, il courut partout sur le pont, en quête de son maître. L'homme et la femme se mirent à rire.

« On dirait qu'il est fou de joie parce qu'on l'a sauvé, observa Mme Kennan.

— Non, fit son mari, il doit avoir quelque chose de détraqué dans la cervelle. Mettons que le cran d'arrêt a glissé sur une dent de la roue de sa mécanique... Peut-être qu'il ne s'arrêtera de courir qu'au moment où il tombera épuisé. »

En effet, Jerry ne cessait de courir de droite et de gauche, à tribord, à bâbord, de l'avant à l'arrière en agitant son tronçon de queue et regardant amicalement tous les dieux à deux pattes qu'il rencontrait. S'il avait été capable de méditer, il se serait étonné du grand nombre de dieux blancs qu'il rencontrait. Il y en avait bien une trentaine, sans compter d'autres dieux, qui n'étaient ni blancs, ni noirs, mais qui, cependant, par leur attitude et leurs vêtements dénotaient bien qu'ils étaient des dieux. S'il avait été capable de cette généralisation, il aurait conclu que tous les dieux blancs n'étaient point tombés dans le néant.

Mais il n'y avait point de Van Horn. Vainement, il flaira au gaillard d'avant, dans les soutes où deux cuisiniers chinois lui parlèrent un langage incompréhensible, dans les cabines, dans la chambre des machines, où, pour la première fois, il sentait l'odeur de l'essence et de l'huile; nulle part, dans aucun recoin, il ne flaira l'odeur familière de son maître.

Il alla s'asseoir au gouvernail et exhaler son désappointement dans une lamentation douloureuse, quand un dieu blanc, qui évidemment commandait, et qui portait une casquette de toile blanche et un uniforme brodés d'or, lui adressa la parole. Immédiatement, Jerry, toujours gentleman, abaissa les oreilles dans un sourire courtois, agita la queue, et s'avança. La main du dieu blanc allait caresser sa tête quand la voix de la dame retentit en une langue inconnue de Jerry. Cependant, s'il ne comprenait point les

mots, il eut l'impression d'un ordre donné, ce qui lui fut confirmé par le brusque retrait de la main du dieu blanc, qui allait le caresser. Celui-ci se raidit immédiatement, et montrant du doigt à Jerry un endroit du pont il l'encouragea et le pressa vivement, sembla-t-il à Jerry, d'aller rejoindre celle qui avait dit :

« Envoyez-le-moi donc par ici, s'il vous plaît, capitaine Winters. »

Jerry se tortilla, heureux d'obéir, et eût volontiers présenté sa tête à la main que cette dame lui tendait, si l'étrangeté de son apparence ne l'avait retenu. Au moment où il avançait vers elle, il s'arrêta à moitié chemin et montrant les dents, il s'éloigna. Les seules femmes qu'il eût vues jusqu'ici étaient des négresses. Cette jupe, qui battait au vent comme une voile, lui rappela la grande voile menaçante de l'*Arangi* lorsqu'elle détonnait, craquait, et menaçait de tomber sur sa tête. Les sons articulés par la dame paraissaient doux et gentils, mais la terrible jupe ne cessait de flotter au vent.

« Quel chien ridicule! fit-elle en riant. Je ne vais pas te mordre, mon petit!... »

Son mari étendant une main ferme et rude attira Jerry jusqu'à lui. Et Jerry se trémoussa en extase sous les caresses du dieu blanc, léchant sa main de coups de langue. Puis Harley Kennan le dirigea vers sa femme, qui, assise dans un fauteuil de pont, se penchait en avant, les mains tendues. Jerry, obéissant, avança les oreilles couchées, la gueule souriante, mais avant que la dame eût pu le toucher, le vent gonfla de nouveau sa jupe et Jerry se rejeta en arrière avec un grognement.

« Ce n'est pas vous qui lui faites peur, Villa, dit alors son mari, c'est votre robe. Peut-être n'a-t-il encore jamais vu une jupe?

— Vous n'allez pas dire, railla Mme Kennan, que ces cannibales, collectionneurs de têtes, qui habitent ces pa-

rages, entretiennent des chenils et rédigent des pédigrees. Ce petit aventurier de chien est un véritable terrier irlandais, tout comme l'*Ariel* est une goélette construite en pin de l'Orégon. »

Harley Kennan se mit à rire et Villa l'imita. Jerry reconnut qu'il avait devant lui un couple de dieux blancs, très heureux et lui aussi se mit à rire.

De son propre chef, il approcha de la dame, attiré par l'odeur de la poudre et d'autres senteurs étranges qu'il avait déjà flairées sur la plage. Mais cette fois encore, un malheureux coup de vent agita la jupe et il recula, un peu moins loin toutefois, en hérissant moins son poil et en ne découvrant qu'à moitié les dents.

« Il a peur de votre jupe, insista Harley. Regardez-le. Il voudrait approcher de vous, mais la jupe l'en éloigne. Ramassez-la au-dessous de vous pour qu'elle ne flotte pas, et voyons ce qui va se passer. »

Villa Kennan fit ce qui lui avait été suggéré, et Jerry, approchant avec circonspection, courba sa tête et trémoussa son corps sous ses caresses, tandis qu'il flairait ses pieds chaussés de bas et de souliers; il les reconnaissait pour ceux dont il avait flairé l'empreinte dans le village ruiné de la côte.

« A n'en pas douter, dit Harley, il a été sélectionné par des blancs et est né chez eux. Quelle curieuse histoire doit être la sienne! Je suis sûr que s'il pouvait raconter ses aventures, nous demeurerions palpitants à l'écouter des journées entières. Soyez sûre qu'il n'a pas connu les nègres toute sa vie. Voyons donc avec Johnny. »

Johnny avait été prêté par le Commissaire-Résident des îles anglaises des Salomon à Tulagi, pour servir de pilote et guider Kennan dans cette partie du voyage. Johnny approcha souriant et immédiatement Jerry changea d'attitude. Son corps se raidit sous la main caressante de Villa Kennan, tandis qu'il s'éloignait d'elle pour approcher du

nègre d'un air arrogant. Ses oreilles ne se baissèrent point, et sa gueule ne prit point l'air engageant, tandis qu'il inspectait Johnny et flairait ses mollets à toute éventualité. Il fit preuve du plus extrême sans-gêne et, après une courte inspection, retourna près de Mme Kennan.

« Qu'est-ce que je disais? fit son mari l'air triomphant. Il sait distinguer la couleur. C'est le chien d'un blanc qui a été dressé à cela!

— Ma parole! dit Johnny, moi connaître ce chien. Moi connaître papa et maman à lui. Grand maître M. Haggin, demeurer Meringe, maman et papa à lui... »

Harley Kennan poussa une exclamation.

« Naturellement! s'écria-t-il. Le Commissaire m'a raconté l'histoire. L'*Arangi*, que les gens de Somo ont capturé, venait de la plantation de Meringe. Johnny reconnaît le chien comme étant de la race que possède Haggin de Meringe. Mais il y a déjà un certain temps. Il devait être alors un jeune chiot. Naturellement, c'est le chien d'un blanc!

— Et vous omettez la preuve convaincante, plaisanta Mme Kennan. Le chien porte cette preuve sur lui. »

Harley examina Jerry avec attention.

« Elle est très évidente, » insista-t-elle.

Après un second examen plus approfondi encore, Kennan secoua la tête.

« Je ne vois rien d'extraordinaire...

— Et la queue! s'écria sa femme. Pour sûr, les indigènes ne s'amusent pas à écourter la queue de leurs chiens! Est-ce vrai, Johnny? Est-ce que les hommes de Malaïta coupent la queue à leurs chiens?

— Non, convint Johnny. M. Haggin à Meringe, lui couper. Ma parole lui avoir coupé la queue ici.

— Alors, voilà le seul survivant de l'*Arangi*, conclut Mme Kennan. N'est-ce pas, monsieur Sherlock Holmes Kennan.

— Serviteur, madame Sherlock Holmes, répondit galamment celui-ci. Et il ne vous reste plus qu'à me conduire directement jusqu'à la tête de La Pérouse lui-même. Il est reconnu qu'il se perdit quelque part dans les parages de ces îles. »

Personne ne se doutait que Jerry avait vécu dans l'intimité d'un certain Bashti, pas très loin de cette côte, lequel, à Somo, était précisément à cette heure assis dans sa maison d'herbages, méditant avec une tête sur ses genoux. Cette tête, c'était justement celle du grand navigateur dont l'histoire était depuis longtemps oubliée par les descendants de celui qui l'avait coupée.

CHAPITRE XXI

LA BELLE DAME DE L'*ARIEL*

L'élégante goélette à trois mâts, *Ariel*, qui avait entrepris de faire le tour du monde, avait déjà quitté San-Francisco depuis une année quand Jerry l'aborda. En tant que monde, et monde habité par des dieux blancs, elle lui semblait incomparable. Elle n'avait pas les dimensions réduites de l'*Arangi*, et elle n'était plus encombrée à l'avant et à l'arrière, sur le pont comme en dessous, d'une cohue de nègres. Le seul noir qui fût à bord, c'était Johnny, tous les autres étaient des dieux blancs.

Il en voyait partout : au gouvernail, à la vigie, ou bien encore occupés à nettoyer le pont, à polir les cuivres, à faire la manœuvre, etc. Mais il existait cependant une différence. Il y avait dieux et dieux, et Jerry ne fut pas long à saisir la hiérarchie de cet Olympe. Les hommes qui travaillaient et faisaient la manœuvre étaient bien au-dessous du capitaine et de ses deux officiers vêtus de blanc et galonnés d'or. A leur tour, ceux-ci avaient au-dessus d'eux Harley et Villa Kennan. Par exemple, de ces deux-là, Jerry ignora toujours lequel des deux

tenait les rênes du gouvernement. Sans s'attarder à résoudre le problème, il accepta cette dualité dans le commandement. Aucun d'eux ne paraissait dominer l'autre. Ils semblaient régner sur leurs semblables qui s'inclinaient devant eux.

Il n'est pas vrai de dire que c'est en donnant au chien sa nourriture que l'on parvient à gagner son affection. Jamais Harley ou Villa Kennan ne donnèrent à manger à Jerry, et cependant, c'est eux qu'il choisit comme maîtres, c'est eux qu'il aima et servit, bien plus que le steward japonais qui lui préparait régulièrement sa pâtée. En cela, Jerry, comme tous les autres chiens, savait faire la différence entre celui qui lui donnait directement la nourriture et la vraie provenance de celle-ci. Cela voulait dire que, dans son subconscient, il existait la notion précise que, non seulement lui, mais tous ceux qui étaient à bord, devaient leur nourriture à Harley et à sa femme. C'étaient eux qui gouvernaient les autres. Le capitaine Winters pouvait commander aux matelots, mais le capitaine Winters prenait les ordres de Harley Kennan. Jerry en avait l'intuition.

Ainsi qu'il y avait été habitué toute sa vie, aussi bien avec MM. Haggin et Van Horn, qu'avec Bashti et le chef des sorciers de Somo, il s'attacha aux dieux les plus élevés, et fut traité par les autres en conséquence. Van Horn sur l'*Arangi* et Bashti à Somo avaient promulgué des tabous; à bord de l'*Ariel,* Jerry fut également protégé par le tabou des maîtres. De Sano le Japonais, et de lui seul, Jerry devait recevoir à manger. Il ne devait rien accepter d'aucun matelot à bord, et ceux-ci ne devaient lui offrir ni un biscuit, ni une promenade à terre. Ils ne devaient non plus pousser l'intimité jusqu'à jouer avec lui ou le siffler pour le faire accourir de l'autre bout du pont.

Jerry, qui était par nature le chien d'un seul maître

accepta facilement cet état de choses. Il y avait naturellement des différences et des degrés, mais personne ne les comprit mieux que Jerry. C'est ainsi qu'il était permis aux deux officiers de le saluer d'un « Hallôô » ou « bonjour » et même de lui tapoter la tête. Avec le capitaine Winters, il tolérait plus de familiarité et lui permettait des libertés telles que frotter ses oreilles, secouer sa patte, gratter son dos, et même l'attraper rudement par les mâchoires. Mais invariablement, le capitaine le quittait quand les Kennan paraissaient sur le pont.

Ah! quelles libertés exquises il savourait alors. Toutes les taquineries de Villa étaient reçues avec délices, même quand elle s'amusait à lui rentrer la pointe des oreilles et à le faire tenir debout en se débattant avec les pattes de devant pour conserver l'équilibre; même quand elle lui soufflait gentiment dans la figure et les narines. Harley Kennan, lui, le prenait quand il dormait béatement au bord de la jupe de Villa et lui chatouillait le dessous des pattes pour lui faire donner inconsciemment des coups de pied dans son sommeil jusqu'au moment où il s'éveillait au grand amusement de ceux qui le taquinaient et riaient à ses dépens.

Le soir, sur le pont, elle enveloppait ses pieds sous une couverture, simulant quelque créature étrange qui arriverait en rampant vers Jerry, et celui-ci, contrefaisant l'affolement, se précipitait en vigoureuses attaques sur ce qu'il faisait semblant de prendre pour un ennemi et savait fort bien être les pieds de Villa. Et la partie se poursuivait avec des rires, entremêlés de petits cris quand ses dents serraient un peu trop fort; cela se terminait invariablement par des caresses et Jerry échouait dans les bras de la dame. Qui donc, à bord de l'*Ariel*, aurait osé jouer ainsi avec elle? Jerry ne se posa jamais cette question, et pourtant, il se rendait parfaitement compte de l'exclusive faveur dont il jouissait.

Un jour, il découvrit un jeu qui lui plut beaucoup : avançant le museau vers elle dans un geste d'affection, il lui arriva de donner contre son nez avec une telle énergie qu'elle recula en criant. Quand par hasard le même fait se répéta, il se rendit compte de l'effet qu'il produisait. Aussi, chaque fois que la jeune femme poussait trop loin ses taquineries, il avançait son museau vers sa figure pour lui faire rejeter la tête en arrière et l'éviter. Au bout d'un certain temps, ayant constaté que s'il persistait, elle finissait par le prendre dans ses bras et par faire glou-glou dans ses oreilles, il continuait toujours jusqu'à ce qu'elle se livrât à ce passe-temps charmant pour lui.

Tous les chiens adorent leurs dieux. Plus heureux que la plupart des chiens, Jerry en possédait deux qui, s'ils le commandaient, l'aimaient davantage encore. Plutôt que de faire mal à ceux qu'il aimait, il aurait donné sa vie. Il ne vivait pas pour avoir de la nourriture, un abri, un refuge confortable au milieu des ténèbres de l'au-delà. Il vivait pour l'amour et il aurait aussi joyeusement donné sa vie pour l'amour de ses dieux.

A Somo, Jerry avait difficilement oublié M. Haggin et Van Horn. Dans ce village de cannibales, la vie était incomplète; il n'y avait point d'amour. Seule, l'affection peut adoucir le souvenir d'une affection, ou plutôt la blessure d'une affection perdue. A bord de l'*Ariel,* cet adoucissement fut rapide. Van Horn et M. Haggin n'étaient pas oubliés, mais leur souvenir et le regret de leur absence devinrent moins douloureux et moins poignants. Les intervalles s'allongèrent entre les moments où Van Horn et M. Haggin hantaient ses rêves, car, à la façon de tous les chiens, Jerry rêvait beaucoup.

CHAPITRE XXII

LES NOUVEAUX DIEUX

L'*Ariel*, longeant la côte abritée de Malaïta avançait sans hâte vers le Nord à travers les lagunes richement colorées qui s'étendaient entre les récifs et la côte. Le bateau s'aventurait dans des passes si étroites et si accidentées que le capitaine Winters prétendait que chaque jour de voyage faisait blanchir un peu de ses cheveux. On jetait l'ancre devant chaque îlot fortifié de récifs et devant chaque marais planté d'arbres, où semblaient habiter des cannibales.

Dans l'intervalle, Jerry avait appris à répondre à un autre nom; on lui en avait donné toute une série, à cause de la répugnance manifestée par Harley Kennan à changer le nom de Jerry.

« Il doit avoir son nom, disait-il à Villa. Haggin a certainement dû lui en donner un avant de l'embarquer sur l'*Arangi*. C'est pourquoi je serais d'avis d'attendre jusqu'à ce que nous soyons de retour à Tulagi pour nous informer et lui rendre son vrai nom.

— Qu'est-ce que cela peut faire? demanda Villa.

— Mais énormément, répliqua son mari. Supposez

qu'ayant fait naufrage, vos sauveteurs vous appellent Mrs Riggs, ou Mademoiselle de Maupin, ou plus familièrement Topsy. Et me voyez-vous appelé à mon tour Bénédicte Arnold, ou Judas, ou... ou... Haman? Non, laissez-le sans nom jusqu'à ce que nous ayons retrouvé celui qui lui appartient.

— Pourtant, il faut bien l'appeler d'une façon ou d'une autre, objecta-t-elle. Je ne puis me le représenter sans nom.

— Alors, donnez-lui-en plusieurs, mais jamais deux fois le même. Appelez-le Chien un jour, Monsieur le Chien un autre, Aventurier le troisième, et ainsi de suite. »

C'est ainsi que Jerry, qui ne connaissait plus son nom, en arriva à se reconnaître dans ces diverses appellations, répondant à chacun des mots qui lui étaient adressés avec des intonations affectueuses.

Son grand désappointement (si l'on peut exprimer ainsi l'inconsciente impuissance de réaliser un désir) fut de ne pouvoir utiliser son langage. Personne, à bord, pas même Harley et Villa, ne parlait la langue de Nalasu. Toutes les richesses du vocabulaire de Jerry, tous ses progrès dans la manière de l'employer, qui faisaient de lui un prodige remarquable entre tous les chiens, étaient perdus à bord de l'*Ariel*. Personne ne parlait, ni ne devinait même l'existence du langage convenu fait d'aboiements que Nalasu lui avait appris, et qui, depuis la mort de celui-ci, n'était plus connu de personne.

Vainement, Jerry tenta de parler à sa déesse. Assis sur ses pattes de derrière, sa tête penchée en avant et tenue entre les mains de Villa, il parlait sans cesse, et ne recevait jamais un mot de réponse. Au moyen de pleurs, de gémissements, d'aboiements divers et de toutes sortes de bruits produits avec son larynx, il tenta de lui conter un peu de son histoire. Elle fut toute bonté

sympathique; elle tint son oreille si près de son museau, qu'il faillit avoir quelques cheveux fous dans sa gueule; et cependant, elle ne comprit rien de ce qu'il disait, bien que son cœur devinât l'intention.

« Oh! Monsieur mon mari, s'écria-t-elle un jour, ce chien parle. Je sais qu'il parle. Il me raconte son histoire, mais je ne peux le comprendre. »

Harley se montra sceptique, mais, intuitivement, sa femme avait deviné juste.

« J'en suis sûre, affirmait-elle. Je vous dis qu'il nous raconterait ses aventures, si nous pouvions le comprendre. Aucun chien ne m'a jamais parlé de cette façon! Il me raconte une histoire, je le sens. Parfois, il me semble qu'il exprime la joie, l'amour, la fierté, la lutte; puis, c'est de l'indignation, la révolte d'un outrage, le désespoir et la tristesse.

— Naturellement, déclara Harley avec placidité, un chien civilisé, qui échoue parmi les anthropophages de Malaïta, doit éprouver toutes les sensations qu'une femme de race blanche, une chère et exquise petite Villa Kennan invente selon les caprices de son imagination... Mais, ma chérie, ce ne sont en réalité que les voix de la mer entendues dans un coquillage, c'est-à-dire les voix que l'on attribue au coquillage.

— Tout de même...

— Mais non, ma chère Villa. L'intuition est une faculté dangereuse qui nous écarte de la réalité.

— Voilà que vous vous moquez de moi avec toute la supériorité de votre sagesse masculine. Mais je sais... Elle s'arrêta, cherchant vainement le mot qui exprimait exactement sa pensée, et, faute de mieux, posa sa main sur son cœur.

— Nous voilà d'accord! fit-il gaiement. Voilà précisément ce que je voulais dire. Le cœur peut presque toujours en imposer à la tête, et, mieux que cela, le cœur

a toujours raison, bien qu'il soit prouvé que, le plus souvent, il a tort. »

Harley Kennan ne voulut jamais croire ce que prétendait sa femme, relativement au langage de Jerry, et il considéra toujours la chose comme une illusion pleine de poésie et de sentiment, de la part de Villa.

Mais Jerry, le beau terrier irlandais à la robe fauve et lisse, possédait le don des langues. S'il ne pouvait enseigner son langage, il pouvait du moins comprendre avec facilité celui des autres. Sans effort, par la pratique et sans leçons, il arriva bien vite à comprendre le langage usité à bord de l'*Ariel*. Malheureusement, celui-ci ne correspondait en aucune façon à celui qu'avait inventé Nalasu, et, si Jerry comprenait bien des choses, il n'en pouvait désigner aucune. Trois appellations, au moins, s'appliquaient à sa déesse : Villa, Madame ma femme, et Mistress Kennan. C'est ainsi, du moins, qu'il l'entendait appeler, mais lui-même ne pouvait exprimer ces noms, car ils appartenaient à la langue des dieux que seuls les dieux pouvaient parler. Le langage de Nalasu, par contre, avait été un compromis entre la langue des dieux et celle des chiens, de telle sorte qu'un dieu et un chien pouvaient converser ensemble.

Il apprit aussi les différents noms que l'on donnait au dieu : Monsieur Kennan, Harley, Capitaine Kennan et, dans l'intimité seulement, Monsieur mon mari et d'autres encore. Ceux-là non plus, il n'avait aucun moyen de les exprimer, alors que par les nuits calmes, quand aucun souffle n'agitait les feuilles des arbres, il était souvent parvenu à parler tout bas au moyen d'aboiements avec Nalasu, assoupi une centaine de pieds plus loin.

Un jour, sa maîtresse, qui séchait au soleil sa chevelure mouillée par des exercices de natation, se pencha sur lui, tenant sa tête dans ses mains, pour empêcher sa

langue rose de lui lécher le bout du nez. Elle s'amusa à lui chanter une chanson.

Une autre fois, elle recommença à chanter cette même mélodie, tout près de son oreille; Jerry fit alors une chose surprenante. Jamais il n'avait fait consciemment rien de pareil jusqu'ici, et il agit en dehors de sa volonté, poussé par une force instinctive, la même qui le faisait se secouer après un bain ou donner en dormant des coups de pattes lorsqu'on lui en chatouillait le dessous.

Tandis que la voix de la chanteuse produisait de douces vibrations dans son oreille, sa maîtresse s'effaça à ses yeux et il se sentit comme transporté sous l'influence de la mélodie. Il était si loin, en effet, qu'il s'assit brusquement, presque automatiquement, retira sa tête des mains qui l'emprisonnaient et, levant le museau à quarante-cinq degrés, il commença de trembler et de respirer très fort, en marquant le rythme de la mélodie. D'un mouvement rapide, le museau pointa ensuite vers le zénith, la gueule s'ouvrit, et émit des sons qui s'élevaient en crescendo, puis s'éteignaient en mourant.

Ce n'était qu'un commencement, qui valut à Jerry l'appellation de Chante-Bêta. Mais Villa Kennan fut prompte à démêler dans ces hurlements des aptitudes vocales et à les développer. Lorsqu'elle s'asseyait, en l'invitant à la fois du geste de la main, et d'un : Viens, Chante-Bêta! il arrivait, s'asseyait à côté d'elle, aspirant l'odeur aimée de ses cheveux; il plaçait sa tête près de la sienne, élevait son museau et commençait un peu après elle, quand elle entonnait doucement la mélodie. Les tons mineurs surtout avaient le don de le faire hurler, et une fois lancé il chantait avec Villa tant qu'elle voulait.

Et vraiment, c'était bien du chant. Apte à la parole comme l'était Jerry, il apprit bientôt à enfler, puis à retenir sa voix pour moduler les sons. Il pouvait l'affaiblir

en l'éteignant presque jusqu'à la douceur du soupir, l'élever de nouveau, ralentir ou accélérer le mouvement, tout cela au gré de la voix conductrice.

Jerry jouissait de son chant un peu à la façon du fumeur d'opium goûtant les joies de son rêve. Il rêvait en effet les yeux ouverts, mais perdus dans le vague, aspirant comme dans un nuage l'odeur des cheveux de sa déesse, tandis que la voix de celle-ci s'élevait mélancoliquement avec la sienne. Sa conscience s'effaçait alors dans les rêves d'un monde inconnu, évoqué par le chant. Le souvenir de ses peines lui revenait, mais un souvenir si lointain qu'il n'avait plus d'amertume et se muait plutôt en une tristesse délicieuse qui l'emportait bien loin de l'*Ariel*, à l'ancre dans quelque lagune de corail.

A ces moments-là, des visions le hantaient. Il se voyait, dans la nuit froide, isolé sur une colline dénudée et faisant monter jusqu'aux étoiles sa plainte désolée. Dans le lointain obscur, une voix répondait à la sienne, puis d'autres voix plaintives et mornes s'élevaient de toutes parts, rapprochées ou distantes, remplissant la nuit de leur lamento. C'était toute sa race; et, sans le savoir, il la reconnaissait.

Nalasu, en lui enseignant un langage, avait fait appel à son intelligence, mais Villa, sans calculer la portée de son acte, pénétrait jusqu'à son cœur, et faisait vibrer les cordes les plus profondes des anciens souvenirs.

Parfois, des ombres et des formes vagues se détachaient dans la nuit, et tandis qu'elles passaient rapidement, comme des fantômes, il entendait en rêve les aboiements de la meute. Ses artères battaient alors plus vite, et son propre instinct de chasseur s'éveillait pour transformer ses doux hurlements en pleurs passionnés. Sa tête se dégageait du milieu des cheveux de Villa, ses pattes s'agitaient comme pour la course, dans un

mouvement spasmodique, et instantanément il franchissait les limites du temps et de la réalité pour pénétrer dans le rêve et s'élancer au milieu de la meute-fantôme.

Autant les hommes ont cherché l'illusion dans la graine de pavots et le jus du chanvre, autant Jerry aspirait à retrouver le plaisir qui était sien lorsque Villa Kennan, lui ouvrant ses bras, le frôlait de sa chevelure et le transportait avec ses mélodies à travers le temps et l'espace jusqu'à ses plus anciennes origines.

Ces sensations, cependant, ne se produisaient pas invariablement quand commençait le duo. Habituellement, ne s'accompagnant pas de visions, elles formaient seulement des impressions vagues; c'étaient les doux et mélancoliques fantômes du souvenir. Parfois aussi, évoquées par la tristesse, les images de Van Horn et de M. Haggin surgissaient dans sa mémoire; ou bien encore celles de Terrence, de Biddy, de Michaël et l'existence si lointaine de la plantation de Meringe.

« Ma chère, dit un jour Harley à Villa, après un de ces duos, c'est heureux pour lui que vous ne soyez pas un éleveur de profession, ou pour mieux dire la dame qui exhibe un animal savant. Vous feriez monter la recette dans les music-halls.

— Et si je le faisais, répondit-elle, je sais qu'il serait heureux de se voir exhibé par moi.

— La chose serait bien extraordinaire, riposta Harley.

— Vous voulez dire?...

— Qu'une fois sur cent l'animal aime son travail ou est aimé du dresseur.

— Je croyais que depuis longtemps on avait cessé d'employer les moyens cruels.

— Oui, le public se l'imagine; mais quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il se trompe. »

Villa poussa un soupir en disant :

« Alors je suppose qu'il me faut abandonner cette brillante et lucrative carrière au moment même où vous venez de la découvrir pour moi. Mon nom aurait bien fait, pourtant, imprimé en grosses lettres sur les affiches...

— Villa Kennan, la grande cantatrice, et Chante-Bêta, le ténor canin ! » fit Harley.

Tous deux se mirent à rire et Jerry partagea leur gaieté dont il ignorait la cause, mais dont il se réjouissait parce qu'ils étaient heureux et que son amour le rendait, lui aussi, heureux de leur bonheur.

Car Jerry, avait trouvé au superlatif ce qu'il avait, par nature, si ardemment désiré : l'amour d'un dieu. Reconnaissant la dualité de leur souveraineté à bord de l'*Ariel*, il aimait, tous les deux à la fois, Villa et Kennan; mais cependant, peut-être parce qu'avec la magie de sa voix, elle avait pénétré plus avant dans son cœur, le transportant dans des régions inconnues, il aimait la déesse au-delà de tout ce qu'il avait aimé jusqu'alors, voire Van Horn

CHAPITRE XXIII

LA CHASSE DE JERRY

A bord de l'*Ariel,* Jerry n'avait pas tardé à apprendre que la chasse aux nègres n'était plus permise. Désireux de plaire à ses nouveaux dieux et de les servir, il avait saisi la première occasion de s'attaquer à un groupe de nègres, venus en canot, pour visiter le bord. Une vive réprimande de Villa et un ordre de Harley l'arrêtèrent. Persuadé qu'il s'agissait d'une erreur, il allait s'acharner plus particulièrement sur un des nègres, quand un rappel plus péremptoire de Harley le fit revenir en agitant la queue et se trémoussant pour s'excuser; afin de mieux gagner son pardon, il baisa même de sa langue rose la main qu'Harley avançait pour le caresser.

Puis ce fut Villa qui l'appela et le tint de près, serrant sa gueule dans ses mains, le regardant dans les yeux, son visage tout près de son museau, elle lui expliqua très sérieusement que c'était mal de tourmenter les nègres. Elle lui dit qu'il n'était pas un vulgaire chien de la brousse, mais un terrier irlandais de pure race et qu'un chien qui se respecte ne doit point s'attaquer à des nègres inoffensifs. Il écouta avec la plus

grande attention, ne comprenant point les paroles prononcées, mais en devinant cependant le sens. Dans la langue employée à bord de l'*Ariel*, il avait déjà recueilli le mot « méchant » et à plusieurs reprises, il revint dans le discours de Villa. Pour lui, « méchant » équivalait à « il ne faut pas » et exprimait par conséquent un tabou.

Du moment que telle était la volonté des dieux, il n'avait qu'à obéir. Si les nègres ne devaient pas être inquiétés, eh bien! il ne les inquiéterait pas, en dépit du fait qu'autrefois Van Horn l'encourageait à leur donner la chasse. Ce n'est peut-être pas tout à fait dans ces termes que Jerry poursuivit le raisonnement, mais à sa manière, il adopta ces conclusions.

Chez lui, aimer un dieu impliquait le servir. Il était heureux de le servir et, chez lui, le service était entièrement fondé sur l'obéissance. Pourtant, il lui en coûta souvent de ne point gronder et happer quand les jambes de nègres présomptueux et étrangers passaient à sa portée sur le pont de l'*Ariel*.

Pourtant, il y a un temps pour chaque chose, ainsi qu'il allait en faire l'expérience. Ce temps arriva le jour où Villa Kennan éprouva l'envie de se baigner dans l'eau fraîche et courante d'un ruisseau, et que Johnny, le pilote nègre de Tulagi, commit une erreur. La carte indiquait sur une longueur d'un mille la rivière Suli, à l'endroit où elle se déverse dans la mer. Si elle n'en marquait pas davantage, c'est qu'aucun blanc n'avait jamais exploré la région. Lorsque Villa proposa de se baigner, son mari demanda l'avis de Johnny et celui-ci répondit :

« Pas de nègres ici. Personne ennuyer vous. Hommes de la brousse beaucoup loin. »

Il advint donc que le canot se rendit à terre, et, tandis que les hommes flânaient à l'ombre des cocotiers de la plage, Villa, Harley et Jerry remontèrent le cours d'eau

vers l'intérieur, parcourant un quart de mille environ avant de rencontrer un petit étang.

« On ne saurait être trop prudent, dit Harley, en sortant de l'étui son revolver automatique qu'il plaça sur le tas formé par ses habits. Quelque nègre égaré par l'aventure pourrait vouloir nous attaquer. »

Villa, entrée dans l'eau jusqu'aux genoux, leva les yeux vers la voûte épaisse et sombre que formait au-dessus d'eux la jungle, trouée à peine par quelques rayons de soleil. Elle frissonna : « Un endroit parfait pour un mauvais coup », dit-elle en riant, puis elle ramassa dans ses deux mains en soucoupe un peu d'eau glacée qu'elle jeta vers son mari. Celui-ci plongea à sa poursuite.

Jerry demeura un moment près des habits, surveillant leurs ébats. Puis, son attention fut attirée par l'ombre fuyante d'un immense papillon et l'instant d'après, il suivait dans la jungle les traces d'un rat des bois. La piste n'était point toute fraîche, il le savait bien; mais, au tréfonds de lui-même s'éveillaient tous les instincts anciennement développés; instincts de chasser, de quêter, de pousuivre l'être vivant, c'est-à-dire de s'amuser à chercher soi-même la nourriture, bien que depuis des siècles celle-ci eût été procurée à ses congénères par la main de l'homme.

Tout en exerçant des facultés devenues inutiles, mais qui néanmoins subsistaient en lui, avide de gambades, il suivit la trace déjà ancienne du rat des bois, avec toutes les précautions du chasseur. La piste qu'il flairait en croisait une autre, celle-ci très fraîche, extraordinairement fraîche. Jerry éprouva comme un choc électrique qui rejeta sa tête en arrière. Ses narines aspiraient, à ne pas s'y méprendre, l'odeur d'un nègre, et c'était un nègre étranger, car cette odeur n'était aucune de celles, très nombreuses, qui étaient enregistrées dans les replis de sa matière cérébrale.

Il négligea la vieille piste qu'il suivait, pour s'attacher à celle-ci, autant par curiosité que par jeu. Il n'éprouvait pas l'ombre d'une appréhension pour Villa et Harley — pas même quand il atteignit l'endroit où le nègre, évidemment surpris d'entendre leurs voix, était demeuré hésitant. A partir de cet endroit, la piste s'écartait dans la direction de l'étang. Mis en alerte, en proie à une extrême tension nerveuse, mais toujours sans alarme, Jerry continuait à suivre la piste pour s'amuser.

De temps à autre, des cris et des rires partaient de l'étang, et Jerry les accueillait avec joie. S'il avait dû et su exprimer les sensations qu'il éprouvait, il aurait déclaré qu'aucun son n'était aussi harmonieux que la voix de Villa Kennan, et, immédiatement après, celle de Harley. Ces voix le remuaient en lui rappelant l'amour qu'il leur portait et celui qu'ils lui témoignaient.

A la vue du nègre, qui était déjà près de l'étang, les suspicions de Jerry s'éveillèrent instantanément. Quelqu'un n'ayant pas de mauvaises intentions ne se serait pas conduit comme ce nègre, dont les allures étaient plus que suspectes. Il rampait sur le sol, guettant à travers une grande racine d'arbre. Jerry hérissa le poil et se couchant pour ramper à son tour, il attendit.

Le nègre éleva son fusil à mi-chemin de l'épaule; mais avec un bruit d'eau éclaboussée et des éclats de rire, ses victimes, apparemment, s'éloignèrent de son champ visuel. Son arme n'était pas du vieux modèle des Snider, mais une carabine moderne Winchester, à répétition, et il faisait preuve d'une certaine habitude à tirer en épaulant au lieu d'appuyer le fusil sur la hanche, comme la plupart des Malaïtains.

La position qu'il occupait près de l'arbre ne lui sembla point avantageuse, car il abaissa son arme et rampa plus près de l'étang. Jerry, se baissa davantage encore et le suivit. Il rampait tellement bas que sa tête, horizon-



JERRY S'ABATTIT ENTRE LES ÉPAULES DE L'INDIGÈNE
ET LE MORDIT

talement tendue en avant, était plus bas que ses épaules qui saillaient par-dessus tout le reste du corps. Quand le nègre s'arrêtait, Jerry s'arrêtait aussitôt, figé. Quand le nègre avançait, il avançait plus doucement encore, diminuant la distance qui les séparait. Et tout le temps, le poil de la nuque et des épaules se hérissait de férocité et de colère. Ce n'était plus le chien à la robe dorée qui abaissait les oreilles et se laissait béatement bercer dans les bras de la déesse; ce n'était plus le chanteur des anciens souvenirs, près de la chevelure dénouée de sa maîtresse; c'était une créature de combat, un être féroce, prêt à bondir.

Jerry se préparait à l'attaque aussitôt qu'il aurait suffisamment approché. Il avait totalement oublié le tabou imposé à bord de l'*Ariel* contre la chasse aux nègres. Tout ce qu'il savait, c'est que le danger menaçait Harley et sa femme, et ce danger venait du nègre.

A présent, Jerry avait gagné suffisamment de terrain pour qu'au moment où le nègre s'accroupissait afin de tirer il se crût assez près pour bondir. La carabine touchait l'épaule du tireur quand il s'élança en avant. Agile comme il l'était, aucun bruit n'avait révélé sa présence, et l'ennemi connut seulement son existence lorsque le corps de Jerry, lancé comme un projectile, vint s'abattre entre ses épaules. Au même moment, ses crocs le happaient, à la nuque, mais trop près de la base des muscles de l'épaule pour atteindre la colonne vertébrale.

Dans la première frayeur de la surprise, le doigt du nègre appuya sur la détente et sa gorge laissa échapper un cri qui n'avait rien d'humain. Jeté la face contre terre, il roula aux prises avec Jerry, qui lui déchirait la pommette, la joue et une oreille, car, à l'encontre des bouledogues qui ne lâchent point leur proie, les terriers irlandais ont plutôt l'habitude de mordre fréquemment à coups répétés.

Lorsque Harley Kennan, son pistolet automatique à la main, arriva à cet endroit, il trouva l'homme et le chien étroitement enlacés, qui se débattaient sur le sol de la forêt. Le noir, dont le visage ruisselait de sang, serrait des deux mains le cou de Jerry, lequel, râlant et étouffant, défendait énergiquement sa vie en usant des griffes de ses pattes de derrière. Ce n'étaient plus les griffes molles d'un jeune chiot, mais les solides moyens de défense d'un chien adulte, actionnés par des muscles puissants. Elles raclaient dans toute la longueur la poitrine du nègre, recommençant sans cesse et teintant de rouge la peau de l'homme.

Harley Kennan n'osait point tirer, tant les combattants formaient une seule masse. Il préféra avancer tout près, et frapper l'homme au côté de la tête avec la crosse de son arme. Celui-ci, étourdi, relâcha son étreinte, et Jerry, recouvrant sa liberté, se précipita pour le saisir à la gorge. Harley le retint du geste et de la voix. Jerry tremblant de rage continuait à gronder férocement; il s'arrêta cependant, le temps de lever les yeux et d'abaisser les oreilles en remuant la queue, chaque fois que Harley lui disait : « Bon chien... bon chien. »

Bon chien, il savait que c'était une parole de louange, et, à n'en pas douter, la répétition de cette parole prouvait qu'il avait bien servi son dieu.

« Savez-vous que le coquin s'apprêtait à nous canarder? dit Harley à sa femme qui arrivait en finissant de s'habiller. Il n'était pas à cinquante pieds et ne pouvait nous manquer. Regardez-moi ce Winchester! Ce n'est pas un vieux clou! Et un gaillard qui possède un fusil pareil sait aussi s'en servir.

— Pourquoi ne l'a-t-il point fait? » demanda-t-elle.

Son mari montra Jerry.

Les yeux de Villa brillèrent d'un éclair de compréhension.

« Vous voulez dire?... » commença-t-elle.

Il fit un signe de la tête.

« Précisément, c'est Chante-Bêta qui l'a empêché. » Et se penchant sur l'homme, il le retourna pour montrer la blessure de la nuque :

« Voilà où il l'a atteint d'abord, et il est probable que l'homme avait le doigt sur la détente et visait l'un de nous deux — vraisemblablement moi d'abord, — lorsque Chante-Bêta est venu le déranger dans ses calculs. »

Villa n'écoutait qu'à moitié, occupée qu'elle était à serrer Jerry dans ses bras, l'appelant de noms tendres tandis qu'elle apaisait sa colère et lissait son poil hérissé.

Mais Jerry recommença de gronder et s'apprêtait à sauter de nouveau sur le nègre lorsque celui-ci s'agita et, bien qu'encore étourdi, voulut se redresser. Harley enleva le couteau qu'il cachait entre la peau nue et sa ceinture.

« Quel nom toi? » demanda-t-il.

Mais le nègre n'avait d'yeux que pour Jerry; il le contempla avec une stupéfaction profonde, jusqu'au moment où, ayant recouvré sa lucidité, il se rendit compte que ce petit animal avait dérangé ses projets.

« Ma parole! fit-il en riant à Harley, ce chien griffer moi beaucoup. »

Il tâta de la main les blessures de son cou et de son visage, tout en remarquant que le blanc tenait son fusil.

« Toi donner à moi mousquet à moi, dit-il avec impudence.

— Moi, je vais te cogner la tête, répondit Harley.

— Cela n'a pas l'air d'être un véritable Malaïtain, dit-il à Villa. D'abord, où aurait-il trouvé une carabine comme celle-ci? Et quelle audace! Il nous a probablement vu jeter l'ancre, il doit savoir que notre embarcation est à la plage... Et pourtant, il s'amusait à vouloir prendre nos têtes pour les emporter dans la brousse. »

« Quel nom toi? » demanda-t-il encore au nègre.

Mais il fut seulement renseigné sur ce point quand Johnny et les matelots du canot arrivèrent tout essoufflés de la course. A la vue du nègre, les yeux de Johnny brillèrent, et il demanda à Kennan avec une agitation évidente :

« Donner à moi ce garçon. Eh! donner à moi ce garçon...

— Pourquoi? »

Johnny ne voulut d'abord pas répondre à cette question, et c'est seulement lorsque Kennan lui eut déclaré que, du moment où il n'y avait point dommage, il allait relâcher le nègre, qu'il protesta véhémentement.

« Peut-être toi conduire garçon à Maison du Gouvernement, à Tulagi. Gouvernement donner à toi vingt livres. Lui, très mauvais garçon, beaucoup trop. Makawao, nom à lui. Mauvais garçon, beaucoup trop. Lui garçon Queensland...

— Pourquoi Queensland? interrompit Kennan. Lui appartenir Queensland? »

Johnny secoua la tête

« Lui d'abord Malaïta. Longtemps, bien longtemps, vaisseau recruter lui pour travailler Queensland.

— C'est un « retour » de Queensland, expliqua Harley à Villa. Vous savez, quand l'Australie passa toute « aux blancs », les planteurs de Queensland durent renvoyer tous leurs nègres. Ce Makawao, évidemment, en était un, et en même temps un homme dangereux, si Johnny dit vrai à propos des vingt livres de récompense. C'est un bon prix pour un noir. »

Johnny continua ses explications, qui peuvent se résumer ainsi. Ce Makawao avait une réputation détestable. A Queensland, il avait fait quatre ans de prison pour vol, cambriolage et tentative de meurtre. Renvoyé aux Salomon par le gouvernement australien, il était parti comme

recrue à la plantation de Buli, ceci — ainsi qu'il fut démontré dans la suite — pour acquérir des armes et des munitions. Ayant tenté de tuer le régisseur, il avait été fustigé de cinquante coups de lanière et avait fait une année de servitude pénale. De retour à la plantation de Buli, pour y finir son temps de travail, il avait réussi à tuer le propriétaire, en l'absence du régisseur, et à fuir dans une baleinière.

Il avait embarqué avec lui toutes les armes et munitions de la plantation, la tête de sa victime et dix recrues de Malaïta, avec deux recrues de San Cristobal — ces deux derniers, parce que c'étaient des hommes de mer qui savaient diriger la baleinière, tandis que lui et les dix Malaïtains, hommes de la brousse, étaient incapables d'accomplir seuls le grand voyage qu'ils auraient à faire depuis Guadalcanar.

En cours de route, ils s'étaient arrêtés au petit îlot d'Ugi; ils avaient pillé les magasins et coupé la tête de l'entrepositaire isolé, un métis de caractère fort doux, qui faisait remonter ses origines à des ancêtres de Pitcairn. Une fois arrivés saufs à Malaïta, comme lui et ses compagnons n'avaient plus besoin des services des hommes de San Cristobal, ils les tuèrent pour les manger et garder leurs têtes.

« Ma parole! Lui très méchant garçon! fut la conclusion de Johnny. Maison du Gouvernement à Tulagi rudement contente, donner vingt livres pour ce garçon.

— Brave Chante-Bêta, murmura la jeune femme dans l'oreille de Jerry. Sans toi...

— Votre tête et la mienne se promèneraient à l'heure qu'il est à travers la brousse, car Makawao vise bien, conclut Kennan. Ce chien n'est pas un chien, c'est un trésor! Et dire que l'autre jour je l'ai châtié pour avoir poursuivi un nègre... Il en savait plus long que moi!

— Si jamais quelqu'un nous le réclame... » fit Villa d'un ton significatif.

Harley acquiesça de la tête :

« En tout cas, si votre tête s'en était allée promener dans la brousse, il y aurait eu une consolation.

— Une consolation! s'écria-t-elle indignée.

— Eh! oui; parce que la mienne y serait aussi.

— Mon chéri! Cher Monsieur mon mari! » murmura-t-elle le regard mouillé. Elle le contempla tendrement, gardant le bras passé autour du corps de Jerry, qui, dans l'extase du moment, caressa la joue fraîche de la déesse avec sa belle langue rose.

CHAPITRE XXIV

ELDORADO

Lorsque l'*Ariel* eut quitté Malu, sur la côte nord-ouest de Malaïta, et, que la grande île elle-même se fut effacée pour disparaître enfin derrière la traînée d'écume laissée par le yacht, une phase de la vie de Jerry prit fin pour s'abîmer avec ce monde évanoui qui, pour lui, faisait partie de l'ultime néant où avait sombré Van Horn. Car, pour Jerry, bien qu'il ne s'arrêta point à méditer là-dessus, Malaïta était désormais un univers décapité qui reposait sur les genoux de quelque dieu inférieur et méditatif, mais beaucoup plus grand que Bashti, lequel tenait sur ses genoux la tête fumée et séchée au soleil de Van Horn et s'impatientait de ne pouvoir lui arracher le secret de son mystère.

Jerry, lui, ne s'attardait pas à résoudre le problème, ignorant même l'existence de ces mystères. Pour lui, Malaïta était simplement un monde qui avait cessé d'être. Il l'évoquait de même qu'on évoque un rêve. Lui-même, créature vivante, solide et matérielle, possédant du poids et de la dimension, réalité incontestable, il se mouvait à travers

l'espace environné par les ombres et les brumes de la fuyante fantasmagorie du néant.

Les mondes, pour lui, s'élevaient un à un, disparaissant pour faire place à d'autres et passant chacun à son tour comme les fantômes d'un rêve.

Jamais plus, il ne devait revoir l'île sauvage; mais elle hanta souvent son sommeil lorsqu'il revivait le passé, depuis la destruction de l'*Arangi*, et les orgies cannibalesques, jusqu'à sa fuite après la mort de Nalasu, dispersé avec sa maison. Ces épisodes constituaient pour lui un « Autre part » mytérieux, irréel, qui s'évanouissait comme la fumée dans l'air. Ce n'était qu'ombre et fumée n'existant pas plus que Van Horn dont la tête reposait sur les genoux de Bashti. Malaïta, en réalité, Malaïta concret et pondérable, disparut à jamais, comme avaient fait jadis Meringe et Van Horn.

Depuis Malaïta, l'*Ariel* se dirigea par l'Ouest, puis le Nord, vers Ongtong, Java et Tasman, grands atolls en dessous de l'équateur, à peine émergés dans l'immensité glauque du Sud-Ouest Pacifique. Après Tasman, il y eut encore une assez grande distance à franchir pour atteindre l'île de Bougainville. De là, prenant par le Sud-Est, et progressant lentement par un temps fort calme, l'*Ariel* jeta l'ancre dans la plupart des ports des Salomon, depuis les îles de Choiseul et Ronongo, jusqu'à celles de Kulambangra, Vangunu, Pavavu et la Nouvelle Georgie. Il jeta même l'ancre dans la solitaire et morne baie des Mille-Vaisseaux.

Enfin l'*Ariel* mouilla par le fond des sables de corail, dans le port de Tugali où se trouvait le Commissaire Résident des îles.

C'est entre ses mains que Harley Kennan remit Makawao, qui fut conduit à la prison, où il devait demeurer aux fers jusqu'au jour de son procès. Avant de rentrer au service du Commissaire, Johnny reçut une bonne part des

vingt livres comptées en échange du prisonnier, et le reste fut réparti entre les hommes du canot, qui étaient accourus à travers la jungle pour porter secours aux Kennan, ce mémorable jour où Jerry empêcha Makawao de réaliser son sinistre dessein.

« Je peux vous dire son nom, fit le Commissaire, assis avec Harley et Villa dans la grande véranda de son bungalow. C'est un des terriers de Haggin — Haggin de la lagune de Meringe. Le père de ce chien est Terrence, et sa mère Biddy. Lui-même s'appelle Jerry, et j'étais présent quand il a reçu ce nom, avant même d'avoir les yeux ouverts. Attendez, je pourrai peut-être vous montrer son frère Michaël, qui est employé à la garde des nègres à bord de l'*Eugénie*, la goélette à deux mâts ancrée au-dessus de vous. Son Patron est le capitaine Kellar, et je vais lui dire de nous amener Michaël à terre. Sans aucun doute, ce Jerry est le seul survivant de l'*Arangi*.

— Lorsque j'aurai du temps et suffisamment d'argent devant moi, j'irai rendre visite au vieux chef Bashti — oh! pas à la façon des garde-côtes britanniques —. Je fréterai une couple de chalands, j'emmènerai avec moi mes forces de police noire et quelques volontaires blancs et nous n'irons pas bombarder des huttes d'herbages. Je débarquerai avec mes gens en quelque point de la côte, et je prendrai les gens de Somo à revers, pendant que mes vaisseaux se présenteront en même temps devant Somo du côté de la mer.

— Et vous châtierez une boucherie par une autre boucherie, objecta Villa Kennan.

— Je répondrai à une boucherie par la loi, répliqua le Commissaire. Je leur opposerai la loi de Somo. J'espère qu'il n'y aura pas d'accident et qu'aucune vie ne sera sacrifiée ni d'un côté ni de l'autre. Je sais seulement que je recouvrerai la tête de Van Horn et celle de son second Borckman pour les rapporter à Tulagi et les faire enter-

rer chrétiennement. Je sais que j'attraperai le vieux Bashti par la peau du cou pour le faire tenir assis pendant que je lui inculquerai tout au long les lois civilisées.

— Mais comment lui apprendrez-vous cela? demanda Villa. Il est assez madré pour ne pas vous combattre, et demeurer docilement attentif à la lecture de votre loi anglaise, ce qui pour lui, constituera une vaste plaisanterie. En somme, toutes les atrocités commises seront payées par l'audition d'un sermon.

— Mais non, chère madame Kennan. S'il écoute docilement mes remontrances, je ne prélèverai que cent mille noix de coco, cinq tonnes d'autres produits, cent brasses de monnaie de coquillages et vingt cochons gras. S'il refuse de m'écouter et préfère l'état de guerre, alors, je me verrai obligé de l'écraser lui et son village d'abord, puis je triplerai l'amende et lui inculquerai la loi un peu plus brièvement.

— Et supposez qu'il ne se batte point, qu'il ferme l'oreille à toute réprimande et refuse de payer? insista Villa.

— Alors il deviendra mon hôte, ici, à Tulagi, jusqu'à ce qu'il ait changé d'avis et soit prêt à payer et à m'écouter tout du long. »

Il arriva donc que Jerry retrouva son nom d'autrefois sur les lèvres de Villa et d'Harley, et qu'il revit son frère Michaël.

« Ne dites rien, souffla Harley à sa femme, lorsqu'ils distinguèrent dans la baleinière le chien au pelage rude et fauve qui regardait par-dessus bord. N'ayons l'air de rien, et faisons semblant de ne pas les regarder. »

Jerry, occupé à creuser un trou dans le sable, ne remarqua point l'arrivée de Michaël. Il était tellement intéressé par son travail et flairait si avidement le fond du trou creusé qu'on apercevait seulement son train de derrière avec le bout de sa queue.

De son côté, Michaël, habituellement confiné dans l'espace restreint qu'offrait le pont de l'*Eugénie*, détalait sur la plage, fou de joie en ouvrant ses narines aux senteurs diverses, sautant, gambadant, heurtant ou happant pour jouer les gros crabes qui fuyaient sur son chemin pour plonger dans la mer ou qui le menaçaient de leurs formidables pinces.

Arrivé au bout de la plage, qui se terminait par un cap, et tandis que le Commissaire présentait le capitaine Kellar aux Kennan, Michaël revint au grand galop. Il était tellemen lancé qu'il n'aperçut point la faible portion de Jerry émergeant de son trou. Celui-ci, cependant, l'avait entendu venir et se retourna précipitamment au moment même du passage de Michaël. Il en résulta une collision qui fit rouler les deux chiens l'un par-dessus l'autre. Ils se relevèrent tous deux le poil hérissé, les crocs découverts, et décrivirent quelques demi-cercles l'un autour de l'autre.

Ils se reconnaissaient, mais n'en voulaient pas avoir l'air, Michaël, moins habitué aux aventures, moins apte à se contrôler, fit les premières avances en pleurant d'émotion et trémoussant son corps de plaisir pendant qu'il se frottait contre Jerry.

Celui-ci répondit à ses caresses par des coups de langue et des trémoussements joyeux, puis tous deux s'écartant un peu se regardèrent, semblant s'interroger. A la fin, ils partirent simultanément côte à côte, pour galoper de compagnie sur la plage, se souriant et de temps à autre, se frôlant des épaules, tout en courant.

« Pas de doute, dit le Commissaire. Voilà tout à fait la façon de courir des parents. Que de fois les ai-je vus s'ébattre ainsi ! »

Après dix jours de camaraderie, il fallut se séparer. Michaël, pour la première fois, vint à bord de l'*Ariel* et les deux chiens passèrent une demi-heure délicieuse sur le pont du yacht, animé par les derniers préparatifs du

départ. Lorsque l'*Ariel* commença lentement à se mouvoir, le Commissaire et le capitaine Kellar — celui-ci ayant Michaël sous son bras — prirent congé et descendirent dans la baleinière.

« Dis adieu à ton frère, Jerry », murmura Villa, en tenant celui-ci devant le sabord d'où il regardait en gémissant, comme jadis sa mère Meringe, l'embarcation emportant son frère.

Car Jerry connaissait la séparation et celle-ci en était une grande. Il ne pouvait alors se douter qu'un jour viendrait où, dans une vallée de Californie, il reverrait Michaël et que tous deux termineraient là-bas leurs jours entourés de l'affection de leurs dieux aimés.

Peu à peu, Tulagi, avec le bungalow du Commissaire au sommet de la colline et ses vaisseaux ancrés dans le port s'évanouirent dans le lointain et Jerry les vit disparaître comme avaient disparu Meringe, Somo et l'*Arangi*, et comme s'évanouirent l'un après l'autre les lieux divers, les ports, les lagunes et les atolls que l'*Ariel* avait visités au cours de sa longue croisière.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE
HACHETTE
9, rue Stanislas
3-1935. Paris.